

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

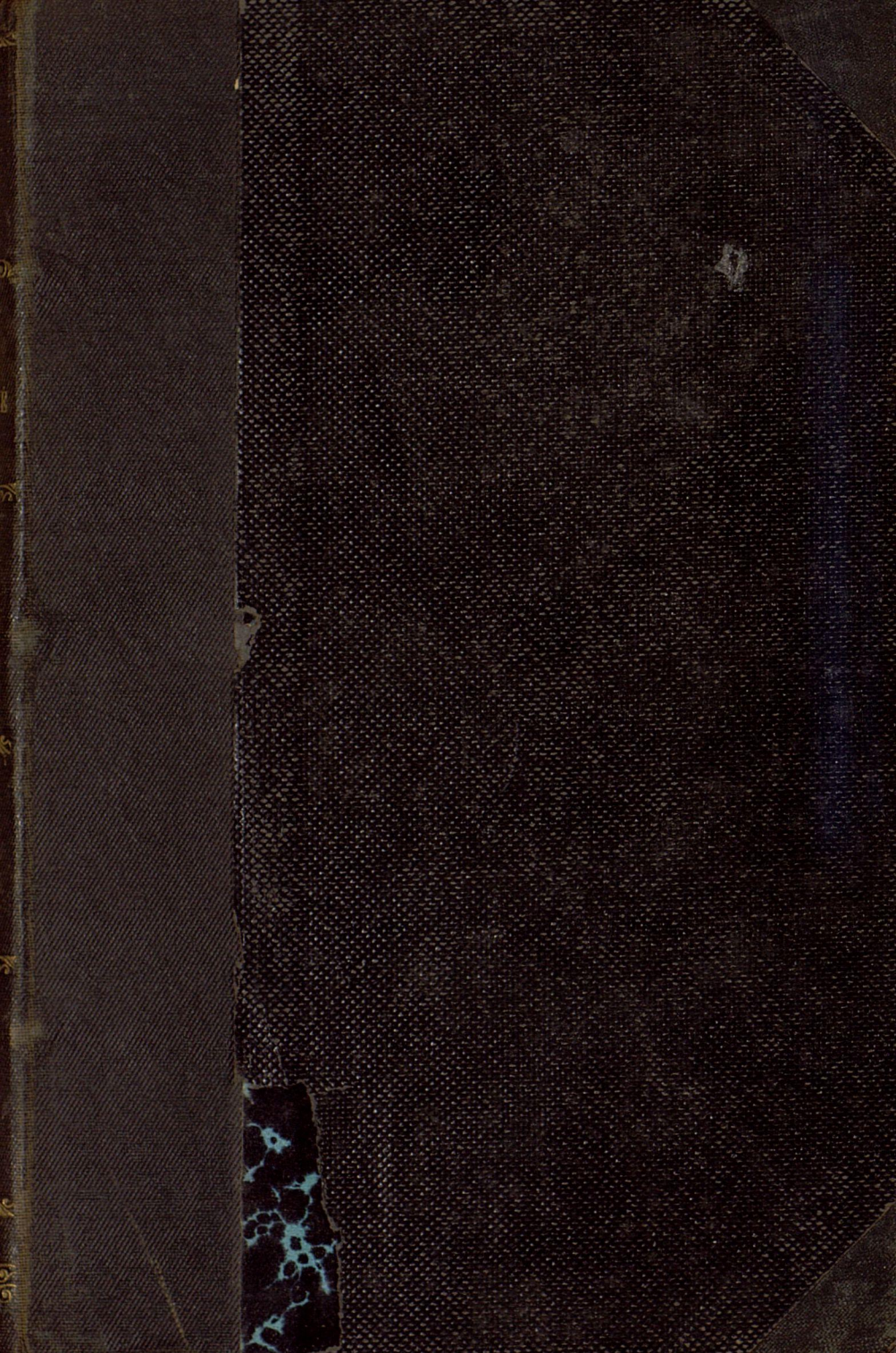
Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1894.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





UNIVERSITÉ DE GAND

1894

ALMANACH

Cercle littéraire des Étudiants



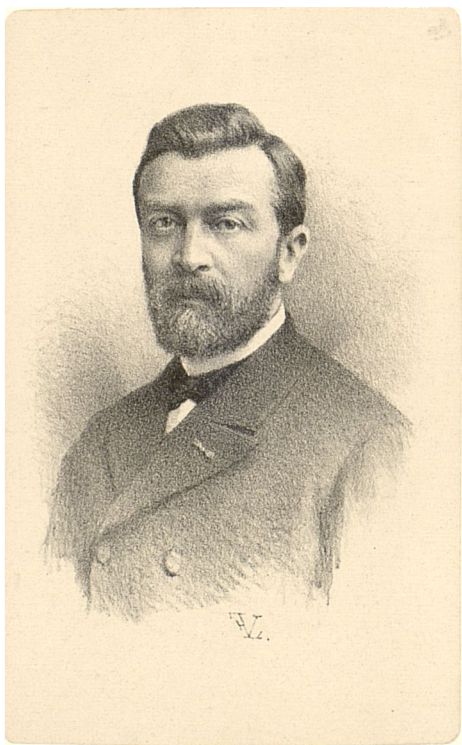
ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

GAND, IMPRIMERIE C. ANNOOT-BRAECKMAN, AD. HOSTE, SUCC^r



LITH. FLORIMOND VAN LOO GAND.

1894



ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(10^{me} ANNÉE)



GAND


LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE AD. HOSTE, ÉDITEUR
rue des Champs, 47.

À Monsieur

R. DE RIDDER,

Les Étudiants libéraux de Gand.

AVANT-PROPOS.

'EST avec une vive satisfaction, et non sans orgueil, que nous publions aujourd'hui le dixième *Almanach de l'Université de Gand*. De nos jours tant de revues naissent pour disparaître aussitôt, tant d'ouvrages passent inaperçus, que c'est un rare bonheur pour une œuvre périodique de se maintenir sans faiblesses durant dix ans. Grâce au bienveillant concours d'hommes éminents et d'artistes de talent, nous avons pu conserver vivace la publication que nous ont léguée nos aînés. Ceux-ci nous ont imposé la tâche de la faire prospérer ; aussi nous nous sommes efforcés, si tant est que la chose fût possible, de rester fidèles au mot d'ordre : « Faire mieux ».

Après le brillant annuaire de 1893 ne devait-on pas considérer comme un rêve, comme une utopie, toute tentative faite pour augmenter encore l'éclat de l'œuvre?

Cependant ce rêve nous l'avons formé; nous nous sommes laissés séduire par cette utopie.

Au public à décider si nous avons réussi. Tout ce que nous pouvons dire c'est que nous ne nous sommes épargné aucune peine pour nous acquitter le mieux possible de la mission dont nous avons été chargés.

Le concours de littérateurs connus, de savants distingués et de compagnons dévoués nous a permis de surmonter bien des obstacles.

Le succès de notre œuvre leur sera dû en grande partie. Qu'il nous soit permis de leur adresser ici nos plus sincères remerciements, pour le généreux empressement qu'ils ont mis à répondre à notre appel.

Nous remercions aussi, et de tout cœur, les nombreux et fidèles souscripteurs qui chaque année contribuent largement à la réussite de notre publication.

Nous avons le ferme espoir que grâce à cette

protection l'*Almanach de l'Université de Gand* continuera à prospérer et à être longtemps encore une manifestation des idées larges et généreuses qui animent la jeunesse universitaire gantoise.

LE COMITÉ DE PUBLICATION :

Les Membres,

G. ANDRIANNE, V. GONGORA,

E. HOSTE, J. POLL.

Le Secrétaire,

RODOLPHE DE SAEGHER.





PARTIE ACADEMIQUE



UNIVERSITÉ DE GAND.

I. ADMINISTRATION.

ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR DE L'UNIVERSITÉ,
DIRECTEUR DES ÉCOLES SPÉCIALES.

A. Wagener, professeur émérite de la faculté de philosophie
et lettres.

RECTEUR

pour les années 1891-1894.

A. Motte, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et
lettres.

SECRÉTAIRE DU CONSEIL ACADÉMIQUE
pour l'année 1893-1894.

H. Leboucq, professeur ordinaire à la faculté de médecine.

COLLÈGE DES ASSESSEURS
pour l'année 1893-1894.

- A. Motte*, recteur.
P. Hoffmann, doyen de la faculté de philosophie et lettres.
V. De Brabandere, doyen de la faculté de droit.
C. Servais, doyen de la faculté des sciences.
E. Eeman, doyen de la faculté de médecine.
H. Leboucq, secrétaire du conseil académique.

INSPECTEURS DES ÉTUDES.

- G. Wolters*, inspecteur général des ponts et chaussées, avec rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures.
F. Dauge, ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures.

COMMISSAIRES POUR LES AFFAIRES DE LA BIBLIOTHÈQUE.

- H. Pirenne*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres.
R. De Ridder, professeur ordinaire à la faculté de droit.
G. Vander Mensbrughe, professeur ordinaire à la faculté des sciences.
C. Van Bambeke, professeur ordinaire à la faculté de médecine.

SECRÉTAIRE DE L'ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR.

- A. Verschaffelt*, docteur en philosophie et lettres, rue de Courtrai, 219.

RECEVEUR DU CONSEIL ACADÉMIQUE

pour l'année 1893-1894.

A. Verschaffelt, docteur en philosophie et lettres, rue de Courtrai, 219.

COMMIS-RÉDACTEUR.

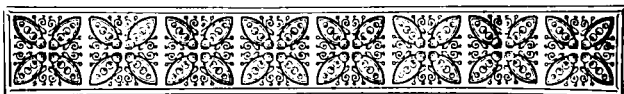
L. Hombrecht, candidat-notaire, rue des Vanniers, 23.

APPARITEURS.

C. Vrebos, chaussée de Bruges, 13.

L. Willems, rue de Flandre, 64.





II. CORPS ENSEIGNANT.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

MM. *A. Wagener*, boul, du Jardin Zoologique 27, *professeur émérite*. — Notions sur les institutions politiques de Rome. — Institutions grecques et institutions romaines. — Epigraphie grecque et latine.

A. Motte, quai des Moines 1, *profes. ordinaire*. — Histoire politique moderne. — Encyclopédie de l'histoire. — Institutions grecques et romaines. — Institutions des temps modernes. — Exercices pratiques sur l'histoire. — Critique historique et application à une période de l'histoire.

P. Fredericq, rue des Boutiques 9, *profes. ordinaire*. — Histoire politique moderne de la Belgique. — Exercices pratiques sur l'histoire. — Critique historique et application à une période de l'histoire. — Notions sur les littératures modernes : romanes et germaniques. — Histoire approfondie de la littérature flamande (en fl.). — Exercices pratiques de critique littér. flamande (en fl.). — Exercices de lecture et diction flamandes (en fl.).

H. Hoffmann, b^d des Hospices 116, *profes. ordinaire*. — Philosophie morale. — Exercices sur des questions

de philosophie. — Encyclopédie de la philosophie.
— Histoire de la philosophie. — Étude approfondie
de questions de morale. — Analyse critique d'un
traité philosophique. — Histoire de la pédagogie et
de la méthodologie.

- MM. *P. Thomas*, rue Guillaume Tell, 25, *prof. ordinaire*. —
Traduction à livre ouvert, d'un texte latin et explica-
tion d'un auteur latin; explication approfondie d'au-
teurs latins. — Exercices philologiques sur la langue
latine et la langue grecque (doctorat). — Histoire de
la littérature grecque et de la littérature latine. —
Encyclopédie de la philologie classique. — Éléments
de paléographie grecque et latine.
- E. Discailles*, rue de Flandre, 35, *prof. ordinaire*. —
Notions sur l'histoire contemporaine. — Histoire de
la littérature française. — Exercices de rédaction à
l'école du génie civil. — Exercices pratiques de cri-
tique littér. française. — Exercices de lecture et
diction françaises.
- A. De Ceuleneer*, rue de la Lieve, 9, *prof. ordinaire*. —
Histoire politique de l'antiquité. — Exercices prati-
ques sur l'histoire. — Critique histor. et application à
une période de l'hist. — Géographie et histoire de la
géographie (en fl.). — Exercices pratiques sur la
géographie (en fl.). — Épigraphie grecque et latine
(en fl.). — Histoire de l'art (en fl.).
- H. Pirenne*, rue neuve St.-Pierre, 132, *prof. ordinaire*.
— Histoire politique du moyen âge. — Histoire
politique interne de la Belgique. — Exercices prati-
ques sur l'histoire. — Encyclopédie de l'histoire. —
Institutions du moyen âge. — Critique historique et
application à une période de l'histoire. — Diploma-
tique du moyen âge.
- G. Hulín*, place de l'Évêché, 3, *prof. ordinaire*. —
Logique. — Droit naturel. — Exercices sur des

questions de philosophie. — Étude approfondie de questions de logique. — Analyse critique d'un traité philosophique.

MM. *J. Van Bieveliet*, rue Guinard, 18, *prof. extraordinaire.*

— Psychologie et notions élémentaires d'anatomie et de physiologie. — Exercices sur des questions de philosophie. — Métaphysique. — Étude approfondie de questions de psychologie. — Analyse critique d'un traité philosophique.

F. Cumont, rue du Soleil 8, *prof. extraordinaire.* —

Traduction, à livre ouvert, d'un texte grec et explication d'auteurs grecs (doctorat). — Exercices philologiques sur la langue grecque et sur la langue latine. — Histoire politique de l'Orient et de la Grèce. — Exercices pratiques sur l'histoire grecque. — Encyclopédie de l'histoire politique de l'antiquité. — Cours de critique historique et application à une période de l'histoire.

J. Vercoullie, rue du Chantier 18, *prof. extraordinaire.*

— Traduction à livre ouvert de textes flamands et explication d'auteurs flamands (en fl.). — Exercices philologiques sur le flamand (en fl.). — Encyclopédie de la philologie germanique (en fl.). — Grammaire comparée et spécialement grammaire comparée des langues germaniques (en fl.). — Grammaire historique du flamand (en fl.). — Gothique (en fl.).

A. Bley, place de la Calandre 11, *prof. extraordinaire.*

— Traduction à livre ouvert de textes allemands et explication d'auteurs allemands (en fl.). — Exercices philologiques sur l'allemand (en fl.). — Grammaire historique de la langue allemande (en fl.). — Histoire approfondie de la littérature allemande (en fl.).

H. Logeman, rue Bréderode, 26, *prof. extraordinaire.*

— Traduction à livre ouvert de textes anglais et explication d'auteurs anglais (en fl.). — Exercices

- philologiques sur l'anglais (en fl.). — Histoire approfondie de la littérature anglaise (en fl.).
- MM. *J. Michiels*, Pêcherie, 71, *chargé de cours*. — Traduction à livre ouvert de textes flamands et explication d'auteurs flamands (en fl.).
- V. Vanderhaegen*, rue St.-Amand, 14, *chargé de cours*. — Paléographie du moyen âge (en fl.). — Bibliographie.
- I. De La Vallée-Poussin*, rue Neuve St.-Jaques, 4, *chargé de cours*. — Grammaire comparée des langues indo-européennes. — Langue et littérature sanscrites. — Exercices philologiques sur la langue grecque et sur la langue latine.
- V. Preud'homme*, rue de la Concorde, 5, *chargé de cours*. — Exercices philologiques sur la langue latine et la langue grecque.

FACULTÉ DE DROIT.

- MM. *A. Callier*, chaussée de Courtrai, 98, *prof. ordinaire*. — Éléments de droits commercial. — Cours pratique de droit commercial.
- P. Van Wetter*, rue Guinard, 3, *prof. ordinaire*. — Histoire du droit romain. — Institutes du droit romain. — Pandectes. — Cours pratique de Pandectes.
- J. Nossent*, rue aux Draps, 7, *prof. ordinaire*. — Droit civil. — Notions de philosophie morale.
- V. De Brabandere*, rue neuve St.-Pierre, 89, *prof. ordinaire*. — Droit public. — Histoire parlementaire et législative de la Belgique.
- R. De Ridder*, chaussée de Courtrai, 77, *prof. ordinaire*. — Encyclopédie du droit. — Introduction historique au droit civil. — Économie politique. — Cours pratique d'économie politique. — Droit des gens (neutra-

lité de la Belgique). — Législation sur les consulats (et matières spéciales). — Exercices pratiques sur le droit des gens.

MM. *L. Montigny*, rue neuve St.-Pierre, 118, *prof. ordinaire*. — Droit administratif. — Institutions provinciales et communales des principaux États (et matières spéciales).

A. Rolin, rue Savaen, 11, *prof. ordin.* — Droit pénal et éléments de procédure pénale. — Éléments de droit international privé.

A. Seresia, rue courte du Jour, 22, *prof. ordinaire*. — Droit civil. — Éléments de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile. — Cours pratique de droit civil. — Cours pratique d'organisation judiciaire de compétence et de procédure civile.

V. D'Hondt, rue des sœurs Noirs, 11, *prof. ordinaire*. — Droit civil. — Lois organiques du notariat. — Lois fiscales se rattachant au notariat. — Cours d'application (en partie en fl.).

H. Pirenne, rue neuve St.-Pierre, 132, *prof. ordinaire à la faculté de philosophie et lettres*. — Histoire économique (matières spéciales).

G. Hulin, place de l'Évêche, 3, *prof. ordinaire à la faculté de philosophie et lettres*. — Histoire économique (matières spéciales).

E. Dauge, rue Plateau, 24, *chargé de cours*. — Exercices prat. sur le code civil.

G. Claeys, rue de la Monnaie, 47, *chargé de cours*. — Droit pénal et éléments de procédure pénale (en fl.).

F. Merten, *chargé de cours à l'École spéciale des Arts et Manufactures*. — Comptabilité industrielle et commerciale.

H. De Baets, rue des Boutiques, 11, *chargé de cours*. — Institutions civiles comparées (matières spéciales).

E. Dubois, place d'Artevelde, 6, *chargé de cours*. —

Science financière. — Régime colonial et législation du Congo. — Régime du travail et législation comparée.

MM. O. Pyfferoen, près St.-Jaques, 2, *chargé de cours*. — Histoire diplomatique de l'Europe depuis le Congrès de Vienne. — Droit constitutionnel comparé.

Nicolay, *chef de division au département de l'Intérieur et de l'Instruction publique*, désigné provisoirement pour donner le cours de statistique.

FACULTÉ DES SCIENCES.

ÉCOLE DU GENIE CIVIL.

ÉCOLE DES ARTS ET MANUFACTURES.

MM. F. Dauge, boul. Léopold, 57, *prof. ordinaire*. — Géométrie analytique à 2 et 3 dimensions. — Astronomie physique. — Astronomie sphérique. — Astronomie mathématique. — Méthodologie mathématique.

A. Vander Mensbrugge, Coupure, 101, *prof. ordinaire*. — Physique mathématique générale. — Physique expérimentale. — Exercices pratiques sur la physique. — Pratique de l'enseignement de la physique. — Éléments de physique mathématique.

Th. Swarts, boul. de la Citadelle, 127, *prof. ordinaire*. — Chimie générale. — Manipulations chimiques.

P. Mansion, quai des Dominicains 6, *prof. ordinaire*. — Éléments du calcul des probabilités y compris la théorie des moindres carrés, — Éléments de la théorie des déterminants. — Calcul différentiel, calcul intégral, éléments du calcul des variations et du calcul des différences. — Analyse supérieure. — Éléments de l'histoire des sciences physiques et mathématiques.

J. Mister, rue digue de Brabant 13, *prof. ordinaire*. — Pratique de l'enseignement des mathématiques élé-

- mentaires. — Analyse élémentaire. — Statique analytique. — Dynamique.
- MM. *F. Plateau*, chaussée de Courtrai 152, *prof. ordinaire*. — Zoologie. — Exercices pratiques de zoologie. — Géographie et Paléontologie animales. — Anatomie et physiologie comparées.
- G. Wolters*, rue de l'Avenir 47, *inspecteur général des ponts et chaussées avec rang de prof. ordinaire*. — Construction.
- L. Depermentier*, chaussée de Courtrai, 115, *ingénieur principal des ponts et chaussées avec rang de prof. ordinaire*. — Géométrie pratique. — Hydraulique. — Lever de plans, nivellement. — Stabilité des constructions.
- H. Schoentjes*, chaussée de Courtrai 65, *prof. ordinaire*. Physique expérimentale. — Astronomie physique. — Physique industrielle.
- J. Boulvin*, petite rue de la Boucherie 8, *ingénieur de la marine avec rang de prof. ordinaire*. — Machines. Applications des machines. — Calcul de l'effet des machines. — Construction des machines.
- J. Massau*, rue Marnix 22, *ingénieur des ponts et chaussées avec rang de prof. ordinaire*. — Statique analytique. — Cinématique pure. — Dynamique. — Mécanique analytique et mécanique céleste. — Exercices pratiques d'analyse et de mécanique, — Élément des machines. — Graphostatique.
- J. Van Rysselberghe*, rue de la Sauge 34, *ingénieur des ponts et chaussées avec rang de prof. ordin.* — Géométrie descriptive. — Application de la géométrie descriptive à la coupe des pierres, à la charpente etc.
- J. Mac-Leod*, chaussée de Bruxelles 22, *prof. ordinaire*. — Botanique générale et spéciale. — Géographie et paléontologie végétales. — Exercices pratiques de botanique.

- MM. *A. F. Renard*, à Wetteren, *prof. ordinaire*. — Minéralogie. — Géologie et paléontologie stratigraphique. — Cristallographie. — Exercices pratiques de minéralogie. — Notions élémentaires de géographie physique.
- C. Servais*, Coupure 153, *prof. extraord.* — Géométrie projective. — Géométrie supérieure, — Exercices pratiques sur les mathématiques élémentaires. — Algèbre supérieure.
- L. Cloquet*, plaine St.-Pierre, 36, *prof. extraordinaire*. — Architecture. — Histoire de l'architecture. — Exercices, projets d'architecture.
- Delacre*, chaussée de Courtrai 129, *prof. extraord.* — Chimie analytique. — Direction des travaux chimiques à l'école du génie civil. — Chimie analytique quantitative et qualitative. — Éléments de chimie toxicologique. — Chimie pharmaceutique (partie organique). — Analyse et opérations toxicologiques. — Falsification des denrées alimentaires.
- D. Rottier*, rue des Baguettes 54, *prof. à l'école du Génie Civil*. — Chimie appliquée: — Travaux chimiques.
- H. De Wilde*, rue du Jardin 13, *prof. à l'école du Génie Civil*. — Mécanique élémentaire. — Mécanique industrielle. — Constructions industrielles. — Technologie des matières textiles.
- L. Dusausoy*, chaussée de Courtrai 107, *prof. extraordinaire*. — Astronomie physique. — Exercices pratiques d'astronomie et de géodésie. — Éléments d'astronomie et de géodésie. — Analyse.
- A. Flamache*, rue Stévin 20, à Bruxelles, *ingénieur des chemins de fer de l'État*. — Exploitation des chemins de fer.
- F. Nelissen*, boul. de la Citadelle 2, *chargé de cours*. — Chimie inorganique et organique. — Manipulations chimiques.

- MM. *F. Merten*, rue digne de Brabant 83, *chargé de cours.* — Géographie commerciale. — Comptabilité commerciale et industrielle. — Conférences sur l'administration commerciale et industrielle.
- E. Van Aubel*, rue Laurant Delvaux 7, *chargé de cours.* — Physique expérimentale.
- L. Breda*, rue du Soleil 8, *chargé de cours.* — Métallurgie. — Technologie des professions élémentaires.
- V. Foulon*, Coupure 104, *chargé de cours.* — Métallurgie. — Technologie des professions élémentaires.
- G. De Ryckere*, boul. Frère-Orban 18, *chargé de cours.* — Applications de l'électricité.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

- MM. *R. Boddart*, Coupure 46, *prof. ordinaire.* — Démonstrations microscopiques d'anatomie pathologique. — Clinique médicale.
- V. De Neffe*, rue de la Station 64, *prof. ordinaire.* — Théorie et pratique des opérations chirurgicales. — Ophthalmologie et clinique ophthalmologique.
- C. Van Cauwenberghe*, nouvelle rue du Casino, 5, *prof. ordinaire.* — Théorie des accouchements. — Clinique obstétricale. — Clinique gynécologique.
- C. Van Bambeke*, rue Haute, 7, *prof. ordinaire.* — Histologie générale et spéciale. — Embryologie. — Démonstrations anatomiques microscopiques.
- E. Bouqué*, rue des Selliers, 3, *prof. ordinaire.* — Pathologie chirurgicale générale et spéciale.
- H. Leboucq*, Coupure, 145, *prof. ordinaire.* — Anatomie humaine systématique. — Anatomie topographique. — Démonstrations anatomiques macroscopiques. — Démonstrations d'anatomie des régions.
- A. De Cock*, rue St-Jean, 12, *prof. ordinaire.* — Clinique chirurgicale.

- MM. C. *Verstraete*, place Van Artevelde, 16, *prof. ordinaire*.
Pathologie générale. — Clinique des maladies syphilitiques et cutanées. — Policlinique médicale.
- E. *Van Ermengem*, à Wetteren, *prof. ordinaire*. —
Hygiène publique et privée. — Bactériologie.
- C. *De Visscher*, rue longue des Pierres, 24, *prof. ordinaire*. — Médecine légale. — Policlinique chirurgicale, bandages, etc.
- E. *Eeman*, quai des Récollets, 4, *prof. ordinaire*. —
Pathologie médicale et thérapeutique spéciale des maladies internes, y compris les maladies mentales. — Otologie. — Laryngologie et rhinologie.
- E. *Lahousse*, Coupure, 27, *prof. ordinaire*. — Physiologie générale et spéciale.
- F. *Plateau*, chaussée de Courtrai, 152, *prof. ordinaire* à la faculté des sciences. — Éléments d'anatomie comparée. — Exercices pratiques d'anatomie comparée.
- J. *Van Biervliet*, rue Guinard, 18, *prof. extraordinaire* à la faculté de philosophie. — Psychologie.
- D. *Van Duyse*, rue basse des Champs, 65, *chargé de cours*. — Démonstrations microscopiques d'anatomie pathologique. — Anatomie pathologique.
- J. *Heymans*, boulevard de la Citadelle, 35, *chargé de cours*. — Éléments de pharmacologie. — Thérapeutique générale. — Pharmacodynamique.
- E. *Gilson*, avenue de la place d'Armes, 1, *chargé de cours*. — Pharmacognosie. — Altération et falsification des substances médicamenteuses. — Chimie pharmaceutique (partie inorgan.). — Opérations chimiques et recherche microscopiques de la falsification des médicaments. — Pharmacie pratique (galénique et magistrale). — Préparations pharmaceutiques.
- Fr. *Van Imschoot*, rue de la Monnaie, 20, *agrégé spécial*. — Clinique chirurgicale.

PROFESSEURS ÉMÉRITES.

- MM. *Burggraeve*, rue des Baguettes, 50.
Soupart, rue neuve St.-Pierre, 67.
Wagener, boulevard du jardin Zoologique, 27.
Donny, rue neuve St.-Pierre, 99.
Valerius, rue Basse, 45.
Dugniolle, Coupure, 45.
Fuerison, rue du Poivre, 32.
Pauli, place des Fabriques, 1.

RÉPÉTITEURS.

- MM. *E. Haerens*, ingénieur des ponts et chaussées, rue des deux Ponts, 8.
H. Van Hyfte, conducteur principal, rempart de la Byloque, 284.
W. De la Royère, ingénieur industriel, Pêcherie, 56.
F. Keelhoff, ingénieur des ponts et chaussées, rue basse des Champs, 20.
F. Wolters, ingénieur des ponts et chaussées, rue Guillaume Tell, 44.
N. Vande Vyver, docteur en sciences physiques et mathématiques, boulevard de la Citadelle, 11.
F. Swarts, docteur en sciences naturelles, boulevard des Hospices, 42.
F. Steyaert, rue Laurent Delvaux, 5.
A. Robelus, rue Guillaume Tell, 46.
A. Demoulin, rue du Soleil, 8.

CONDUCTEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES DÉTACHÉS A L'ÉCOLE
DU GÉNIE CIVIL COMME MAÎTRES DE TOPOGRAPHIE.

- MM. *F. Cruls*, conducteur principal, boulevard de l'école
Normale, 8.
D. Toeffaert, conducteur principal, ancien chemin de
Bruxelles, à Gendbrugge.
E. Simonis, conducteur principal, rue de l'école, 88.

MAÎTRES DE DESSIN.

- MM. *F. Steyaert*, rue Laurent Delvaux, 5.
A. Robelus, rue Guillaume Tell, 46.
J. De Waele, boulevard de la Citadelle, 59.





DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

PAR arrêtés royaux en date des 22 février, 6 juin et 26 juin 1893, ont été nommés chevaliers de l'ordre de Léopold : MM. MASSAU, ingénieur principal des Ponts et Chaussées avec rang de professeur ordinaire, C. BERGMANS, chargé de cours à la Faculté des Sciences, et A. FLAMACHE, ingénieur des chemins de fer, chargé de cours à l'Ecole spéciale du Génie Civil.

Par arrêté royal du 31 déc. 1892, la croix civique de 1^{re} classe a été accordée à M. G. WOLTERS, inspecteur général des Ponts et Chaussées avec rang de professeur ordinaire, et la médaille civique de 1^{re} classe à MM. A. CALLIER et P. VAN WETTER, professeurs ordinaires à la Faculté de Droit, et M. H. DE WILDE, professeur à l'Ecole du Génie Civil.

Par arrêté royal du 21 juillet 1892, la croix civique de 1^{re} classe a été accordée à M. VAN ERMENGEN, professeur ordinaire à la Faculté de Médecine en récompense de services rendus pendant l'épidémie cholériforme de 1892.

Par décrets du Président de la République française, M. A. MOTTE, recteur de l'université, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, M. le sénateur SOUPART, professeur émérite de la faculté de Médecine, a été promu au grade de commandeur du même ordre.

Par arrêté royal en date du 1 mars 1893 S. M. la Reine-Regente des Pays-Bas a conféré le grade d'officier de l'ordre d'Orange-Nassau à MM. MOTTE, recteur, et P. FREDERICQ, professeur à la faculté de Philosophie et lettres.

CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR POUR 1892-1893.

Aux termes de l'article 44 de la loi du 20 mai 1876 des médailles d'or de la valeur de 100 fr. peuvent être décernées chaque année par le gouvernement aux Belges, quel que soit le lieu de leurs études, auteurs des meilleurs mémoires en réponse aux questions mises aux concours.

Ne sont admis à concourir que les jeunes gens qui ont terminé leurs études et seulement dans les 2 années qui suivent l'obtention du diplôme de docteur. Une récompense en livres d'une valeur de 400 frs est ajoutée à chaque médaille. Le gouvernement peut, en outre, conférer des bourses de voyage aux lauréats sur la proposition du jury du concours conformément à l'arrêté royal du 11 octobre 1877. Le concours de l'enseignement supérieur comporte les 3 épreuves suivantes :

1^o Rédaction à domicile d'un mémoire en réponse à une question désignée par le sort et annoncée par la voie du moniteur belge avant le 1^{er} mars de chaque année.

2^o Rédaction en loge d'un mémoire en réponse à une question se rattachant à la matière sur laquelle a porté la première épreuve.

3^o Défense publique du mémoire rédigé à domicile.

RÉSULTATS DES CONCOURS.

M. BASSE, M. de Ledeborg, docteur en philosophie et lettres (groupe C, philologie germanique, ayant obtenu 80 points sur 100, a été proclamé *premier en philologie germanique*.

M. VAN DER STEGEN, ALFRED, de Gand, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, ayant obtenu 86 points sur 100, a été proclamé *premier en applications de la mécanique*.

M. DE MOOR, LÉOPOLD, de Gand, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, ayant obtenu 68 points sur 100,

a été proclamé *premier en sciences anatomo-physiologiques ou biologiques*.

Le jury a proposé l'impression aux frais de l'État des mémoires de MM. BASSE et VAN DER STEGEN.

M. VER ECKE, AMÉ, de Menin, candidat en médecine, chirurgie et accouchements, ayant obtenu 65,2 sur 100 a obtenu une mention honorable en sciences anatomo-physiologiques ou biologiques.



BOURSES DE VOYAGE.

Un arrêté royal du 10 février 1893 a conféré une bourse de voyage à MM. :

- 1^o M. V. D. LINDEN, H., de Louvain, docteur en philosophie et lettres, groupes B; histoire, qui a obtenu au concours 95 points sur 100,
 - 2^o M. VAN REYSSCHOOT, JOSEPH, de Gand, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, qui a obtenu 92 points sur 100,
 - 3^o M. WAX WEILER, E., ingénieur honoraire des ponts et chaussées, qui a obtenu 90 points sur 100,
- tous trois anciens élèves de l'Université de Gand.





INSCRIPTIONS AU RÔLE.

CONFORMÉMENT aux prévisions exprimées dans notre almanach de 1890, les exigences de la nouvelle loi sur la collation des grades académiques ont amené une diminution sensible dans le nombre des élèves qui abordent les études supérieures.

Le nombre des étudiants inscrits au rôle, qui était en 1891-92 de 739, ne s'est élevé pendant 1892-93 qu'à 672, soit une diminution de 67.

Les inscriptions se sont réparties comme suit :

Faculté de philosophie et lettres	73
Faculté de droit	120
Faculté de médecine	181
Faculté des sciences	100
École du Génie civil	133
École des Arts et Manufactures	65
Total.	<u>672</u>

De ces 672 étudiants, 549 sont nés en Belgique et 123 sont originaires de pays étrangers.



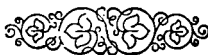
EXAMENS.

Pendant la session ordinaire d'octobre 1892 et les sessions de février et juillet 1893, 562 inscriptions ont été prises pour les examens à subir devant les Facultés.

491 récipiendaires se sont présentés aux examens, 71 ont fait défaut, ou ont été empêchés pour motifs légitimes. De ces 491 récipiendaires 344 ont été admis : 22 avec la plus grande distinction, 32 avec grande distinction, 76 avec distinction, 214 d'une manière satisfaisante. Le nombre des admissions dépasse donc la proportion de 67 0/0.

Aux écoles spéciales du Génie Civil et des Arts et Manufactures, 176 récipiendaires se sont fait inscrire pour subir des examens de passage ou de sortie, 140 ont satisfait aux épreuves exigées par le règlement, de ce nombre 34 ont obtenu de 700 à 800 points ou la distinction ; 5 de 800 à 900 points sur 1000 ou la grande distinction.

Les Facultés de Droit, de Sciences et de Médecine ont conféré, conformément aux arrêtés royaux du 29 juillet 1869, et du 11 octobre 1877, 16 diplômes scientifiques, 7 de droit, 2 de sciences, 6 de médecine.



A LA MÉMOIRE DE

JOSEPH GANTRELLE

Professeur émérite à la Faculté de Philosophie et Lettres
Commandeur de l'Ordre de Léopold
Décoré de la Croix Civique de 1^{re} classe
né à Echternach, le 18 janvier 1809
décédé à Gand, le 24 février 1893

EMMANUEL BOUDIN

Professeur émérite à la Faculté des Sciences (Génie Civil)
Inspecteur général des ponts et chaussées
Commandeur de l'Ordre de Léopold
Décoré de la Croix Civique de 1^{re} classe.
né à Nivelles, le 28 février 1820
décédé à Gand, le 26 avril 1893

FRANÇOIS VAN RYSELBERGHE

Chargé de cours aux Écoles spéciales annexées à l'Université
de Gand
Ingénieur électricien à l'administration des postes et télégraphes
Chevalier de l'Ordre de Léopold
né à Gand, le 24 août 1846
décédé à Anvers, le 4 février 1893



A LA MÉMOIRE DE

FRITZ SCHILDKNECHT

Candidat en Médecine

Membre effectif de la Société Générale des Étudiants libéraux

décédé à Gand le 1^{er} juillet 1893
à l'âge de 28 ans





UNION DES ANCIENS ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

CETTE société a été fondée le 3 février 1878. Son but est de nouer ou de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité ou de solidarité, et de contribuer, dans la mesure de ses ressources, à la prospérité de l'Université.

Le nombre de ses membres s'est accru rapidement; elle en compte aujourd'hui plus de neuf cents, et, grâce à cette situation florissante, elle est parvenue à fonder vingt bourses universitaires.

Les membres de l'*Union* se réunissent chaque année, en assemblée générale ordinaire, le troisième dimanche de novembre.

Nous engageons vivement tous les étudiants qui quittent l'Université à se faire membres de l'*Union*.

Le Comité pour l'année 1894 se compose de MM : E. WILLEQUET, *président*; G. ROYERS et E. VANDER HAEGHEN, *vice-présidents*; H. LÉBOUCQ, *secrétaire-trésorier*; G. GOEMAERE, *secrétaire-adjoint*; J. BOULVIN; CLAEYS; CH. DE POORTERE; J. KEELHOFF; A. KOPS; O. KOPS; LOGÉE; POIRIER; H. SCHOENTJES; VANDER STRICHT; VAN HYFTE; P. VAN WETTER.





CERCLES UNIVERSITAIRES.

A. FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

STATUTS.

ARTICLE 1. — Il est constitué entre les Sociétés universitaires libérales de l'Université de Gand une Fédération, sous le nom de *Fédération des Étudiants Libéraux* de l'Université de Gand.

ART. 2. — Elle a pour but :

A) de centraliser l'organisation des divers cercles universitaires libéraux ;

B) de représenter officiellement le corps universitaire libéral en toutes circonstances, et spécialement de créer et d'entretenir des relations fraternelles avec les Étudiants libéraux des Universités belges et étrangères ;

C) de veiller à la garde du Drapeau du corps des Étudiants libéraux de Gand.

ART. 3. — Pour qu'un cercle soit admis à faire partie de la Fédération il doit renfermer dans ses statuts ou son règlement, une disposition affirmant nettement le caractère libéral de ses tendances, et accepter les stipulations des divers articles des présents statuts.

ART. 4. — Le corps des Étudiants libéraux, reconnaissant en la *Société générale des Étudiants libéraux* la principale représentation de ses tendances, lui confie la garde de son drapeau et choisit son local comme siège social.

ART. 5. — L'assemblée générale des membres de la Fédération est souveraine.

RÈGLEMENT.

A. — CENTRALISATION DE L'ORGANISATION UNIVERSITAIRE LIBÉRALE.

ART. 1. — Toute invitation, acte officiel, avis, communication, etc. émanant de l'un des cercles affiliés porteront en titre la désignation : « Fédération des Étudiants Libéraux de l'Université de Gand, » — en français ou en flamand, — suivi du nom du cercle affilié.

ART. 2. — La Fédération est tenue de répandre, parmi les étudiants, notamment à l'ouverture de chaque année académique, par voie de brochure ou de publication quelconque, un aperçu de l'organisation universitaire libérale, caractérisant l'ensemble de celle-ci ainsi que le but et les tendances de chaque cercle affilié.

B. — REPRÉSENTATION OFFICIELLE DU CORPS DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

ART. 3. — La Commission de la Fédération est tenue de convoquer en temps utile le corps des étudiants libéraux, à l'effet de délibérer sur toute invitation ou communication intéressant celui-ci.

ART. 4. — Elle est chargée de répondre aux invitations et communications quelconques adressées à l'ensemble des étudiants libéraux, ou de lancer celles qui émanent de ce corps; elle doit également veiller à la représentation effective du corps dans toutes circonstances où il convient que celui-ci figure officiellement.

ART. 5. — A l'exception des cas mentionnés à l'art. 9, l'assemblée générale des membres de la Fédération a seule pouvoir pour déterminer les circonstances où celle-ci doit être représentée.

ART. 6. — Tout cercle fédéré est tenu de transmettre immédiatement au comité de la Fédération toute invitation ou communication de nature à intéresser celle-ci et qui lui aurait été erronément adressée.

C. — GARDE DU DRAPEAU.

ART. 7. — Au cas où la *Société générale des Étudiants libéraux* serait dissoute, la garde du drapeau sera confiée à la société la plus nombreuse.

ART. 8. — Le drapeau ne pourra figurer qu'aux manifestations intéressant toutes les sociétés fédérées; l'usage du drapeau ne pourra en aucun cas être accordé à une société ou à un groupe quelconque d'étudiants.

ART. 9. — A l'exception des cérémonies d'enterrement d'un professeur de l'université ou d'un membre de la fédération, l'assemblée générale détermine seule les circonstances comportant la présence du drapeau.

ART. 10. — Le drapeau ne pourra franchir sous aucun prétexte le seuil d'un temple d'un culte quelconque.

D. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ART. 11. — Les frais généraux seront supportés par les sociétés fédérées proportionnellement au nombre de leurs membres, par le prélèvement d'une cotisation personnelle de 10 centimes par membre.

ART. 12. — Une commission fédérale formée de la manière ci-après déterminée veillera à l'application du présent règlement.

ART. 13. — Cette commission sera composée des délégués des sociétés fédérées de la manière suivante :

Toute société comptant moins de cinquante membres aura droit à un délégué.

Toute société comptant de cinquante à cent cinquante membres aura droit à deux délégués.

Toute société comptant plus de cent cinquante membres aura droit à trois délégués.

ART. 14. — Les délégués seront choisis par les sociétés comme elles le jugeront convenable.

ART. 15. — La commission entrera en fonctions le 15 juin de chaque année.

ART. 16. — Le doyen d'âge des délégués présidera de droit la commission fédérale.

ART. 17. — Toutes les décisions de la commission peuvent être contrôlées par l'assemblée générale des membres fédérés.

Elle ne pourra être convoquée qu'à la demande de dix membres fédérés au moins.

Elle ne pourra se réunir que vingt-quatre heures après la convocation affichée *ad valvas*.

Le droit d'appeler des décisions de la commission fédérale auprès de l'assemblée générale expire au bout de trois jours.

ART. 18. — Il ne pourra être apporté de modifications au présent règlement que pour autant que les deux tiers des membres fédérés présents à l'assemblée générale convoquée à cet effet y consentent.

ART. 19. — La commission fédérale statuera sur l'admission dans la fédération des cercles nouveaux qui pourraient se former à l'Université.

ART. 20. — Les cas non prévus par le présent règlement seront laissés à la décision de la commission fédérale.

La commission fédérale pour l'année 1893-94 se compose des délégués dont les noms suivent :

Société Générale des Étudiants libéraux :

VERBEKE, DE CROLY, LAMBORELLE P.

't Zal Wel Gaan :

TACK, VAN DER WILLIGEN.

Cercle des Étudiants Wallons libéraux :

VINCHENT, RIFFLART.

Cercle littéraire des Étudiants :

NEELEMANS L.

Société libérale des Étudiants en Médecine :

NOËL CH., SNOECK.

Doyen d'âge : NOËL CH.

Secrétaire : VAN DER WILLIGEN.

Trésorier : LAMBORELLE P.

I. SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

(Fondée le 17 décembre 1875).

Local : *Café Pierre*, place d'Armes, 32,

ANNÉE ACADÉMIQUE 1893-94.

COMMISSION.

- MM. Verbeke, J., *Président*.
De Croly, O., *Vice-Président*.
Lamborelle, P., *Secrétaire*.
Jouret, E., *Trésorier*.
Andrienne, G., *Bibliothécaire*.
Vandaele, G., *Conservateur du local*.
Vincent, U., *1^r Secrétaire-adjoint*.
Baar, E., *2^e Secrétaire-adjoint*.
Janssens, E., *Trésorier-adjoint*.
De Saegher, R., *Bibliothécaire-adjoint*.
Dasselborne, Góngora V., Halewijck A.

LISTE DES MEMBRES.

I. MEMBRES D'HONNEUR.

- MM. Biddaer, E., ingénieur.
Bruneel, J., ingénieur.
Callier, A., professeur à l'Université.
Carmen, L., lieutenant d'Artillerie.
Claus, A., docteur en médecine.
Crombé, A., avocat.
Delepaulle, H., ingénieur.
Discailles, E., professeur à l'Université.

- MM. Dupureux, A., docteur en médecine.
Falmagne, E., élève-ingénieur.
Fevrier, A., notaire.
Gaspar, J., élève-ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Lembourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Massart, artiste lyrique.
Monfort, artiste lyrique.
Pineur, O., ingénieur.
Poirier, P., avocat.
Poissonniez, A., docteur en médecine.
Ruwet, M., chef de station.
Seran, artiste lyrique.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V. ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Waxweiler, E., ingénieur.
Willequet, E., avocat, ancien membre de la Chambre
des Représentants.

II. MEMBRES HONORAIRES.

- MM. Adam, A., ingénieur.
Arendt, P., docteur en médecine.
Baloux, E.,
Barré, F., avocat.
Bayens, E., négociant.
Bedinghaus, E.
Bernaege, V., candidat notaire.
Boddaert, H., avocat.
Boen, E., docteur en médecine.
Bultot, J., élève-ingénieur.
Burgraeve, P., avocat.
Caramin, G.
Carbonelle, L., avocat.

- MM. Choquet, E., ingénieur.
Christophe, C., avocat.
Colot, G., ingénieur.
Conard, J., ingénieur.
Cottignies, R., brasseur.
Coune, G., ingénieur.
Courtois, A., conducteur des ponts et chaussées.
Crombez.
Crusener, avocat.
De Clercq, C.
De Cock, J. B., candidat-notaire.
De Coninck, O., ingénieur.
De Heem, conducteur des ponts et chaussées.
De Keulenaere, A, candidat-notaire.
De Lanotte, G., pharmacien.
De Lattre, J., ingénieur.
Derbaudenghien, A.
De Ridder, C., ingénieur.
De Rudder, O., avocat.
De Schrijver, C. avocat.
Desclins, F., pharmacien.
Deuninck, A., avocat.
De Weert, O., candidat-notaire.
Discailles, L., avocat.
Dryepondt, C., pharmacien.
Dubois, A.
Dumortier.
Ephremidi, L.
Eteuthériade, J. C.
Everaert, E., avocat.
Faber, E.
Fanard, F., conducteur des ponts et chaussées.
Frigs.
Frison, J., candidat-notaire.
Ganshof, A., avocat.

- MM. Hambursin, F. lieutenant.
Hannikenne, G., ingénieur.
Ide, E.
Jouret, brasseur.
Lambert, G.
Lampens, G. avocat.
Leblanc, E., ingénieur.
Lecrinier.
Le Preux, J., candidat-notaire.
Liefmans, C., avocat.
Lummen, docteur en médecine.
Macq, ingénieur.
Masquelier, L., ingénieur.
Menten, C., ingénieur.
Merget.
Mertens, B., ingénieur.
Mombel, G., ingénieur.
Montangie, A., docteur en médecine.
Pauli, A.
Pauloff, S.
Pede, O.
Pennaert, M.
Philippart, docteur en médecine.
Raguet.
Ramlot, R., ingénieur.
Ronsse, A.
Saffre, G., ingénieur.
Sapin, E.
Saroléa, J., ingénieur.
Seriacop, docteur en médecine.
Sinave, L., ingénieur.
Stas, J., docteur en médecine.
Stas, O., candidat-notaire.
Steels, O.
Steenhaute.

MM. Story, A., avocat.
Teirlinck, G.
Thiers, G., candidat-notaire.
Thiry, C.
Thyon, C.
Trillié, A., pharmacien.
Vandamme, A., ingénieur.
Vanden Bogaerde, A.
Vander Ougstraeten, A., avocat.
Van der Stegen, A., ingénieur.
Van der Stricht, O., docteur en médecine.
Vandevelde, A., assistant à l'Université.
Van Grave, H., avocat.
Van Hove.
Van Overschelde, J.
Van Sieleghem, W.
Varlez, L., avocat.
Varlez, P., avocat.
Versavel, L., industriel.
Walton, F., avocat.

III. — MEMBRES EFFECTIFS (1).

Aburel, J., G. C.
Adam, L., s.
Aelterman, P., N.
Alexandrino, J., A. M.
Anastasiu, G., D.
Andrienne, G., G. C.
Angeloff-Boris, G. C.
Ardennois, M.

Baar, E., G. C.
Bardiaux, G., A. M.
Behaeghel, T., M.
Béliard, A. M.
Berger, R., A. M.
Bernales, H., G. C.
Bernales, I., G. C.
Beseriani, G., G. C.

(1) *Légende*: P. L. = Philosophie et lettres; D. = Droit; N. = Notariat; s. = Sciences; M. = Médecine; PH. = Pharmacie; P. C. = Ponts et Chaussées (section des Ingénieurs); C. C. = Constructions civiles (*grade légal d'Ingénieur*); G. C. = Génie civil; A. M. = Arts et Manufactures.

Biot, A., A. M.
Blondiau, V., M.
Boddaert, E., S.
Boginoff, G. C.
Bolle, J., S.
Bosschaerts, F., M.
Boyadjeff, N., G. C.
Brux, N., A. M.
Brys, J., G. C.
Burvenich, E., M.

Caleiro, T., A. M.
Campion, C. M.
Carton, P. L.
Cassavetti, D., G. C.
Cilibiù, G., D.
Coolen, E., D.
Costa, P., A. M.
Crommelinck, Ch., M.

Da Silva-Pereira, G. C.
da Souza-Dantas, G. C.
Dasselborne, P. L.
Daveluy, G., P. L.
De Cavel, C., P. C.
De Croly, O., M.
De Doncker, A., G. C.
Deem, G., P. L.
De Geynst, J., P. L.
De Geynst, P., G. C.
De Gottal, P., M.
De Heem, F., P. L.
De Keghel, H., M.
De Koning, A. M.
Delcroix, F., G. C.
Deleu, Ph.
Delhayé, G., M.

Demanet, N., G. C.
de Mattos, J., A. M.
De Meyer, A. M.
Demistresco, M., D.
De Pauw, L., N.
De Puydt, P., N.
De Rote, R., C. C.
De Rudder, E., D.
De Saegher, O., N.
De Saegher, R., D.
De Smedt, C., P. L.
de Torres, J. J., A. M.
De Windt, J., S.
Dhoore, C., M.
Dragonier, G. C.
Dubois, M., P. L.
Duez, G., A. M.
Duez, J., A. M.
Dumont, P., A. M.

Eloy, L., A. M.
Everaert, A., N.
Evrard, A., M.

Faour, C., A. M.
Feldmann, E. L., G. C.
Félician, M., G. C.
Ferreira-Azarias, G. C.
Finet, H., A. M.
Fontaine, H., A. M.
Fontaine, L., P. L.
Frémy, A., S.
Fréson, M.

Gandarillas, J., G. C.
Génard, J., G. C.
Gheorghiu, C., G. C.

Góngora, V., G. C.
Graziani, A., G. C.

Halewyck, A., D.
Hallet, P., G. C.
Hanhe, O., G. C.
Horwitz, M., G. C.
Hoste, E., D.
Hritesco, M., A. M.
Humbé, L., S.
Huybrechts, B., D.

Ibritesco, A. M.

Jacques, A., P. C.
Jacquet, A., M.
Jacquet, E., S.
Jacquet, F., M.
Janssens, E., M.
Jouret, E., D.
Justice, Ch., P. L.
Justice, J., M.

Kielemoes, E., M.
Kindt, G. C.
Koloucheff, P. L.
Kourteff, A. M.
Koutincheff, G. C.

Lamborelle, A., M.
Lamborelle, P., M.
Lembourg, Ch., S.
Lepreux, H., P. L.
Lermusiaux, O., A. M.
Lippens, M., P. L.
Lippens, R., A. M.
Llorent, J., A. M.
Lorent, H., S.

Maistriau, V., D.
Mallebranque, G., A. M.
Marchasson, E., A. M.
Marichal, O., M.
Marquet, S. D.
Mathys, P., P. L.
Mertens, L., D.
Michel, G., G. C.
Miesse, E., P. C.
Mincoff, E., A. M.
Monckarnie, L., P. L.
Morphoff, G. C.
Morysse, M., P. H.

Nakamura, G., G. C.
Nedevsky, G. C.
Neelemans, J., G. C.
Neelemans, L., M.
Nering-Bögel, A. M.
Noël Ch., M.
Notebaert, G., D.

Ovtcharoff, G. C.

Pêche, L., G. C.
Peeters, F., G. C.
Peneff, G. C.
Poirier, A., M.
Poirier, E., M.
Poll, J., D.
Poll, M., P. L.
Popoff, S., G. C.
Prida, J., A. M.
Pruesco, G., A. M.

Ramaeckers, A., G. C.
Remy, F., N.

Reypens, A., M.
Ribeiro, J., A. M.
Riffart, S., A. M.
Roland, V. G. C.
Ronsse, Ch., M.
Ronsse, J., M.
Ruyszar, H., S.

Sabbe, H., S.
Sabbe, M., P. L.
Schoentjes, J., G. C.
Segaert, J., A. M.
Smolianoff, G. C.
Snoeck, J., M.
Steels, L., A. M.
Steenhout, O., D.
Stevens, R., A. M.
Stoïanoff, I., A. M.
Symeonoglou, G. C.

Tack, P., P. L.
Teirlinck, H., M.
Thooris, P., S.
Tiberghien, A., S.
Tiron, R., C. C.
Touilly, N., A. M.
Trivier, J., M.
Tudor, C., M.

Van Branteghem, C., S.
Van Cauwenberghe, A., M.
Van Cauwenberghe, P., S.
Vandaele, G., M.
Vandamme, A., N.
Vandamme, E., M.
Vandamme, L., N.

Vandamme, R., G. C.
Vanden Branden, C. G. C.
Vander Borgh, O., M.
Van der Stichelen, G., S.
van der Wallen, A., G. C.
van der Willigen, V., M.
Van de Velde, A., S.
Van de Velde, G., D.
Van de Velde, O., PH.
Van Dievoet, E., D.
Van Dooren, G., D.
Van Hollebeke, P. L.
Van Impe, P. L.
Van Imschoot, O., D.
Van Kerkoven, C. C.
Van Marke, P. L.
Van Ecke, G. C.
Van Reeth, A., M.
Van Regemorter, M., G. C.
Van Schoote, E., N.
Verbeke, J., D.
Verbrugghen, A., N.
Verbrugghen, J. D.
Verdeyen, J. C. C.
Vernieuwen, J., A. M.
Vetter, H., M.
Vidal, N., G. C.
Vieltcheff, G. C.
Vincent, U., S.

Waugh, A., G. C.
Willenz, A., A. M.
Wouters, J., G. C.
Würth, G., D.

Yotzoff, G. C.

II. 'T ZAL WEL GAAN.

(Cercle fondé le 21 février 1852).

Local ; *Au Faucon*, marché aux Grains.

L'année académique 1892-93 a été pour le *'t Zal wel gaan*, une année de prospérité et de développement. Le nombre des membres s'est élevé à quarante, et les séances, qui jadis étaient peu fréquentées, ont été suivies presque régulièrement par vingt-cinq à trente membres dévoués.

Plusieurs conférences fort intéressantes y ont été données par les membres, et par les protecteurs et amis de la société flamande. MM. G. STAS, préparateur, RETSIN, J. J. TEN BERGHE, S. POL ANRI, TACK, SABBE, PÉE et VAN RENTERGHEM, sont venus y faire des causeries du plus haut intérêt.

En outre MM. P. FREDERICQ, qui est l'âme de la société, et G. CLAEYS, professeurs à l'Université, ont donné au *'t Zal wel gaan*, des conférences très goûtées et chaleureusement applaudies.

Le souper annuel de la société flamande a été particulièrement animé et réussi. Les étudiants flamands en profitèrent pour témoigner à leur ancien président, M. MAURICE BASSE, toute leur sympathie et toute leur reconnaissance pour tout ce qu'il a fait en faveur de la cause flamande en général et du *'t Zal wel gaan* en particulier. M. BASSE venait d'être proclamé Lauréat Universitaire pour la philologie germanique et ses nombreux amis lui offrirent comme gage de leur affectueuse gratitude la belle traduction des œuvres de Shakspeare par le professeur BURGERDYK. Signalons encore le banquet des anciens membres de la société qui cette année aussi a laissé, dans le cœur de tous, le meilleur souvenir.

Une propagande active a été faite en faveur de la vulgarisation des œuvres de Multatuli; cette généreuse initiative due à un des membres du *'t Zal wel gaan* a été vivement appuyée.

De plus, plusieurs concerts et conférences ont été donnés en province, et la société a pris une grande part à l'organisation de l'*University Extension*, dont nous avons parlé dans notre annuaire de l'année dernière. Rappelons encore l'Almanach du '*t Zal wel gaan* et le journal le « *Goedendag* »; tous deux sont restés comme dans le passé, de puissants témoignages de la vitalité de la société flamande, de l'énergie de ses membres.

A Liège, aux fêtes organisées par « *Onze Taal* » pour célébrer le dixième anniversaire de sa fondation, le '*t Zal wel gaan* était fort bien représenté; nos camarades sont revenus enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu de leurs frères Liégeois.

La Société '*t Zal wel gaan* ouvre ses rangs à tous ceux qu'intéresse le mouvement flamand.

Le Comité pour l'année 1893-94 se compose de :

MM. TACK, P., *président*.

VAN DER WILLIGEN, *secrétaire*.

SABBE, H., *secrétaire-adjoint*.

HYE, J., *trésorier*.

VAN RENTERGHEM, A., *bibliothécaire*.

DE KONING, *porte-drapeau*.

HUMBLÉ, J.

III. CERCLE DES ÉTUDIANTS WALLONS LIBÉRAUX.

Sous la présidence d'honneur de M. le professeur J. MASSAU.

(Fondé le 28 novembre 1868.)

Local : *Au Progrès*, rue Courte du Jour.

« *Excelsior!* » Telle semble avoir été, pendant l'année académique 1892-93, la devise que le *Cercle* s'est proposé de justifier. Dire qu'il y a pleinement réussi serait chose parfaitement inutile. Tous les étudiants savent que l'année écoulée

a été pour lui une des plus prospères. Nous n'en voulons pour preuve que le succès de ses « vendredis » et ce fait que le nombre des membres s'est élevé à soixante dix, chiffre qui n'avait plus été atteint depuis la fondation du *Cercle*.

Un tel état de choses nous dispense de faire l'éloge du camarade V. BLONDIAU, ex-président, et de la commission dévouée qu'il a présidée. C'est de lui qu'est émanée l'idée éminemment féconde de faire précéder chaque tonneau d'une partie plus sèche. Grâce à cette innovation, révélatrice du mouvement intellectuel qui n'a cessé depuis lors d'animer la *Wallonne*, ses membres ont pu assister à plusieurs conférences très intéressantes, entr'autres celles de MM. A. ADAM et HAMERLINCK sur *leurs voyages au Congo*; celles de MM. E. WAXWEILER et L. HALLET sur des sujets politiques, et celle du dévoué président lui-même sur un sujet tout-à-fait estudiantinesque. Rappelons aussi la célèbre conférence contradictoire du 13 janvier 1893, où l'on accorda libéralement au conférencier M. VERMEULEN, barde, « *la liberté, la bienveillance et la tolérance* » réclamées.

Des circonstances particulières ont favorisé l'an dernier l'essor de la *Wallonne*; nous voulons parler de la nomination comme président d'honneur de Monsieur le prof. J. MASSAU. Cette nomination faite à l'unanimité, le 16 novembre 1892, fut ratifiée dans la mémorable séance du 16 décembre suivant, où Monsieur MASSAU fut acclamé au milieu de l'enthousiasme général. Le sympathique président d'honneur était accompagné ce jour-là de nos dévoués professeurs MM. DE NEFFE et DISCAILLES qui, dans un but de fraternisation, ont bien voulu depuis lors, honorer de leur présence les tonneaux de la *Wallonne*.

Le dernier trimestre de l'année ne fut pas le moins brillant. Monsieur MASSAU, ayant été nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold, le *Cercle*, désirant donner à son président d'honneur un nouveau témoignage de sa sympathie et de son dévouement lui offrit une œuvre d'art : *Le Travail au repos*. Quelque

temps après, M. MASSAU réunissait les membres de la *Wallonne* en un banquet inoubliable, empreint de la plus grande camaraderie, et dont tous les membres ont gardé le meilleur souvenir.

Nul doute qu'ayant à sa tête un tel président d'honneur, se sentant appuyée par les professeurs wallons de notre université, et dirigée par une commission dévouée, la *Wallonne* ne marche résolument de l'avant. Constatons que malgré la nouvelle et très sensible diminution du nombre des élèves de notre *Alma-Mater*, la société compte plus de membres que les années antérieures. Aussi avons-nous dans l'avenir la foi la plus complète et la plus entière confiance.

Les membres du Comité pour l'année académique 1893-94, sont :

MM. VINCHENT, U., *président*.
ANDRIANNE, G., *vice-président*.
PEETERS, F., *trésorier*.
RIFFLART, S., *secrétaire*.
LERMUSIAUX, O., *porte-drapeau*.
LLOSENT, J., *cornifère*.

IV. CERCLE LITTÉRAIRE DES ÉTUDIANTS.

(Fondé le 2 février 1880.)

Local : *Café du Progrès*, rue Courte du Jour.

L'année académique qui vient de s'écouler a été marquée au *Cercle Littéraire* par un léger contre-coup de la crise qui a sévi dans plusieurs cercles universitaires. Une transformation radicale s'est d'ailleurs opérée dans la composition des membres : un élément jeune, plein d'enthousiasme et d'activité est venu infuser un sang nouveau à la société : l'année nouvelle s'annonce brillante et féconde.

Les conférences données par les membres montrent la

façon dont on aime la science à la *Littéraire*, c'est-à-dire d'un goût très vif et très libre, qui ne se contente pas des doctrines sèches et étroites des programmes officiels et maintient son indépendance vis-à-vis des théories enseignées et imposées. Citons : *Une science nouvelle*. — *Ernest Renan*. — *L'Anthropologie criminelle*. — *Venise*. — *Pages de la vie de Catherine II*. — *Journaux universitaires*. — *L'astronomie*. — *Le rêve social*. — *A travers l'Amérique*, etc. etc.

Une foule d'ouvrages littéraires, scientifiques, philosophiques, ont été analysés et critiqués; quelques uns ont même provoqué des discussions ardentes, désormais mémorables au *Cercle littéraire*, de ces mêlées oratoires, où les arguments qui se suivent sans interruption ne font qu'augmenter l'ardeur des adversaires, où les idées lancées à foison de toutes parts s'entrecroissent dans un vacarme qui fait trembler les vitres et danser les verres sur les tables.

Rappelons encore la mémorable soirée du 14 mars où un tonneau d'excellente *triple* convia tous les étudiants libéraux. Ce fut un véritable triomphe pour la *Littéraire*, une de ces fêtes inoubliables dont le souvenir se perpétue à travers de multiples générations d'étudiants.

Tel est le beau bilan du dernier exercice. Devant ces brillants résultats, il est permis au Cercle d'entrer, plein de confiance, dans sa quatorzième année — presque la vieillesse pour une société d'étudiants. Tout, du reste, lui prédit une longue et féconde carrière, et le nombre des membres nouveaux, actifs et zélés, qui, lors de la rentrée, sont venus combler ses vides et grossir ses rangs, en est surtout un présage certain.

La Commission pour 1893-94 est composée de :

MM. NEELEMANS, L., *président*.
POLL, J., *secrétaire*.
VANDAELE, G., *bibliothécaire*.
VAN DIEVOET, *trésorier*.

V. SOCIÉTÉ LIBÉRALE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE.

Sous la présidence d'honneur de M. le prof. CH. VAN BAMBEKE.

(Fondée le 15 décembre 1880).

Local : *Taverne Royale*, rue des Peignes.

Ce cercle, pendant l'année académique écoulée, n'a pas cessé de faire honneur à sa bonne réputation, de cercle vraiment estudiantesque.

Par sa croissante prospérité « *la Médecine* » est parvenue, au point de vue de l'importance, à occuper la deuxième place parmi les sociétés libérales d'étudiants de notre *Alma Mater*. Nous pouvons affirmer que la société a pleinement réussi à atteindre le but, très louable, que ses fondateurs s'étaient proposés : opposer une vigoureuse résistance aux efforts des étudiants catholiques dont le nombre va tous les ans en augmentant. Malgré cet envahissement continu, « *la Médecine* » est toujours debout, soutenant et protégeant les idées qui lui sont chères ; elle s'affirme franchement libérale en toute circonstance.

Ses réunions de quinzaine, où des tonneaux d'excellente *witzet* réunissent les nombreux membres et leurs non moins nombreux invités, sont célèbres dans le monde universitaire gantois ; les étudiants libéraux sont certains d'y rencontrer toujours un excellent accueil, la plus franche camaraderie et la plus insouciant gaité. Nous pouvons avancer, sans crainte d'être contredits, que « *la Médecine* » est l'un des cercles où l'on s'amuse le mieux et où se sont conservées intactes les vieilles et bonnes traditions des Étudiants gantois.

Mais « *la Médecine* » n'est pas qu'une société de rigolade : les nombreuses conférences qui s'y succèdent et les publications médicales qu'on peut y consulter, témoignent hautement, que nos futurs Esculapes ne dédaignent pas des occupations plus sérieuses.

Nous invitons tous les Étudiants en médecine, hostiles aux idées réactionnaires qui tendent de plus en plus à s'infiltrer dans notre Université, à se faire membres de cette société.

La commission pour l'année 1893-94 est composée de :

MM. NOËL, Ch., *président*.
DE CROLY, O., *vice-président*.
SNOECK, J., *secrétaire*.
JANSSENS, E., *trésorier*.
CAMPION, C.
DE WANCKEL.
HUMBLÉ.
VINCHENT, U.
VAN CAUWENBERGHE, P.
VANDAELE, G.
VAN REETH, A.

VI. SOCIÉTÉ LIBÉRALE

POUR L'ÉTUDE DES SCIENCES ET DES ŒUVRES SOCIALES.

Une section universitaire s'est formée au sein de cette société, dont le local est sis à la *Société l'Union*, place d'Armes. Cette section a été fondée en février 1893 par les membres de l'ancien cercle d'études sociales des étudiants libéraux.

B. CERCLES NON FÉDÉRÉS.

VII. SOCIÉTÉ DES ÉTUDIANTS BULGARES.

Bългарска Студентска Дружина.

(Fondée le 17 octobre 1886).

Local : au *Plumet d'or*, rue de la Catalogne.

Ce cercle, entré maintenant dans la huitième année de son existence, a pour but de réunir les étudiants bulgares — au nombre de vingt-cinq — de notre Université.

Pendant l'année qui vient de s'écouler se sont faits dans

son sein des conférences et discussions sur des sujets très variés, et des comptes rendus d'ouvrages concernant particulièrement la Bulgarie.

Les membres de ce cercle y ont à tour de rôle la présidence des assemblées, et un seul d'entre eux, un secrétaire-trésorier, élu tous les six mois, compose la commission.

Secrétaire-trésorier pour le 1^{er} semestre de 1893-94.

I. KOUTINCHEFF.

VIII. ASSOCIATION DES ÉLÈVES- INGÉNIEURS.

(Fondée le 7 décembre 1886).

Local : *Café Fauconnier*, rue de la Coriandre.

Depuis l'année de sa fondation l'*Association des Élèves-Ingénieurs* n'a fait que prospérer; cette société a été créée dans un but uniquement scientifique et possède un caractère d'absolue neutralité en politique.

Grâce à l'initiative des divers comités qui l'ont successivement dirigée, « l'*Association* » possède actuellement une bibliothèque de grande valeur scientifique, et une importante collection de publications périodiques, toutes très utiles et rendant des services incontestables à nos futurs ingénieurs.

« L'*Association* » compte parmi ses moyens d'action les plus puissants, les nombreuses conférences qui y sont données chaque année; sous ce rapport nous pouvons dire que l'année académique 1892-93 a été réellement favorisée. M. le professeur l'abbé RENARD, MM. J. MECHELYNCK, ingénieur industriel, A. VANDER STEGEN, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, SZCZEPZYNSKI, etc. etc., sont venus successivement y faire des causeries fort goûtées et chaleureusement applaudies par un nombreux auditoire, toujours attentif.

Le nombre des membres va en augmentant chaque année; actuellement « l'*Association* » en compte plus de quatre-vingt-dix. Il est à espérer que nos nouveaux camarades, voulant

profiter de tous les avantages qu'offre « *l'Association* » à ses membres, s'y rendront souvent pour fraterniser avec *les vieux*.

Le Comité pour l'année 1893-94 est composé comme suit :

MM. DECAMPS, P., *président*.
DE ROTÉ, R., *vice-président*.
TIROU, R., *secrétaire*.
GÓNGORA, V., *secrétaire-adjoint*.
LE BRUN, V., *trésorier*.
FRANKOOSKI, F. *bibliothécaire*.
RENARD, R., *bibliothécaire-adjoint*.
BERNALES, I.
DE MATTOS, J.
D'HOOP, E.
VERDEYEN, J.

IX. SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'HISTOIRE.

(Fondée le 17 novembre 1892).

Local : *Hôtel des Armes de Zélande*,
Marché aux Grains.

A vrai dire « *la Société académique d'histoire* » a été fondée en 1886, mais ayant disparu en 1890, par suite d'événements que nous ne sommes pas en droit d'analyser ici, nous croyons pouvoir dire qu'elle n'existe réellement que depuis le 17 novembre 1892, à la suite d'une réunion de quelques étudiants animés d'un beau zèle pour les études historiques et sur l'initiative de M. PIRENNE, professeur d'histoire à l'Université.

Le véritable but de la Société est scientifique et ne peut être autre. Partisans de la liberté au point de vue scientifique, les membres de la Société académique d'histoire le sont aussi sur le terrain des langues.

Durant l'année écoulée plusieurs conférences, très suivies, ont été données, et un grand nombre de comptes-rendus très intéressants ont été lus à la Société. Citons parmi les confé-

rences les plus goûtées, celle de M. PYFFEROEN sur *von Bismarck*, celle de M. GUILLAUME DESMAREZ sur *la situation des communes au Moyen-Age*, celle de M. JOURET sur *l'État indépendant du Congo*, celles de MM. DUBOIS, HANSAY, DE SAEGHER, HOSTE, etc..... nous oublions de mentionner la causerie très intéressante de M. VAN RENTERGHEM, donnée en Néerlandais.

La Société publiera annuellement un bulletin où seront réunis quelques travaux des membres, et un compte-rendu de tout ce qui a été fait dans le courant de l'année. L'année dernière, faute de matière, cette publication n'a pu paraître; le bulletin de cette année ne fera qu'y gagner.

La Commission pour 1893-94 se compose de :

MM. DE SAEGHER, R. *président*.
DUBOIS, M., *vice-président*.
VAN RENTERGHEM, A., *secrétaire*.
DESMAREZ, G., *trésorier*.

X. LA MARNE.

(Fondée en 1890.)

Nos lecteurs savent déjà que cette société presque inconnue est secrète. Le Comité de Rédaction de l'année dernière est parvenu, après des démarches — ô combien nombreuses! — à mettre la main sur des détails précieux. Nous avons été assez heureux de découvrir quelques renseignements que nous nous efforçons de communiquer à nos lecteurs.

Les travaux de *la Marne* ont été nombreux et variés; l'arrivée fréquente à Gand du sympathique Porte-verge le prouve surabondamment. Un observateur intelligent aurait pu, aussitôt connue la venue du camarade de Lessines, voir entrer un à un les membres de *la Marne* chez leur Présidente d'honneur; alors commençait une séance qui devait être certainement très intéressante, mais à laquelle nul étranger ne pouvait assister.

Nous savons aussi que le Président a été chargé d'établir une succursale de *la Marne* en Amérique. Il y est allé, sous le fallacieux prétexte de visiter l'Exposition de Chicago, et s'est fort bien acquitté de cette difficile et délicate mission. *Stam*, membre correspondant à Athènes, construit des bateaux qui vont sur l'eau du Pirée. Enfin, il est de notoriété publique que l'un de ses membres, et non le moins sympathique, est parti pour le Portugal, laissant inachevées des études très remarquables et déjà très remarquées sur la *Kavérine*.

N. B. On nous fait part à l'instant de quelques nouveaux renseignements très intéressants. Désolés de voir un de leurs camarades les plus dévoués retenu à Hamme par d'importantes occupations journalières, les membres de *la Marne* ont créé un nouveau membre correspondant. C'est le camarade *Féli-cien*, un docteur spécial agrégé qui est devenu un adepte convaincu et un propagateur infatigable du système marneux à Bruxelles.

XI. SOCIÉTÉ DES CAVIARS.

Manger quand Caviar
Boire quand Cave y a
Rrrrrr.

Extrait du procès verbal de la séance du 20 novembre 1893 ;
rapport du secrétaire :

Caviars! Voilà commencée notre troisième année académique! Le dix décembre en un banquet solennel nous fêterons le second anniversaire de notre fondation. Prétendra-t-on encore que les gens d'esprits ne vivent pas longtemps?

C'est bien long pour un cercle comme le nôtre de subsister encore si florissant! D'ailleurs avant de mourir, nous demanderons l'avis de nos aimables Consœurs afin de prolonger la nôtre. L'année écoulée nous a vu prendre une place importante dans le monde estudiantine. Notre existence dévoilée par l'almanach de 1893 s'est affirmée par des banquets pantagru-

liques où la trempe de nos estomacs s'est montrée digne de celle de nos cerveaux.

La Littéraire et la Médecine se sont tordues à l'énonciation de quelques uns des concepts qui font notre spécialité, et la première à même octroyé le prix d'honneur aux Caviars *Géant* et *Piccolo*, sortis vainqueurs de la lutte « spiriticide et expressofabuleuse ».

Quelques uns d'entres nos meilleurs ont fini leurs études à l'Alma mater; nous avons parlé des Caviars *Cabor* et *Bock-troye*, passés caviars correspondants.

Nous avons pris comme local la Place d'Armes, et nous avons bien fait, car depuis l'an passé nous avons vu venir à nous une telle quantité d'adeptes que tout autre emplacement serait d'ores et déjà trop exigü. Il est même question de supprimer le Kiosque, et si nous voulons nous promener en bande, à l'aise, il sera très probablement nécessaire d'enlever les ormes, d'autant plus que si nous avons choisi la place d'Armes ce n'est pas pour que la place dorme.

Un avenir brillant s'ouvre devant nous : notre puissance civilisatrice, non contente de faire des prodiges à Gand, va s'étendre jusqu'au Congo, grâce au dévouement du Caviar *Lieu-tenant*. (*Applaudissements*).

Je termine en constatant notre entier dévouement aux nobles principes inscrits en nos statuts, et pour la défense desquels cette année le sang de plus d'un caviar à coulé! Espérons qu'ils n'attrapperont plus jamais de ces coups-là. (*Applaudissements frénétiques*).

La séance continue par la nomination du nouveau comité, qui comprend les Caviars dont les noms suivent :

Caviar Chef : GÉANT.
Subrogé : GOLIATH.
Plumifère : TÉLÉPHONE.
Galettifère : PICCOLO.
Docteur : MASSEUR.
Chasseur : COLLÈGUE.



LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1892-1893.

EN commençant ces quelques notes nous sommes heureux de pouvoir constater que la *Générale* est restée fidèle à son vieux renom et qu'elle n'a rien négligé pour assurer le triomphe des idées qu'elle préconise, des principes de libre examen et d'indépendance qui sont la raison, la force et la gloire du parti libéral.

Les circonstances étaient particulièrement favorables. C'était le moment où l'on discutait les propositions de revision constitutionnelle déposées par M. JANSON sur les bureaux de la Chambre. Les étudiants libéraux de l'Université de Gand ont été des premiers à approuver, à soutenir la généreuse initiative du député de Bruxelles. Leurs principes larges et démocratiques étaient hostiles au maintien d'un régime électoral qui avait fait le bonheur de notre pays pendant soixante ans, mais qui avait également fait son temps. Aussi les membres de la *Générale* n'ont pas assisté impassibles à la lutte qui mettait aux prises des hommes voulant marcher avec le progrès, et les partisans embourgeoisés du statu quo — plus nombreux qu'on ne le croyait — gens arrivés, dont l'égoïsme satisfait répugnait à toute innovation si juste fût-elle! Ils ont voulu, dans la mesure de leurs moyens, combattre le bon combat, aider à faire pénétrer dans les masses les idées que la presse libérale

et tout le parti préconisaient. Plus de huit mille journaux ont été envoyés en province, à des personnes qui nous avaient été renseignées par les associations libérales.

D'aucuns jugeront les efforts tentés d'un faible appoint; mais la jeunesse universitaire libérale a mis en œuvre les seuls moyens dont elle disposait. Et si d'autres ont rendu de plus grands et de plus signalés services à la cause libérale et démocratique, nous pouvons cependant être fiers, du faible appui que nous avons apporté, et nous nous déclarons satisfaits et heureux, si nous avons pu rallier à la cause libérale quelques indécis, secouer l'apathie coupable des indifférents, raffermir les convictions de ceux que la lutte avait découragés. Aussi nous ne pouvons nous empêcher d'adresser nos plus vifs éloges et nos plus sincères remerciements aux dévoués membres du comité de la Presse qui n'ont rien épargné pour mener à bien la tâche qu'on leur avait confiée.

* * *

Nous ne parlerons que pour mémoire, des fêtes du 75^e anniversaire de la fondation de l'Université. Nous en avons relaté les incidents dans notre Annuaire de 1893. Nous ne pouvons que redire nos regrets de ce que ces fêtes n'aient pas revêtu, comme à Liège, une caractère vraiment estudiantinesque. Là, professeurs et étudiants, ont brillamment fêté cet anniversaire; rien n'est venu troubler la cordialité franche que devait revêtir cette manifestation; ici, la présence du Ministre de l'Instruction publique qu'on avait invité, a tout gâté. C'eut été cependant le moment de se souvenir du mot de Talleyrand « Pas trop de zèle »...

Nous tenons à consacrer un souvenir ému à feu M. BERGMANN le doyen des anciens étudiants! Il était — beau veillard — au milieu de nous lors du banquet démocratique du 15 novembre. Nous nous rappelons encore sa physionomie sympathique, les frères paroles dites d'une voix vibrante et chaude qu'il nous

adressait alors, paroles qui lui ont valu l'honneur d'être vilipendé par certaine presse locale. Le parti libéral de Lierre a fait une perte cruelle à laquelle les étudiants gantoisont voulu participer, témoignant par là de la sympathie qu'avait su conquérir parmi eux M. BERGMANN, de l'admiration que nous avions pour ce vieillard dont la vie est à citer en exemple.

* * *

Ce n'est malheureusement pas là la seule perte que nous ayons à déplorer. A quelques jours d'intervalle moururent MM. VAN RYSELBERGHE, GANTRELLE et BOUDIN. Tous trois attachés à l'Université de Gand, ils avaient rendu à l'enseignement supérieur des services auxquels des personnes plus autorisées et plus compétentes que nous ont rendu un éclatant et mérité hommage. Non seulement parmi nous, mais à l'étranger ils jouissaient d'une réputation et d'une autorité incontestées.

Et puis, nous ne pouvons oublier que ces regrettés professeurs n'avaient jamais manqué d'accorder leur appui et leur bienveillante protection aux étudiants libéraux. Aussi les membres de la *Générale* se sont-ils associés à la douleur que provoquaient ces pertes cruelles. Ils ont tenu à honneur d'assister nombreux à ces funérailles, voulant rendre à leurs professeurs et amis un dernier témoignage de leur reconnaissance et de leur respectueuse estime.

Nous adressons également un souvenir de profond regret à notre camarade SCHILDKNECHT, décédé le 12 juillet 1893. Ceux qui ont pu le connaître et l'apprécier aimeront à se remémorer son aménité et son caractère tout de franchise et de loyauté.

* * *

La société générale des Étudiants libéraux continue à être le cercle universitaire le plus important, tant par le nombre de membres qui en font partie que par le succès toujours croissant

de ses réunions et de ses fêtes intimes. Bien que le nombre des étudiants catholiques devienne de jour en jour plus considérable, celui des membres de la *Générale* n'a pas diminué. Au contraire, en ces derniers temps surtout, la nouvelle génération a apporté un précieux appoint; ces « jeunes » pleins d'enthousiasme, continueront les traditions qui se maintiennent vivaces parmi nous et apporteront à la défense des principes qui nous sont chers, un zèle et un dévouement que nous sommes en droit d'attendre d'eux, surtout maintenant que la situation politique de la Belgique va subir d'importantes fluctuations.

Parmi les moyens d'action dont dispose la *Générale* — nous en parlions tantôt — nous devons citer la Presse. Les membres trouvent à leur disposition la plupart des journaux libéraux, et bon nombre de revues.

Et puis, quand on est fatigué de « bloquer », ou bien d'aller savourer la blonde « uitzet » dans certains établissements très connus des étudiants, ceux-ci peuvent toujours recourir à la bibliothèque de la *Générale* offrant un choix judicieux de romans et d'ouvrages divers.

La plupart de ces romans comptent parmi les meilleurs de la littérature contemporaine, quelques-uns sont absolument désopilants et ont le grand mérite de dissiper en une fusée de rire les dernières fatigues de la « noce » de la veille. Ce qu'on prend de livres en lecture ! non, c'est inimaginable ! C'est au point qu'un étranger pénétrant en notre sanctuaire se demanderait si ce corps de bibliothèque presque veuf de bouquins n'est pas une immense fumisterie !....

* * *

Moins nombreuses que l'année passée, mais tout aussi intéressantes ont été les conférences données à la *Générale*. Les sujets les plus divers ont été traités par des conférenciers d'un talent reconnu. Et ce qui prouve l'éclectisme des membres, c'est que toujours — que le sujet de la conférence fût

politique, littéraire ou scientifique, — ils ont assisté nombreux à ces causeries. Nous devons citer en première ligne la conférence de M. DISCAILLES, membre d'honneur de la *Générale* et professeur à la faculté de Philosophie et Lettres. Nul n'ignore qu'il y donne avec une compétence remarquable les cours de littérature française et d'histoire contemporaine. Ceux qui ont eu — comme nous — le bonheur de suivre ses cours, savent assez quel lettré est M. DISCAILLES. Son éloquence, sa diction impeccable, sa voix chaude et enthousiaste ont fait de lui un charmeur, et lui ont conquis toutes les sympathies. Tout ce que l'âme wallonne a de bon, de franc, de communicatif s'épanouit en lui.

Et puis M. DISCAILLES a été mêlé aux luttes politiques; il y a joué un rôle, et à ce titre seul nous ne pouvons lui ménager notre admiration.

Aussi les membres de la *Générale* se sont empressés de saisir l'occasion qui leur était donnée pour témoigner une fois de plus les sentiments de sympathie et de reconnaissance qu'ils éprouvent pour « l'ami des étudiants ».

Rappelons encore les conférences de MM. SCHOENTJES, le savant physicien, GEORGES EECKHOUD, LECLÈRE, FRICK, E. WAXWEILER et VARLEZ. Ces noms disent assez combien les sujets étaient divers, et comment ils ont été traités, chacun des conférenciers étant un peu maître en la matière.

* * *

Tout cela pour le plaisir de l'esprit — mais tout ceci pour le plaisir des sens — comme dirait un de nos camarades très fort en toutes ces distinctions. Et ce « ceci » tant pompeusement annoncé, est le fameux concert organisé par la *Générale*, à Alost, au profit des écoles libérales de cette ville. Ce concert a été un vrai succès — succès que méritait l'idée généreuse qui avait présidé à la chose. — D'aucuns ont prétendu que cela avait été un triomphe, une apothéose; mais

cette exagération est apparemment le produit de quelque imagination surchauffée par les blondes de là-bas (bière et damoiselles)...

Ce concert organisé à Alost est une manifestation des tendances et des sentiments qui animent les membres de la *Générale*. Leur mot d'ordre semble être : « tout ce que l'on peut pour le libéralisme ! » Aussi la *Générale*, comme précédemment a envoyé deux délégués à la société « l'Avenir » et a continué à prêter son aide, dans la mesure de ses moyens, à toute institution libérale à laquelle son dévouement pouvait être utile.

* * *

Quelques *laudatores temporis acti* s'en vont crier bien haut que les étudiants ne savent plus s'amuser ! Erreur bourgeois ! Moutt joyeux escoliers nous sommes, aimant à sacrifier à Bacchus, voire même à des Vénus dégénérées ! (que voulez-vous, les dieux eux-mêmes, n'ont pas échappé aux lois de l'atavisme !)

Avant tout il y a à signaler une innovation qui mérite tous nos éloges et qui a produit sur la jeunesse universitaire une excellente impression. Tous les ans — cela deviendra une tradition parmi nous — au début de l'année académique le comité de la *Générale* réunit en une fête intime, professeurs et étudiants libéraux. On apprend à se connaître, on se familiarise avec les nouveaux, nos camarades de demain ; on chante, on rit, on boit ; les vieux sont heureux de se retrouver après trois mois de vacances !... La réunion de cette année, tenue en la Salle Guillaume Tell, a été particulièrement réussie. Nous avons été heureux et fiers de voir parmi nous un grand nombre de professeurs libéraux ; nous leur sommes reconnaissants de ce qu'ils aient bien voulu nous montrer que nous pourrions toujours trouver en eux des conseillers et des amis...

Puis lentement, on reprenait les habitudes qu'on avait con-

tractées les années précédentes et dans lesquelles on aimait à se complaire. De temps en temps des « tonneaux » ou des bals venaient rompre la monotonie de cette vie. Et alors, nous autres joyeux drilles, gais, insouciants nous nous abandonnions aux délices d'un punch exquis, au charme particulier (inconnu des bourgeois) qu'on éprouvait au milieu de la folle troupe de nos invitées... Et emplis de la grâce... poétique de celles-ci, et du souvenir capiteux de cette boisson divine, nous déambulions par les rues, fredonnant un refrain à la mode, alors que les moyenageux monuments dressaient noires leurs sévères silhouettes dans le ciel pailleté de sourires d'étoiles.

Puis la perspective du tapis vert nous préoccupa — pas au point cependant de ne pas se permettre une fugue jusqu'à Renaix et au bois de Flobecq. C'était la fête de fin d'année, celle où l'on « rigole » une dernière fois avec les copains qui ont « fini leur temps » à l'*Alma Mater*, la fête où l'on est fou — où l'on veut prendre une éclatante revanche de plusieurs semaines de « bloque ».

Le soir de cette mémorable excursion on se retrouvait dans les Jardins de la Philharmonie où un bal champêtre avait lieu. Et nos fringants étudiants en droit avaient consciencieusement oublié tous les articles du code; et les étudiants en Médecine ne songeaient même pas à compter les pulsations enragées d'un cœur en délire... Toutes les lèvres ne faisaient que redire ce qu'avaient murmuré les gentils oiselets dans les bois de Flobecq... Et la nuit Vénus brilla dans le ciel d'un éclat plus intense.

* * *

La place nous manque pour relater, même brièvement, les autres occupations de la *Générale*. Rappelons cependant la création d'un cercle de gymnastique, indépendant d'abord, mais bientôt transformé en une section de la *Générale*.

Comme libéraux, nous sommes grands, généreux, et surtout

justes; aussi c'est avec un réel enthousiasme, et de tout cœur que nous adressons nos plus chaleureuses félicitations au comité de Rédaction de notre dernier Almanach; il a produit une œuvre en tous points remarquable dont le succès a dépassé de beaucoup celui des années antérieures. Ce succès est dû en grande partie au zèle et au dévouement dont a fait preuve le secrétaire de notre Annuaire, le promoteur du Referendum...

Les lignes qui précèdent ont été écrites dans un but un tantinet intéressé; car les membres du comité de Rédaction de cette année ont espéré qu'en disant énormément de bien de leurs prédécesseurs on serait tout au moins porté pour eux à l'indulgence.



LE DEVOIR PRÉSENT

DE LA

JEUNESSE LIBÉRALE.



LE DEVOIR PRÉSENT

DE LA

JEUNESSE LIBÉRALE.

LETTRE OUVERTE

*à Monsieur le Secrétaire du Comité de Rédaction
de l'Almanach des Étudiants.*

Vous me faites le très grand honneur de me demander quelques pages pour votre vaillant Almanach des Étudiants. Rien ne pouvait m'être plus agréable que l'hospitalité spontanée que vous m'offrez si gracieusement. Je l'accepte donc de grand cœur et je vous en remercie. J'accepte parce que j'ai l'assurance que toute parole, si peu autorisée qu'elle soit, pourvu qu'elle soit sincère — toute parole qui s'adresse à vous et à votre ardente jeunesse sera une parole féconde. — Tombant sur un sol vierge et réchauffée par les rayons de l'idéal, cette parole aura plus que d'autres la chance de germer et de se lever pour les moissons de demain; elle risque moins que d'autres d'être étouffée par les préventions de la haine et les calculs de l'intérêt.

Obligé de m'exécuter sur l'heure et n'ayant guère le temps d'attendre les inspirations de la Muse, nous allons donc,

causer, voulez-vous, simplement et sincèrement? Sans craindre l'ironie des sceptiques ni les sarcasmes des cyniques, nous allons causer de ce qui nous intéresse le plus; c'est-à-dire de nous-mêmes, de nos croyances vives et de nos défaillances, — nous allons causer des redoutables problèmes de l'heure présente et des longs espoirs de l'avenir. Nous nous souviendrons que cet avenir que nous interrogeons avec tant d'anxiété sera en partie ce que nous le ferons et ce que nous voudrons qu'il soit; et que vulgaire ou sublime, notre idéal d'aujourd'hui sera en partie la réalité de demain.

Mais d'abord il me vient un scrupule. Vous entendez bien que je suis en humeur de prêcher. Or la jeunesse n'est pas précheuse; c'est là son moindre défaut. — Je crains donc un peu que vous n'alliez vous effrayer d'un sermon, ce sermon fût-il un « sermon laïque ». Si oui, pardonnez-moi. J'aurais pour excuse de subir la contagion du milieu où je suis. — C'est qu'aussi bien, je vous écris du pays classique de la prédication, de la Terre sainte des Puritains de Cromwell et de l'Armée du Salut. Ici ce ne sont pas seulement les Clergymen des innombrables sectes protestantes, ni les Soldats du général Booth qui se croient appelés à prêcher la bonne nouvelle. — Les plus humbles des mortels et souvent les plus misérables se transforment à l'occasion en apôtres de la Vérité qui leur est révélée par la descente du Saint-Esprit. Peu importe le sujet ou l'objet de la croyance, on croit et on croit avec ferveur, avec passion. Peu importe que ce soit la religion officielle ou la religion de l'Inconnaissable, la religion de l'Humanité ou la religion de l'athéisme, on y croit d'une foi débordante qui éprouve le besoin de se faire partager, on est ébranlé d'une foi qui transporte les montagnes.

J'ai vu des jeunes filles timides sortir des rangs de la foule et raconter à tout venant le drame intime de leur conscience, leurs égarements et leurs convictions. J'ai entendu de pauvres ouvriers aux mains calleuses et aux intelligences frustes

évangéliser leurs compagnons et les arracher à la servitude du gin et à la honte des maisons publiques. J'ai entendu un grand poète, WILLIAM MORRIS, fabricant de tapisseries et de chefs-d'œuvre, j'ai entendu un admirable publiciste, EDWARD CARPENTER, fabricant de savates et de pamphlets, prêcher dans une chapelle méthodiste la religion du collectivisme. J'ai entendu M^{me} ANNIE BESANT prêcher tour à tour à quelques mois de distance, avec un égal fanatisme, la religion de l'athéisme, la religion de Malthus et la religion des théosophes. J'ai entendu le prince KRAPOTKINE et le fougueux STEPNIAK, les plus doux des hommes, me prêcher avec une conviction inaltérable la religion de l'anarchie et la religion de la révolution sociale. En vérité si je devais vous dire toutes les religions que j'ai entendu prêcher, votre Almanach en serait débordé et vos oreilles assourdies. — Et ne vous étonnez pas trop de cette fureur de prédication. En Angleterre jamais on ne prêche dans le désert. Il y a toujours une oreille sympathique pour vous écouter et vous suivre, ou une oreille indignée pour vous combattre. — Pourvu que votre conviction soit profonde, vous ne vous heurterez ni à l'indifférence ni au scepticisme. — Impossible à un Anglais de s'endormir sur le mol oreiller du doute, comme dans le pays classique du pyrrhonisme, la patrie de MONTAIGNE et de BAYLE, de VOLTAIRE et de RENAN.

Avez-vous souvenance de ce passage merveilleux de Faust, où le vieux savant courbé sur sa vieille Bible, commente avec anxiété le verset de St. Jean : *In principio erat Verbum* ! Qu'est ce que ce *Verbe* qui est à l'origine des choses ? Est-ce, au sens littéral, la *parole* écrite ou parlée ? Est-ce la *force*, latente ou vive ? Est-ce l'*action* interne ou externe. — Et tour à tour il répète l'énigme de la vie : Im Anfang war das *Wort* ? Im Anfang war die *Kraft* ! Im Anfang war die *That*, — jusqu'à ce qu'enfin, las d'hésiter et de chercher dans l'angoisse et l'impuissance, il désespère de la science et proclame que toute science n'est que vanité.

En vérité, il faut regretter que Faust ait ignoré l'Angleterre ; si cet ancêtre du pessimisme moderne était allé étudier dans un collège d'Oxford, ses tourments n'eussent pas été si poignants et il n'eût pas vendu son âme au diable. — C'est qu'en Angleterre, ces 3 principes : Parole, Énergie, Action, dont le choix poussait Faust au désespoir, ne s'opposent ni ne s'excluent. Ici tout *Verbe* se fait Chair, toute parole est une *force*, toute force se traduit en un *acte*. Aucun pays où se vérifie si merveilleusement l'ingénieuse théorie des Idées-Forces de M. FOUILLÉE. Ici pas de divorce entre la vie contemplative et la vie active, entre l'élément sensitif de l'homme et l'élément moteur, aucune de ces intelligences purement germaniques comme AMIEL, qui ivres d'idéal sont impuissantes à vouloir et à agir. Aucune de ces sensibilités surexcitées unies à des volontés atrophiées. Tout problème posé par cela même qu'il se pose est en voie de solution. Toute attente crée son objet. Et notez de nouveau qu'il n'est pas besoin qu'un *Clergyman* prêche à ses ouailles ou un savant à ses disciples, *il suffit qu'un héros imaginaire prêche dans un roman* pour qu'aussitôt cette parole descende du monde de la fiction dans le monde de la réalité. En voulez-vous un exemple frappant ? Savez-vous pourquoi je suis installé en ce moment dans un de ces « University Settlements », sortes d'oasis établies dans les quartiers les plus pauvres de Londres ? — Parce que, il y a quelques années, l'imagination d'une femme a créé un héros de roman et qu'elle a prêté à ce héros des idées si belles et une mission sociale si grande, que dans son enthousiasme le public anglais a décidé de réaliser ces idées et d'accomplir cette mission. — De là la fondation de University Hall. — Or, je vous le demande. Imaginez-vous un roman de ZOLA faisant surgir à Menilmontant ou à Belleville une université populaire pour évangéliser les pauvres ? Imaginez-vous des Belges fondant en Campine un couvent de Trappistes laïques pour mettre en pratique la « Vie simple » de M. EDM. PICARD ? Un brouillard opaque plane et descend lentement sur la

cité monstrueuse où cinq millions d'êtres humains en ce moment, vivent et végètent et s'agitent pour jouir et souffrir. Les bourdonnements de l'immense fourmilière n'arrivent plus que vagues et confus dans la paisible alvéole où je suis. Le feu s'allume et pétille dans l'âtre. L'heure est propice. Dans le silence de la ville qui s'endort, la parole intérieure se fait plus distincte; dans les ténèbres de la nuit qui tombe, la lumière intérieure brille d'une clarté plus vive et les Idées, lucioles de l'Âme, me frôlent de leurs ailes. Commençons donc nos divagations, et de nos fenêtres closes considérons le monde.

Or dans ce vaste monde sublunaire, il y a en ce moment un phénomène grandiose qui fascine notre imagination, qui exalte les espérances des uns et éveille les lamentations des autres. Nous sommes spectateurs muets d'un majestueux écroulement de choses. Nous sommes aux confins de deux Mondes. *Novus rerum nascitur ordo*. Les anciennes Eddas scandinaves nous parlent d'un Ragnarökr, d'un Crépuscule des Dieux. — Ce crépuscule est venu pour nous. — Nous assistons à la consommation d'une révolution qui a duré 3 siècles. — Depuis le jour où, à la diète de Worms, un pauvre moine lança le défi de la conscience aux Empereurs et aux Papes, à cette parole tonnante, le vieil édifice européen s'ébranla comme au son de la trompette d'Israël s'ébranlèrent et s'écroulèrent les murs de Jéricho.

Et d'abord, manifestement, les croyances antiques, les religions positives sont éteintes ou en voie de s'éteindre ou de perdre toute influence sur les âmes. Cette vérité est si éclatante qu'elle semble banale et cependant il faut la redire toujours pour l'édification de ceux qui croient à des résurrections possibles et qui voudraient rappeler à la vie, en le galvanisant, le cadavre romain. — Les religions sont éteintes ou en voie de s'éteindre. Celles qui veulent vivre ou revivre se transforment et celles qui ne se transforment plus se dessèchent ou croupissent : tel un étang que n'alimentent plus les eaux vives d'une source... stagne et se corrompt.

Et d'autre part, si le souffle du siècle a balayé ces croyances, s'il a couché les vieux saints dans leurs tombes de pierre, s'il a dispersé à tous les vents les pages des vieilles Bibles et arraché les feuillets des Codes vénérables, il n'est pas moins évident qu'aucune croyance nouvelle n'a remplacé définitivement celles qui ont disparu. On a désaffecté Sainte-Geneviève. On l'a appelé Panthéon. — Mais ce Panthéon est vide de Dieux ou n'abrite encore que des Dieux douteux. Au déclin de l'hellénisme, dans l'affaissement moral des caractères, le philosophe DIOGÈNE parcourait la Grèce à la recherche d'un Homme. Au déclin du christianisme, dans une défaillance aussi grande et plus douloureuse, les philosophes de nos jours parcourent le monde à la recherche d'un Dieu. — Le Messie, c'est-à-dire l'homme divin qui dira la vérité nouvelle, l'artiste qui la revêtira des splendeurs de son art, le saint qui la réalisera dans les splendeurs de sa vie, ce Messie là n'est pas venu encore. Nous l'attendons d'heure en heure avec une anxiété croissante et nous espérons que « l'attente créera son objet. » Nous interrogeons tous les échos qui nous arrivent du vaste monde, des Steppes de la Russie où TOLSTOÏ nous apporte la triple révélation de son Évangile, de son art et de son apostolat ; des Cités du Nouveau-Monde qu'emplit la voix d'EMERSON des landes d'Écosse et des fjords de Norvège où tour à tour CARLYLE et IBSEN ont tonné contre les mensonges conventionnels de la civilisation.

Avec une piété égale, nous recueillons le sourire enchanteur et désenchanté d'ERNEST RENAN et l'apocalypse de cet infortuné NIETZSCHE qui paie en ce moment, dans un asile d'aliénés, la rançon des chefs-d'œuvre troublés et troublants qu'il a donnés à l'humanité.

N'est-ce pas à propos de ce génie infortuné que fut prononcée hier par un de ses disciples la parole représentative de notre état d'âme ; J'ai cherché Dieu et je l'ai trouvé en Frédéric Nietzsche.

Nous aussi nous cherchons Dieu, c'est-à-dire la Vérité, mais

moins heureux que ce jeune et doux fanatique nous ne l'avons pas trouvé encore. Le Messie, nous l'attendons toujours. — Tous ces génies du siècle ne sont que des prophètes, annonçant celui qui doit venir, les uns, tristes et irrités comme Isaïe (CARLYLE), les autres sceptiques désabusés comme l'Ecclésiaste et proclamant que tout est vanité (ERNEST RENAN), d'autres encore répétant dans nos modernes Babylones les lamentations de Jérémie sur les rives de la Babylone antique (IBSEN, DUMAS fils), d'autres enfin comme EMERSON, déjà baignés des clartés de l'aurore et de la sérénité de l'aube, disant les mots qui apaisent et qui vivifient.

Ce que nous savons donc avec certitude, c'est que l'ancienne alliance qui a lié les peuples est rompue et que les prophètes du passé prêcheront désormais dans le désert. Ce qui est non moins certain, c'est le principe même qui distinguera le monde nouveau du monde qui s'écroule.

Le principe qui était l'âme de l'ancien Régime, c'était le principe d'autorité et d'une autorité fondée sur la révélation et sur la tradition, d'une autorité qui dominait et anéantissait la vie sociale, intellectuelle et religieuse de l'individualité. Le principe qui sera l'âme du nouveau Régime ce sera le principe de liberté, d'une liberté qui affranchira la personnalité, qui n'est autre que l'activité de cette personnalité, et qui ne reconnaît d'autre autorité que la raison individuelle relevant d'elle-même.

Confiance optimiste dans la Raison humaine, dans la vérité progressive ; voilà bien évidemment le principe des temps nouveaux. — Nous savons désormais que les luttes mêmes qui divisent les hommes, les opinions qui se heurtent, les sectes religieuses et les chapelles philosophiques qui se disputent les âmes, les théories contradictoires qui se partagent le monde scientifique, nous savons que tout cela, ce n'est pas l'erreur aux prises avec l'erreur, non, tout cela, c'est la vérité qui se forme, c'est-à-dire les vérités qui se transforment, se dépouil-

lent de leur gangue et se purifient de leurs scories. — Il fut un temps où BOSSUET croyait pouvoir conclure des variations des Églises protestantes à l'erreur de leur principe, et de l'immuabilité de l'Église catholique à la vérité de sa doctrine. — Nous savons aujourd'hui qu'une religion qui n'a pas de variations et qui ne produit pas de sectes est une religion bien près de mourir. La vérité est progressive et imparfaite comme l'intelligence humaine qui la découvre; elle n'est pas immuable et parfaite comme l'intelligence divine au nom de qui on la révélait et on l'imposait. La vérité est conquise dans les méditations et les laboratoires; elle n'est pas donnée sur des montagnes symboliques, sur des Mont Sinaï ou sur des Mont Thabor.

Nous ne sommes plus seulement des chaînons d'une chaîne infinie suspendue dans l'Empyrée à quelque clou divin; nous ne sommes plus des marionnettes ou des automates, ou des ombres chinoises, vaines apparences qui s'agitent et qui souffrent pour l'amusement de quelque DEMIURGE, lassé des chœurs éternels et monotones de ses archanges et se divertissant des plaintes plus variées des mortels. Nous ne sommes plus des intelligences atteintes depuis le péché originel d'une irrémédiable impuissance et implorant une révélation gratuite pour nous relever de notre déchéance.

Nous sommes des causes libres, de libres personnalités. — Quelle que soit l'origine de cette personnalité, quelle que soit sa préexistence avant l'heure où elle fut conçue dans le sein maternel, cette personnalité est douée d'une activité spontanée et parfois d'une activité rationnelle réatrice, elle n'est pas une substance passive que le monde extérieur pétrit à l'instar d'une argile plastique sous un ébauchoir invisible. Quelle que soit l'origine des qualités que nous apportons en naissant — et c'est dans la cellule embryonnaire que git l'effrayant mystère — grâce à ces qualités et dans la mesure de leur intensité

nous agissons et nous réagissons sur l'univers pour le transformer suivant l'idéal qui est en nous.

Bien loin d'avoir des réminiscences d'un paradis lointain peuplé des Trônes et des Dominations, nous n'avons *peut-être* été un jour que des sous-officiers d'avenir dans la grande armée des singes. Bien loin d'avoir découvert les rudiments de nos ailes d'archange, les anatomistes n'ont réussi à découvrir jusqu'ici que les rudiments d'un appendice simiesque. D'ailleurs, vraie ou fausse, l'hypothèse darwinienne de notre descendance animale serait en tous cas plus fortifiante que celle d'une descendance angélique ou archangélique. Il était dur pour nos ancêtres de n'être que des « anges déchus qui se souviennent des cieux. » — Il est consolant pour nous d'être des *parvenus* et non plus des *dégénérés*. — Et notre condition présente comparée à nos humbles origines ne fait qu'exalter notre espoir dans les possibilités de l'avenir.

Causes libres, nous sommes aussi *Causes responsables* : répondant de nos actes envers nous-mêmes, justiciables de l'expérience et de son inévitable sanction. Sans cesse la réalité nous rappelle à l'observation de la vérité ignorée ou méconnue et se venge de notre ignorance et de nos mensonges par les souffrances qu'elle nous inflige. Mais ces souffrances elles-mêmes, sanction de cette vérité violée, sont une condition inélectable de notre progrès. Car qu'est-ce que l'expérience sinon le *souvenir des souffrances passées et le sentiment ou l'instinct qu'il faut désormais les éviter ? Et qu'est-ce encore que le progrès sinon la capitalisation de ces souvenirs et de ces instincts et de ces efforts ?*

Causes libres et *Causes responsables*, nous sommes donc en dernière analyse *les vrais auteurs de nos actes*. Ce que nous avons et ce que nous sommes, nous le possédons non par décret nominatif de l'Eternel, non comme une aumône gratuite, c'est-à-dire une Grâce que nous aurions reçue mais comme

une conquête que nous avons conquis. — Le dogme de la Grâce et d'une manne céleste apportée par les anges, d'un don arbitraire de Jéhovah, ce dogme s'est évanoui avec son cortège de dogmes fatalistes qui ont tant passionné les théologiens d'antan.

Si nous ne croyons plus à un Dieu actif trônant au paradis, et ne sortant de son activité que pour nous envoyer les chœurs de ses messagers, c'est que nous croyons désormais à un Dieu actif trônant dans notre conscience. Et ce Dieu agissant n'est autre que le rayon d'intelligence qui nous éclaire, l'étincelle de vertu qui brûle en nous. Ce Dieu n'est pas transcendant, il est immanent. Il n'est pas extérieur, il est ce qui nous est le plus intime. Pour agir il faut que Dieu passe par une âme humaine. Suivant le mot du fougueux apôtre répété par les siècles depuis SAINT-PAUL jusqu'au grand MALEBRANCHE et au panenthéiste KRAUSE : *Il est en nous et nous sommes en Lui.*

Si nous ne croyons plus à la fatalité incarnée dans un *mot masculin* : Jahveh ! nous ne croyons pas davantage à la fatalité incarnée dans un *mot féminin* : Nature (quelle est cette femme ?) ni à la fatalité d'un *mot neutre* : das All, το παν, le grand Pan, le Tout, l'Univers. — Si nous ne sommes pas le jouet d'une divinité, nous ne sommes pas davantage le jouet d'Entités : Lois de la Nature. — Ces « Lois de la Nature » ne dominent pas les êtres d'une existence indépendante et souveraine, elles n'expriment que les rapports entre les êtres. Ces rapports sont constants sans doute ! Mais l'ont-ils toujours été ? — Un instinct est invariable ! Mais l'a-t-il toujours été ? — Toute loi, tout rapport constant est un automatisme ! Mais tout automatisme n'est-il peut-être pas dérivé ? Ce que nous appelons déterminisme, est-il l'antithèse et l'antinomie de la liberté, ou ce déterminisme n'est-il pas plutôt la liberté des autres êtres qui limite notre liberté propre ?

— Un théologien défroqué disait spirituellement : « On oppose orthodoxie et hétérodoxie comme des termes irréconciliables. Quoi de plus faux ! L'orthodoxie, c'est *ma doxie* ! L'hétérodoxie ! c'est *la doxie des autres* ». — Un fataliste défroqué pourrait dire : Liberté et déterminisme ne sont pas des termes irréductibles. La liberté, c'est *ma liberté*. Le déterminisme c'est la *liberté des autres*. Les lois de la nature, je le répète, peuvent être conçues elles-mêmes comme le résidu d'une activité libre autrefois, mais devenue automatique. Ces lois ne sont pas les principes et les facteurs, elles sont des dérivées de l'évolution. Et ce que nous appelons matière n'est qu'un mot vide de sens. L'évêque BERKELEY avait raison de dire : *Esse est percipi*. L'essence de la matière c'est la perception que nous en avons. Le reste c'est X, c'est-à-dire l'inconnu et l'inconnaissable. — Cette matière inconnaissable n'est donc pas la réalité immédiate. — C'est la sensation que nous en avons qui lui donne à la fois l'existence et l'essence. La seule réalité immédiate que nous puissions étreindre et qui nous soit donnée ce sont les idées et les volitions — les idées-forces qui sont le fonds intime du Moi. — La lutte de ces idées, le duel logique de ces volontés et de nos désirs et de nos croyances c'est là tout le drame de l'humanité, drame ineffable où l'homme est à la fois auteur et acteur, créateur et création, *Natura naturans*, — *Natura naturata* !

Telle est donc notre vérité fondamentale, notre seule certitude immédiate. Il n'a fallu à la philosophie moderne que ce point d'appui pour soulever le monde. — Il n'a fallu que cette base pour édifier la pyramide de la science et de la société nouvelle. Si sur cette puissante assise la philosophie n'a pas encore su reconstruire l'autel sur lequel trônera *le Dieu inconnu*, songez qu'une telle œuvre, pour être durable, demande des siècles. — Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. Dix siècles de foi n'ont pas réussi à achever

nos cathédrales gothiques. Après 10 siècles, elles dressent encore dans les cieux leurs tours mutilées.

Observez d'ailleurs que dans ce 19^e siècle et de nos jours encore les meilleurs efforts des hommes de pensée et des hommes d'action ont été neutralisés par une lutte, stérile, mais qui n'en reste pas moins impérieuse, contre un dogme religieux qui a déclaré la guerre à la civilisation moderne ; observez que les philosophes spiritualistes eux-mêmes n'ont pas su se dégager entièrement de ses attaches ; observez enfin et surtout que la science expérimentale elle-même ou plutôt une fausse philosophie qui se réclame à tort de cette science, a pactisé avec la puissance déchue et a repris une partie de son triste héritage. Ce sont les laboratoires de physiologie qui ont rendu une sorte de vie galvanisée au cadavre romain.

Il importe de le proclamer bien haut ; la philosophie pseudo-scientifique a été l'alliée inconsciente de la théologie, sa complice dans son œuvre de destruction contre la société moderne issue de la liberté. — Par un avatar mystérieux, le fatalisme théologique est devenu le fatalisme scientifique. La théologie a engendré le mécanisme cartésien exclusif de la liberté, le mécanisme a engendré le matérialisme du 18^e et du 19^e siècle, qui a engendré les chutes de l'idéal et les affaissements de la volonté atrophiée et qui paralyse et curarise encore les générations contemporaines.

Par sa négation de la liberté, l'athéisme de HOBbes devait tendre la main par delà les abîmes d'idées au papisme de JOSEPH DE MAISTRE, avec cette différence que l'absolutisme du « *Leviathan* » est plus implacable que l'absolutisme du « *Pape*. »

Cette philosophie pseudo-scientifique a prétendu transformer le déterminisme de la science, qui n'est qu'une méthode et un instrument admirable, en un déterminisme universel qui devint une philosophie de l'univers et de l'humanité. Elle a

voulu appliquer à cet univers et à cette humanité les méthodes de l'algèbre et de la géométrie, elle a déclaré non avvenu tout ce qu'elle ne trouvait pas au bout de ses lunettes et de ses calculs, ou au fond de ses cornues. La science exacte c.-à-d. *la science que nous avons rendue exacte par abstraction* et qui bien évidemment ne nous donne autre chose que des rapports de quantité entre les phénomènes et leur succession dans le temps et dans l'espace, cette Science imaginaire qu'il faut bien distinguer des sciences, a eu la prétention incroyable de substituer partout ses méthodes particulières aux affirmations de la conscience et de nier toute vérité acquise par d'autres méthodes.

Elle a eu cette prétention énorme, incroyable, d'éclaircir ce qui est connu par ce qui est inconnu, d'éclaircir les lumières aveuglantes de la conscience au moyen des ténèbres de l'inconscient, d'éclaircir la psychologie de l'homme par la psychologie de l'infusoire; elle a cru que le mystère de l'amour de l'homme et de la femme se pourrait mieux comprendre en l'appelant « *gynecotropisme* », qu'il suffisait, pour comprendre le problème de la faim, de l'appeler *trophotropisme*. Cette science a prétendu encore que le seul moyen d'étudier les problèmes moraux et sociaux ce n'était pas d'étudier la vie des grands hommes mais les instincts des petites bêtes; elle a substitué en histoire aux causes patentées et connues : les grands hommes, des causes mystérieuses ou des entités abstraites comme la *race*, facteur explicatif qu'on invoque toujours, mais qu'on se garde bien de définir; on a expliqué le progrès, c'est-à-dire le développement du *lien social*, par ce qu'il y a de plus *anti-social* au monde : la lutte pour la vie et la guerre de tous contre tous.

Chose étonnante : Cette philosophie pseudo-scientifique qui avait tant raillé et tant conspué les philosophes de l'absolu comme HEGEL, elle a précisément emprunté à Hegel et appliqué à l'univers le principe essentiel du hégélianisme : *l'identité des contradictoires et ce principe que toute chose vient de*

son contraire, et c'est ainsi que partout elle a fait sortir la vie de la mort, la conscience de l'inconscience, l'amour de la haine, l'altruisme de l'égoïsme, la raison de l'instinct et le génie de la folie.

Quand les moralistes et les idéalistes disaient : L'idée est une force; donnez-moi l'idée de liberté et je transformerai le monde, les « Scientifiques » souriaient et disaient : l'idée n'est qu'un reflet et une ombre sans efficace, comme le rayon de l'étoile reflété par la mer.

Quand les idéalistes disaient : Ayons le culte des grands hommes ! Ce sont eux, les causes actives de l'histoire : JÉSUS et BOUDDHA, PLATON et MARC-AURÈLE, LUTHER et CARLYLE, CÉSAR et NAPOLÉON, ARCHIMÈDE et COPERNIC, tous ont été à leur heure les DEMIURGES de l'humanité ! Toujours les « Scientifiques » souriaient et disaient : le grand homme n'est pas une cause, il est un effet. Il ne pousse pas à la roue de l'humanité, il est poussé et... parfois écrasé. — Défions-nous du culte des grands hommes et n'admirons pas des fous. Le génie est une folie.

Et quand enfin les idéalistes en appelaient de certaines négations de la science à certaines affirmations de la conscience et disaient hautement : On ne bâtit pas sur du sable. La science elle-même repose sur des axiomes indémontrables. La géométrie elle-même n'a d'autre certitude que celle qu'elle emprunte aux postulats d'EUCLIDE qui sont de pures intuitions. Or nous le demandons de quel droit admettez-vous des intuitions indémontrables quand il s'agit de fonder une géométrie et de quel droit repoussez-vous ces intuitions quand il s'agit de fonder la morale, la société, l'humanité, la dignité de la vie ?

.

Quand les idéalistes demandaient toutes ces questions troublantes, les scientifiques se troublaient parfois, ne répondaient

plus rien.... et n'en continuaient pas moins à vouloir fonder les sciences morales sur une abstraction ou sur le néant et le vide.

Chose plus étonnante encore, cette prestidigitation pseudo-scientifique a réussi pendant deux générations. L'enfant même s'étonne des miracles qu'il voit éclore du néant sous la baguette magique du prestidigitateur et sa jeune raison qui s'éveille se demande si la boîte vide dont il voit sortir tant de merveilles, n'a peut-être pas double fond. — La raison orgueilleuse des enfants et des savants du siècle ne s'est pas posé cette question spontanée. — Quand ils ont vu sortir la vie de la mort, l'homme de la brute et le génie de la folie, ils ne se sont pas une seule fois demandé si les dés n'étaient peut-être pas pipés, si leurs yeux et leurs microscopes n'étaient peut-être pas myopes ou limités et s'ils n'étaient pas dupes de fallacieux sophismes et d'habiles tricheries !

.

Ce qui explique le succès incroyable de cette philosophie c'est qu'elle se mettait sous le patronage des deux puissances du jour : la science exacte et la démocratie. Elle flattait l'orgueil de l'une, elle courtisait les passions de l'autre. — Tout à la fois elle élevait la méthode de la science exacte à la dignité d'une conception de l'univers, et abaissait en même temps cette conception de l'univers au niveau de la masse. Elle prétendait vulgariser la philosophie et n'aboutissait qu'à la rendre vulgaire et odieuse ; elle prétendait rendre la science philosophique et la philosophie scientifique, elle n'aboutissait qu'à déformer et à fausser à la fois science et philosophie.

Au milieu des conquêtes de la science exacte sur la matière, au milieu de la marche triomphale de la démocratie, on crut un instant qu'une méthode qui permettait de dresser une tour Eiffel au Champ-de-Mars, permettrait bien de dresser un idéal et un autel dans le champ de la conscience !

Mais hélas ! toujours la Roche tarpéienne est près du

Capitole ! Depuis qu'on s'est aperçu que la grandeur écrasante de la tour EIFFEL ne préserve pas ceux qui les édifient des bassesses du Panama, depuis qu'on s'est aperçu que la Bête humaine de ZOLA et le Disciple de BOURGET ne faisaient que tirer les conclusions logiques et pratiques des abstractions augustes des Maîtres, depuis qu'on a vu une société désorganisée livrée à des agioteurs obscurs et à des politiciens de contrebande, il n'a plus été possible de contester ceci : c'est qu'une science qui prétendait chercher son point d'appui en dehors de l'humanité, dans un atome de la matière et dans un moment de la force, que cette science était à la fois *in-humaine* et néfaste — que cette doctrine pseudo-scientifique a exercé une influence déprimante, qu'elle a relâché le ressort de l'énergie morale, qu'elle n'est parvenue à vider les Eglises et les cellules des métaphysiciens que pour en peupler les maisons publiques, les asiles d'aliénés et les prisons.

De là le pessimisme ! De là la plainte qui a rempli notre âge et l'a assombri, plainte sincère et lugubre, plainte universelle et monotone. — J'ai longuement étudié dans un livre précédent cette invasion du pessimisme dans l'art, dans les lettres, dans la philosophie. — Je ne veux plus y revenir ici. — Ne nous arrêtons donc plus à cette plainte, si mélodieuse et si fascinante soit-elle. Ne nous arrêtons pas surtout au pessimisme absolu, à la croyance au mal, érigée en système philosophique. Ce pessimisme est plus dangereux même que l'optimisme absolu. Si l'un croit que toute amélioration est inutile et que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, l'autre estime que toute amélioration conduisant au bonheur est impossible et que tout est pour le pis dans le plus mauvais des mondes possibles. L'un nous donne l'illusion dangereuse d'être en paradis et nous pousse à l'inertie des satisfaits; l'autre nous donne l'illusion plus dangereuse d'être en enfer et nous pousse à l'inertie du désespoir.

Je le répète, parce qu'il faut le répéter sans cesse à la nouvelle génération, ne nous arrêtons pas à ce désespoir ni au scepticisme désenchanté. On peut traverser le pessimisme comme on traverse une salle d'hôpital ou une clinique de fous. S'y fixer à demeure n'est pas digne d'un homme ni surtout d'une jeunesse qui a mieux à faire qu'à gémir et à geindre sur les malheurs de l'existence, qui a pour mission de l'embellir et de la transformer.

Le pessimisme absolu est d'ailleurs plus rare qu'on ne pense. Car il ne faut pas confondre le pessimisme *passif* qui se résigne, avec le pessimisme *actif* qui s'indigne. Dans le fond, la plupart de ceux qu'il est convenu d'appeler pessimistes, comme IBSEN, comme CARLYLE ne sont que des optimistes vigoureux. — Il faudrait changer bien peu de chose à la philosophie de SCHOPENHAUER elle-même pour en faire le plus fortifiant des toniques. — C'est que leur plainte à tous n'est pas morne et éperdue, elle est la protestation d'une conscience froissée, hyperesthésique. — Ce pessimisme-là n'est pas seulement le symptôme d'un mal, il est l'indice d'une réaction contre ce mal. Il n'est pas la santé, mais il annonce la santé.

En vérité, il y a un état d'âme plus dangereux que ce pessimisme, c'est l'optimisme béat et candide, le gaudeamus de la foule en rut, de la France du second Empire se ruant à l'assaut des jouissances. — La philosophie pseudo-scientifique en bornant l'idéal de l'humanité aux promesses décevantes d'inventions matérielles lui apportant le bonheur a commis un crime de lèse-humanité. — C'est en putréfiant et en pétrifiant les hommes dans cet idéal grossier que la philosophie positive du second Empire a été démoralisante et qu'elle a fait payer chèrement les conquêtes des savants.

Il y a eu un moment dans l'histoire contemporaine — surtout à l'Exposition universelle de 1867 — où les matérialistes ont jeté un cri de triomphe. — C'était là enfin l'âge d'or

des poètes ! Illusions monstrueuses ! *Ce qu'on croyait être l'âge d'or, n'était que l'âge du veau d'or.* — La banqueroute était proche et la liquidation imminente. La débacle de 1870 était là et l'heure était venue où on allait fondre le veau d'or pour les canons de la guerre.

C'est surtout de cette heure que date l'éclipse de l'idéal. — Et cette éclipse se poursuit toujours à l'heure présente et la conscience morale de l'humanité est toujours dans les ténèbres. — Mais ne défaillassons pas, n'allons pas ressembler aux sauvages qui pendant une éclipse de soleil se lamentent sur la mort de l'astre de lumière et se croient menacés d'une nuit éternelle. Ne croyons pas à la fin du monde quand il ne s'agit que de la Fin d'un Monde et d'un Monde corrompu qui doit faire place à un Monde meilleur. — L'idéal ne meurt pas et le monde ne finit pas. L'idéal se transforme et le monde se renouvelle. — La seule différence qu'il y ait entre une éclipse de soleil et une éclipse de l'idéal, c'est qu'une éclipse de soleil ne dure que quelques minutes et qu'une éclipse de l'idéal peut durer des siècles.

L'heure est critique sans doute. Le monde est en travail. Maudirons-nous les douleurs de l'enfantement ? Maudirons-nous l'enfant qui va naître parce que pour naître à la vie, il lui faut déchirer les entrailles de sa mère ?

Non, l'idéal n'est pas mort. Un idéal nouveau est là qui germe dans le mystère et qui bientôt s'épanouira en pleine lumière et nous animera d'une vie plus intense que jamais. — Le renouveau de l'idéalisme en France et partout, la philosophie de FOULLÉE, de GUYAU ; l'affirmation de la liberté dans l'œuvre des TARDE, des DELBOEUF et des SECRETAN, la poésie et la littérature nouvelle sont autant de symptômes d'une « *Vita nuova* » et d'une « *Scienza nuova* ». Dès maintenant nous pouvons en appeler d'une science mal informée à la

science mieux informée, d'une science inhumaine et étriquée qui anéantit la volonté à la science humaine et synthétique qui exalte cette volonté.

La seule vérité capitale qu'il importe de retenir en ce moment, la seule conviction qu'il importe d'affirmer ici, c'est que la société humaine se transforme sous nos yeux et sous l'influence d'un principe nouveau : *la Liberté*; c'est que entre ce principe et le dogme ancien il y a désormais conflit irréconciliable, conflit qui se prolonge depuis 3 siècles et qui se prolongera peut-être encore au delà du 20^e siècle.

A rien ne sert de tergiverser et de faire des compromis de conscience qui ne sont que des attentats à la conscience. Nous désavouons et nous répudions les esprits qui par faiblesse ou dilettantisme d'artistes se font une conscience assez élastique et un esprit assez ouvert — ouvert à tous les vents changeants de l'opinion — pour servir de refuge et d'abri aux deux principes opposés; qui ont l'habileté et l'adresse de diviser leur âme en compartiments à cloisons étanches, contenant à la fois la science de NEWTON et de DARWIN, la somme de SAINT THOMAS, les principes du syllabus et la morale de NIETZSCHE et d'IBSEN. — Nous n'acceptons pas ce double moi, ce double jeu, ces caractères à double fond, cette triple et quadruple personnalité. Prenons garde à la morale des Jésuites et d'ESCOBAR. — Soyons sincères et logiques au moins envers nous-mêmes, sinon envers la vérité totale que nous ne pouvons étreindre. Voici le débat; deux systèmes sont là. Ils s'excluent l'un l'autre. Il faut choisir à la fin. Choisissons-nous donc le dogme révélé fixe et immuable, fondé sur l'autorité extérieure et la tradition ou choisissons-nous le dogme libéral, c'est-à-dire la Vérité progressive indéfiniment par la liberté humaine? En tous cas, choisissons, il le faut, et souvenons-nous que de notre choix dépendra la direction que prendra l'humanité de demain.

II.

Mais supposons que ce choix soit fait. Supposons en outre qu'il se constitue une philosophie nouvelle, synthèse de la liberté, qu'il surgisse un autre EMERSON, moins visionnaire et plus analyste, moins intuitif et plus logique — qui exprime en des déductions enchaînées les divinations apocalyptiques du philosophe-poète. Croirons-nous qu'alors toute cause de conflit cesse soudain et que l'apaisement des âmes suivra?

Celui qui se ferait ces illusions, connaîtrait peu les lenteurs séculaires des transformations morales. — Ici surtout il faut dire que le temps est le grand facteur qu'on ne répudie pas impunément. — En supposant même que le duel logique et moral soit terminé dans la conscience intime du penseur, il subsisterait toujours entre le penseur et la masse. — Quoi qu'en pensent les apôtres de l'égalité de fait, la science de l'homme de génie n'est pas et ne sera pas de sitôt la science de la masse, ni la vertu du saint et du sage ne sera pas de si tôt la religion de la foule.

L'homme de génie, le sage et le saint ont lutté et souffert.

Suivant la suggestion lumineuse de GOËTHE développée par M. JOLY, des générations d'ascendants ont souffert en eux et pour eux. Ils sont le diamant que la pression énorme, les atmosphères ardentes et les efforts des siècles ont cristallisé, ils sont l'aboutissant d'une longue tradition d'héroïsme, ils sont l'épanouissement, l'inflorescence de toute une race.

Ce travail de la race, il faut que chaque individualité le fasse en raccourci; il faut que l'*ontogénie morale* de chacun soit la récapitulation de la *phylogénie morale* de l'humanité; à mon sens la liberté individuelle n'est pas autre chose que ce travail individuel, elle n'est que cela, mais elle est cela.

Le labeur du savant, les sacrifices et les souffrances du sage et du saint, il faut que chacun de nous les fasse et les souffre;

la discipline de leur volonté souveraine, il faut que chacun de nous sache s'y astreindre. Il serait vraiment trop facile s'il suffisait de lire les *Principia* pour que le génie de NEWTON passe en nous; il serait trop facile s'il suffisait de lire les « *Fioyetti* » et les *Canzoni* de St-François d'Assise pour être embrasé de son amour immense. /

On rencontre souvent dans la Légende dorée du Moyen-Age un miracle qui a une profonde signification physiologique et philosophique. — L'élite des Saints qui avaient gravi jusqu'à la cime le chemin du Golgotha recevaient la récompense suprême : les stigmates du Crucifié. — Ce miracle est un symbole. Il n'y a pas seulement les stigmates de la religion, signes glorieux de l'absorption de l'esprit dans le sacrifice du Calvaire; il y a des stigmates de la science, signes glorieux de la pénétration de la vérité par ses adeptes. — Il n'y a seulement une « Folie de la Croix ». — Il a y une « folie de la Science ». — LOMBROSO a raison : Cette « folie » -là, (folie pour le vulgaire), se rencontre parfois chez les hommes de génie. — En ce sens, il est vrai, Génie et Folie sont frères, comme l'Amour et la Mort, dans le « Canzone » divin de LÉOPARDI.

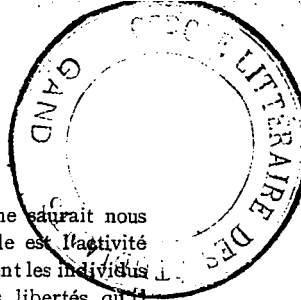
En vérité, rien ne s'accomplit en ce monde sinon par une transformation intérieure dans chaque individu, c'est-à-dire par la liberté individuelle. Ni Dieu ni l'État ne nous donneront jamais une Grâce gratuite, une vertu que nous n'aurions pas su mériter et une vérité que nous n'aurions pas su conquérir.

C'est parce que je ne crois qu'à cette croissance *organique*, à ces lentes conquêtes de la liberté, c'est-à-dire de la vie intime et individuelle, c'est pour cela que je ne puis partager la foi optimiste des révolutionnaires. L'idée révolutionnaire et créatrice elle-même est soumise aux lois de la vie. — En réalité c'est un abus de langage que de dire d'une idée qu'elle est révolutionnaire. Au fond aucune idée n'est révolutionnaire. Toute idée a dû évoluer au moins dans l'âme de l'homme de

génie. De même elle devra évoluer, c'est-à-dire croître, c'est-à-dire mûrir dans l'âme collective de la foule qui des mains du génie en a recueilli la semence sacrée. — Accusez-nous d'être réactionnaire, il n'importe. Cela ne nous empêchera pas de n'attacher qu'une foi médiocre aux bouleversements politiques, s'ils ne sont accompagnés d'une révolution intérieure, précédée elle-même d'une évolution séculaire. Malgré moi, je ne puis séparer dans mon esprit les panacées des apothicaires qui s'étalent à la quatrième page des feuilles quotidiennes, des panacées de politiciens qui s'étalent à leur première page.

Ne cherchons pas ailleurs que dans ces lois de la vie qui n'est autre que la loi souveraine de la Liberté, — les causes de l'impuissance irrémédiable de l'État à imposer une réforme autre qu'une réforme administrative et un règlement de bureaucrates. Sans doute, les animaux à sang chaud sont plus élevés dans l'échelle de la vie que les animaux à sang *froid*. — Mais me suffira-t-il de plonger un animal à sang froid dans un bain d'eau chaude pour déterminer son ascension dans l'évolution de l'être? Et me suffira-t-il de plonger un peuple à sang froid dans l'atmosphère brûlante d'une révolution pour élever la température morale de ce peuple? Irai-je arracher les branchies des poissons sous prétexte que les poumons sont un organe de respiration évidemment supérieur? Irai-je arracher aux 50 millions de moujicks le Czar et le Pape qu'ils adorent et leur imposer une Convention nationale? Enseignerai-je aux enfants la somme de Saint-Thomas sous prétexte qu'elle est infiniment supérieure au petit catéchisme romain?

Bien au contraire ne faudra-t-il pas que l'animal à sang froid *s'adapte* à une température nouvelle, que les branchies se transforment et *s'adaptent* à un milieu nouveau, que les progrès de la Russie *s'adaptent* à un régime politique libéral, que l'intelligence enfin de l'enfant *s'adapte* aux vérités supérieures qu'elle ne saurait encore comprendre?



Ne demandons pas à la liberté ce qu'elle ne saurait nous donner. La liberté, précisément parce qu'elle est l'activité interne et progressive de l'être, vaut ce que valent les individus qui s'en servent. Chaque peuple n'a que les libertés qu'il mérite. — Ne demandons pas davantage au régime *représentatif*, la raison calme et pondérée des philosophes, quand il ne *représente* que les passions ou les aspirations de la foule à la merci des folliculaires qui l'inspirent et des agitateurs qui le mènent. Comment la Vérité et la Logique sortiraient-elles toutes armées de l'urne électorale alors que la foule n'y a déposé que ses aspirations ou ses passions? Par quelle mystérieuse embryogénie l'homme d'état récolterait-il un temps serein quand il n'a semé que l'orage?

Non, il ne suffira pas que la foi nouvelle s'élabore dans le creuset divin du NEWTON futur; il faudra encore que cette lumière rayonne de cet astre: NEWTON, à ces ténèbres: LE PEUPLE, — ténèbres denses, opaques, longtemps impénétrables. Il faut des siècles pour que la lumière nous parvienne des astres éloignés, il faudra des siècles pour que la vérité arrive aux intelligences attardées, pour que s'accomplisse et se consume le relèvement moral des natures. Il y faudra le travail des savants qui découvrent le corps *épars* des vérités, le travail des philosophes qui les organise et les ramène à la vérité une et indivisible, le travail des artistes qui revête cette vérité de la splendeur des belles formes, le travail enfin des saints et des apôtres qui la fassent aimer en la pratiquant et qui la fassent pénétrer du domaine de l'intelligence dans le domaine de la volonté et de l'habitude. Alors, mais pas avant, la *scienza nuova* aura transformé l'homme. Alors et pas avant les Utopies et les Atlantides qu'une géographie imaginaire a décrites sur la carte du monde, pourront surgir de l'océan des possibles.

Aussi bien, l'invention d'une vérité ne suffit pas. Il faut encore la faire comprendre et la répandre. — La science ne

suffit pas, il faut un *sens scientifique* pour la percevoir. — Les hommes d'état et les lois politiques ne suffisent pas, il faut une *opinion* publique pour juger les uns et sanctionner les autres. A quoi servirait aux Chinois un artiste de génie, s'il ne s'y trouve aucune âme pour le goûter? A quoi servirait un beau paysage sans œil pour le voir? que serait une symphonie de Beethoven sans oreille pour l'entendre ou sans autre organe que l'oreille d'un Bosschewan?...

Il y a un climat moral comme il y a un climat physique et l'adaptation au premier est plus difficile et plus délicate que l'adaptation au second. S'il est difficile à un Esquimau de s'acclimater aux Tropiques, il est impossible à un sauvage de s'acclimater à la civilisation. L'adaptation *Brusque* est un miracle : voilà pourquoi les Peaux-Rouges sont destinés à disparaître. L'adaptation *lente* n'est possible que pour une race plastique et fluide, elle n'est possible que pour les peuples qui acceptent la liberté, pour les religions qui acceptent les transformations et les amputations inévitables. S'il y a des races, comme la race juive, qui malgré les persécutions et l'exil ont pu survivre dans la lutte pour la vie, s'il y a des peuples comme le peuple Russe, qui ne se sont assis que des siècles après d'autres au banquet de la civilisation et qui n'en ont pas moins conquis les premières places dans les lettres et les arts, c'est uniquement à leur étonnante faculté d'adaptation et d'assimilation qu'ils doivent ces victoires.

Appliquons à la civilisation moderne les considérations qui précèdent. Or, il est aisé de voir que les principes nouveaux ont constitué à l'humanité européenne comme un climat moral nouveau; il est non moins aisé de prévoir que les nations qui ne se sont pas encore adaptées ou qui ne s'adapteront pas à brève échéance à cette température nouvelle, périront d'une mort inéluctable.

Et il n'est que trop évident qu'il ne s'agit pas ici d'une *hypothèse* et d'une déduction. Nous sommes en présence d'un

fait; nous assistons sous nos yeux à un croulement tragique de nations. Et je ne parle pas des Peaux-Rouges qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir, ni même des Maures d'Afrique condamnés à disparaître devant les Français; nous ne parlons ici que des peuples civilisés de l'Europe. Il y a là une constatation patente: *les races latines descendent, les races germaniques montent.*

Et la cause n'est pas moins patente que le fait. — Ce qui manque aux races latines ce ne sont pas les hommes, c'est la faculté d'adaptation. Il y a chez elles un germe de mort, et ce germe, c'est le catholicisme, c'est le conflit permanent qui neutralise, la guerre religieuse permanente qui sévit. — Le principe catholique exclut l'adaptation puisqu'il exclut le changement. Ce qui par définition est immuable, ne saurait se transformer. Ce qui est infaillible, ne saurait progresser. Sous l'inspiration et par la bouche de l'évêque de Rome, les peuples latins ont déclaré que le climat moderne est méphitique et corrompu, que la liberté est une hérésie et un crime contre l'Esprit Saint. L'église en possession de la vérité n'a plus eu besoin de la chercher et surtout elle n'a pas voulu la chercher par la liberté. Elle n'a pas voulu quitter l'atmosphère chargée d'encens des cathédrales gothiques pour descendre dans les miasmes des salles de dissection et des laboratoires du chimiste.

Entre l'Église et la Société moderne la guerre est déclarée implacable. Il est puéril de se laisser décevoir par les trêves et les armistices d'un pape octogénaire avide de repos et d'hommages et rompu aux artifices des diplomates. — Les Radicaux en Belgique nous disent et nous redisent que la « stérile lutte clérico-libérale » a laissé notre pays à la queue des nations. — Cela peut être vrai, hélas! Mais à qui la faute? Les libéraux peuvent-ils abdiquer tant que leurs adversaires maintiennent leur principe? Cela peut être vrai et cela est vrai. — Mais c'est la fatalité du catholicisme et c'est la rançon du passé. Les peuples latins sont encerclés dans ce

dilemme de fer et courbés sous cette loi d'airain ! D'une part il est impossible à un peuple de vivre sans religion. D'autre part il est impossible à un peuple de vivre sous le régime catholique. — Ne cherchons pas d'autre cause au déclin qui a frappé l'Espagne et l'Italie, qui menace la France et la Belgique. Le jour où le roi-soleil commit ce crime de révoquer l'édit de Nantes, le soleil de la France pâlit. — Tant qu'elle ne constituera pas une Église gallicane, tant que Rome ne se réconciliera pas avec la liberté en infirmant le Syllabus et en reniant le Concile du Vatican *la décadence latine sera une réalité et existera ailleurs, hélas ! que dans l'éthopée du Sar Peladan.*

Si, au contraire, les peuples anglo-saxons et germaniques montent d'une ascension constante pendant que les peuples latins rétrogradent, ou piétinent sur place dans la stérile lutte « clérico-libérale, » c'est que depuis trois siècles, *les premiers se sont réformés, c'est-à-dire transformés.* — Sous le souffle de la liberté de conscience, les croyances protestantes ont évolué avec l'évolution des sciences et des hommes sans rien perdre de leur intensité de vie. Pendant que les 10,000 séminaristes de France passent leur existence à combattre l'esprit satanique de l'Université maudite, les 20,000 théologiens d'Angleterre vont s'asseoir avec piété aux pieds de leurs maîtres laïques dans les collèges d'Oxford et de Cambridge. Les primats d'Angleterre peuvent impunément faire l'éloge et l'oraison funèbre du fondateur du darwinisme. Du haut de leur Chaire un prince de l'Église établie a pu chanter la gloire d'un « athée » et cet athée repose à côté des théologiens officiels dans la splendeur de Westminster.

Je ne veux pas dire que même dans les pays anglo-saxons, la crise soit conjurée ni la pacification accomplie. La révolution scientifique et morale a été trop brusque, et trop profond l'abîme qui sépare la cosmogonie de DANTE et la cosmogonie

de NEWTON. — Les révolutions morales et sociales veulent pour s'accomplir plus de temps encore que les révolutions intellectuelles. Les unes n'ont à triompher que des résistances de l'intelligence, les autres doivent triompher à la fois des résistances de la volonté et de l'instinct.

J'en reviens toujours à ceci : La science et la liberté ont été accordées à des hommes insuffisamment préparés à les recevoir. La raison politique a eu beau inventer le plus ingénieux des mécanismes, le système représentatif, puisque cet instrument délicat a été mis entre les mains d'une foule ignorante et mis en pièces. La raison scientifique a eu beau inventer un merveilleux outillage industriel, un prodigieux machinisme, puisque ce machinisme même est devenu le facteur le plus énergétique de la crise sociale.

La machine politique et la machine industrielle sont faites pour un peuple d'une haute intelligence et d'une plus haute moralité. Jusqu'ici elles n'ont produit trop souvent qu'une concentration universelle de la vie qui afflue au centre et se retire des extrémités : *concentration monstrueuse des pouvoirs publics* qui a permis à des aventuriers ou à des bandits de s'emparer du gouvernement d'une grande nation ou qui le remet aux mains d'une bureaucratie routinière ; *concentration des capitaux* qui a permis à quelques barons de la féodalité financière de monopoliser une grande partie de la richesse publique ; *concentration des villes et dépeuplement des campagnes*, qui a permis la formation d'agglomérations monstrueuses où cinq millions d'êtres humains se disputent l'air et la lumière dans l'enceinte d'une ville.

De là la question sociale avec son effroyable cortège de problèmes, les fonctions de l'État, la tyrannie des majorités, le péril de la liberté, la dégénérescence de la race, le paupérisme et surtout, au fond de tout, le problème de la population. — De là le socialisme de toutes couleurs avec ses agitations, avec

ses aspirations plus ou moins légitimes, avec ses utopies plus ou moins généreuses, socialisme qui fait partout des progrès vertigineux.

Qu'est-ce que le socialisme? Mot vague et qu'on essaierait en vain de définir, monnaie dont l'usage et l'usure ont effacé l'effigie. Si socialisme veut dire la préoccupation incessante des réformes, l'affirmation du progrès, d'une *genesis* et d'une *phthora* incessante, la nécessité des réformes politiques et sociales dans la mesure où les masses sont moralement aptes à les recevoir, l'extention des *fonctions* — je ne dis pas des *droits* — *politiques*, dans la mesure où les masses sont moralement aptes à les exercer, dans ce cas, nous sommes socialistes et nous voulons l'être. Il y a une vertu secrète dans les mots. Il y a des mots qui valent une armée. Le socialisme est un de ces mots. Ne laissons pas le monopole de ce mot qui a le don de passionner les foules à nos adversaires qui l'exploitent. *Il y a un socialisme libéral comme il y a un socialisme chrétien.* A notre avis même le seul moyen d'éviter le socialisme d'Etat, destructeur de la liberté, c'est d'entrer résolument dans la voie du socialisme libéral. Bien plus, si socialisme veut dire la doctrine politique et sociale et la méthode politique qui cherche l'adaptation de la société à ses conditions d'existence toujours changeantes — (et je ne connais pas de meilleure définition du mot, ni de plus précise) — il n'y a que les libéraux qui soient socialistes, puisque pour produire cette adaptation qui est la vie des peuples, il n'est qu'une seule méthode, la liberté.

Au contraire, une doctrine qui sacrifie l'individu à la collectivité, une doctrine tyrannique qui exige la proscription de la liberté individuelle, une doctrine empruntée à la Rome des Césars et à la Rome des Papes, cette doctrine — là n'a rien de commun avec le vrai socialisme, ces « *doctrinaires* » — là ne sont pas des socialistes, ce sont des *antisocialistes*, je veux dire des *ennemis de la société humaine*, puisqu'ils en mécon-

naissent la loi fondamentale, la liberté individuelle. — Leur modèle, c'est le communisme des couvents et le communisme des casernes; leur modèle, c'est le régime de la cité antique ou le régime des bureaucraties. Leur modèle, c'est la communauté de village des populations primitives ou le clan des Bohémiens. — Or, nous ne voulons pas, Européens du 20^e siècle qui va poindre, nous ne voulons pas que après 15 et 20 siècles on nous fasse revenir au régime des couvents ou au régime des peuplades primitives; nous prétendons rester individualités vivantes et inaliénables, nous ne prétendons pas devenir un jour le numéro 9999 d'une caserne municipale ou le numéro 99999999 d'une caserne gouvernementale.

L'opposition de principe qui existe dans le domaine théorique entre le socialisme libéral et le collectivisme, c'est dans le domaine pratique et historique, l'opposition suivie par la politique des peuples anglo-saxons et des peuples latins. — L'individualisme a été l'âme des Sociétés anglo-saxonnes. Toujours elles ont eu confiance dans la personnalité et l'individualité, non pas dans l'individu isolé, dans la monade *que nous reprochent et qu'inventent gratuitement les théoriciens du collectivisme*, mais dans l'individu, dans l'animal politique, qui s'associe et s'organise. — De là précisément une discipline constante de l'égoïsme, la force du lien social, de là les habitudes d'association : associations scientifiques comme la Société Royale de Londres, qui, à la différence de l'Institut de France, est un simple club privé, associations charitables, associations politiques, associations d'instruction, associations ouvrières, surtout, comme les syndicats professionnels, les coopératives, comme ces Trades-Unions, individualistes dans leur principe, qui se sont agglomérées sans l'État et malgré l'État et qui jusqu'à ces dernières années ont repoussé l'intervention de l'État.

Et ce que j'admire et ce que j'apprécie dans ces associations ouvrières ce n'est pas les pensions payées aux veuves et aux

orphelins, les assurances payées aux victimes, l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail, ce que j'admire et ce que j'apprécie c'est la discipline forte, l'instinct de la solidarité, qui transforme la poussière inorganique des travailleurs isolés en corps organisé et qui préservera la société anglaise d'un bouleversement mortel, quelle que puisse être l'influence du collectivisme continental et des théories révolutionnaires sur l'évolution ultérieure de la démocratie anglaise. — Jusqu'ici en tous cas on a eu beau dire aux Anglo-Saxons que l'État doit être le cerveau de la nation. Ils ont compris les conditions d'existence et les faiblesses de l'État moderne sans se préoccuper des perfections d'un État idéal. — Ils ont eu médiocre confiance dans les lumières d'un cerveau qui ne se compose que d'une bureaucratie routinière. Ils ont préféré se laisser guider par le cerveau des hommes d'initiative, hommes de pensée et hommes d'action.

Les États latins n'ont pas eu la même confiance dans la liberté. Nous en avons vu la cause ; la liberté de conscience proscrite. De même qu'ils se sont défié de la liberté dans le domaine religieux, base de toutes les autres, de même ils s'en sont défiés dans le domaine politique. De même que pour leur bien-être spirituel ils ont invoqué Rome au lieu d'invoquer leur conscience, de même pour leur bien-être matériel, ils ont invoqué l'État et l'État a été stérile. Voilà pourquoi les États latins n'ont ni Trades-Unions ni de parlement ouvrier, ni de coopératives sur une grande échelle et voilà pourquoi, ce qui est plus important, ils n'ont pas acquis le self-government, l'empire sur soi.

Ils ont oscillé du cléricalisme à l'athéisme, du despotisme de NAPOLÉON, à l'anarchie de la Commune. De là la puissance des RAVACHOL et des VAILLANT, la vénalité de la Presse, les scandales du Panama. Et, dans une sphère plus élevée, pendant que l'enseignement supérieur, dans les pays anglo-saxons et germaniques est soustrait à la tutelle et à la servitude de

l'Etat, les Universités latines sont des établissements officiels, où la science même devient catholique ou athée et où les maîtres ne sont plus les hommes liges de la vérité mais les serviteurs du parti au pouvoir.

.

Nous sommes en Belgique par le génie et par la langue, par les mœurs et par les institutions, nous sommes au confluent de deux races. — Nous appartenons à la fois au rameau germanique et au rameau latin. — Cela peut être un immense avantage, cela peut devenir un péril. — Les puissances Européennes ont garanti notre neutralité politique. Plût à Dieu que nous eussions su garder avec un succès égal notre neutralité spirituelle. La Rome antique et la Rome catholique nous fascinent et nous dominent. Arrachons-nous à cette domination et à cette fascination. Retrempons-nous à l'individualisme germanique. C'est là qu'est le salut dans la lutte pour l'existence. Prenons garde de nous inféoder et d'unir nos destinées à la destinée romaine. Tournons souvent nos regards et nos pensées vers cette Terre-Sainte d'Outre-Manche. Allons-y en pèlerinage. — Rapportons-en le principe de ces associations libres aussi supérieures aux rouages d'une administration bureaucratique que la vie est supérieure au mécanisme artificiel.

Et surtout, soyons fils résolus des temps modernes, fils de la réforme, fils de la révolution anglaise, fils de la liberté et du libéralisme. Ne nous laissons pas détourner de l'avenir par les regrets du passé. Le moyen-âge heureusement malgré toutes ses merveilles, ne reviendra plus : avec toute la magie de leur art, les préraphaélites ne pourront dire à Lazare : lève-toi de ton tombeau de pierre. What 's done cannot be undone. Ce qui est fait, nul ne pourra le défaire.

Et disons, malgré tout : Heureuse génération que la nôtre ! Nous sommes arrivés à la vie à l'une des heures les plus solennelles de l'histoire. Jamais jeunesse ne trouva si grande œuvre

à accomplir, jamais individualité de vingt ans n'eut autant de prix. Entre ses mains reposent les destinées de la civilisation.

.

Soyons donc dignes de la mission qui nous a été dévolue.
« Élevons donc nos cœurs à la hauteur de nos devoirs ». Plaçons-nous sans restriction, avec franchise et sincérité sous l'égide de la liberté et recherchons dans une pensée commune d'abnégation et de dévouement la solution des problèmes sociaux. »

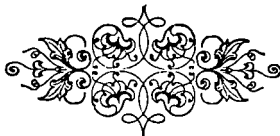
Voilà le devoir présent de la jeunesse libérale.

Fraternellement à vous,

CH. SAROLEA, Ph. D.

Docteur spécial de l'Université de Bruxelles.

University Hall. London-W. 21 décembre 1893.





LES FEMMES ANGLAISES

ET LE

GOUVERNEMENT LOCAL.

LE demande la permission de donner quelques notions essentielles sur le gouvernement local de la Grande Bretagne, au début de cette étude, pour en écarter toute obscurité.

Dans l'organisation administrative, la *paroisse* constitue la première unité; et de même, le conseil de paroisse est le premier organisme représentatif. Tous les résidents de la paroisse, sans distinction de sexe, payant la taxe des pauvres, font partie du corps électoral.

Vingt ou vingt cinq paroisses forment ensemble une *Union* ou district, ayant son parlement local, le *conseil des Curateurs* ou gardiens qui administre la taxe des pauvres du district. Les femmes inscrites sur le registre des propriétaires du district et payant le cens légal, sont électeurs et éligibles.

Ces droits des femmes remontent à un temps immémorial; mais soit indifférence, soit timidité, les intéressées les avait laissés tomber en désuétude. C'est le mouvement féministe

contemporain qui les a ressuscités. En 1875, les électeurs de Kensington ont pris l'initiative de confier à une femme le mandat de Curateur de la taxe des pauvres.

En 1888, le Parlement instituait les Conseils de Comté et concédait ce nouvel électorat aux femmes.

Les conseils des paroisses, des districts et des comtés constituent donc la hiérarchie des assemblées représentatives du gouvernement local. Nous venons de voir qu'à ces trois degrés le suffrage appartient aux femmes⁽¹⁾,

Il y a quelque intérêt à considérer dans quelle mesure les femmes ont participé aux affaires locales et quel est à ce sujet le sentiment de leurs concitoyens.

On sait que dans la Grande Bretagne, toute personne réduite à vivre des secours de l'assistance publique est obligée d'accepter l'hospitalité du refuge officiel, le *workhouse*, dont le nom seul terrifie les malheureux. Dans tel district, il peut abriter à certaines époques jusqu'à 2000 hôtes de tout âge et des conditions les plus diverses. Les secours à domicile ont été longtemps l'exception.

Dickens a ému des générations par la peinture de scènes d'horreur prises sur le vif, dans les workhouses. La loi des pauvres en mettant face à face dans chaque district celui qui mange la taxe et celui qui la paye, le dissipateur et l'homme économe, le paresseux et le bourgeois rangé, régulier, semblait poser en principe que l'aumône devait être donnée durement, avaricieusement, afin de ne tenter personne.

Jamais programme ne fut mieux exécuté.

Le système de la classification dispersait la famille dès son admission dans le Workhouse. On séparait d'abord les sexes, puis on établissait de multiples divisions selon les âges. L'enfant était enlevé à la mère, les époux privés de la conso-

(1) Les femmes sont encore électeurs et éligibles aux conseils scolaires et seulement électeurs pour les conseils municipaux.

lation de l'amour mutuel qui les avait longtemps soutenus dans la voie douloureuse.

Solitaires, ils erraient serrés et confondus dans le troupeau, à travers les salles aux murailles nues. Si des personnes charitables envoyaient du dehors quelques douceurs : tabac, thé, journaux, le règlement confisquait tout ! Défense aux pauvres vieux d'allumer leur pipe ; défense aux bonnes vieilles de bavarder autour de la table de thé ; défense au banni de prendre connaissance des nouvelles de ce monde, où il avait eu sa place et son rôle.

Aussi, dans ses esprits désemparés, une seule idée s'agitait : du gin ! du gin ! et le gin passait la barrière en dépit des règlements.

Nombre de conseillers engagés dans le négoce, usant et abusant des influences, devenaient les fournisseurs de l'établissement, et sous leur propre contrôle, livraient des denrées de qualité inférieure. Lorsque le règlement annonçait avec pompe quatre repas de viande par semaine, il fallait lire quatre jeûnes pour tous ceux qui ne disposaient pas de la paire de meules nécessaires à broyer les fibres les plus coriaces et les plus résistantes.

Par suite de l'observance du repos dominical, à chaque jour de fête, les indigents devaient se contenter pour leur repas principal du pudding froid, grassex et nauséabond préparé de la veille.

L'enfer de ces enfers, c'étaient les dortoirs des vieillards et les infirmeries. Figurez-vous la torture des fiévreux, des convalescents, logés au-dessus d'une forge, sentant les marteaux leur fendre le crâne à chaque coup porté par l'indigent valide sur l'enclume. Figurez-vous encore le supplice des paralytiques cloués sur leurs grabats pendant des années, sans voir une figure amie, sans qu'une main humaine vint égaliser et rafraîchir leur couche. Et figurez-vous que le voisinage des fous et des épileptiques leur faisait après les journées solitaires et douloureuses, des nuits d'horreur et d'épouvante,

Ils avaient pour infirmières, des pauvresses du refuge, véritables mégères qui se refusaient à leur donner les soins les plus urgents. L'une d'elles résistait systématiquement aux supplications des infortunés qui, la langue pendante et parcheminée, criaient la soif comme au désert : elle avait peur, si elle leur donnait à boire, de devoir un peu plus tard les aider à se lever, et elle protégeait son repos.

A la *nursery*, on détournait le lait. Ici les petiots avaient tous des maladies de la peau. La, c'était l'ophthalmie qui frappait toute la population infantile, et l'on ne cherchait pas à préserver les arrivants par une séparation pourtant bien indiquée. Mais même quand on luttait contre la contagion, les efforts demeuraient sans résultat. Dans une circonstance semblable, le Conseil des Curateurs fit des démarches auprès d'une dame, dont il connaissait la compétence, la suppliant de se présenter aux élections pour le mandat de curateur de la Loi des pauvres. Sans l'aide d'une femme capable, disaient-ils, nous ne pouvons combattre le fléau, ou plutôt les causes du fléau, le détournement des vivres et la plus insigne malpropreté.

En effet, comment concevoir l'administration de ces ménages qui devaient suffire à des besoins sans nombre avec des moyens nécessairement restreints, si l'on ne mettait à leur tête des menagères capables de former un bon personnel, de le diriger et de le surveiller.

Dans le refuge de St Pancrace (Londres), le dortoir des garçons défiait toute description. Les lits en nombre insuffisant, sales, presque sans couvertures, étaient serrés les uns contre les autres d'un côté de la salle. On ne pouvait découvrir aucun des ustensiles en usage dans les chambres à coucher; rien n'était prévu pour les ablutions. Les latrines avec leur tuyau de décharge placés dans la salle même, remplissaient l'air de vapeurs empestées.

Lorsqu'il fut permis aux femmes d'intervenir à St Pancrace pour transférer l'infirmierie dans une salle nouvelle, rien de

l'ancienne infirmerie ne put-être utilisé. Les draps étaient sur les lits des malades depuis SEIZE SEMAINES. Il fallut les brûler avec les couvertures et la plupart des paillasses qui étaient immondes.

Et cependant, longtemps on avait repoussé les femmes qui s'offraient à soigner les malades et les enfants. « L'administration d'un workhouse, leur disait-on, est aussi compliquée que celle d'une ville. Les hommes peuvent à peine y suffire; pour les femmes, elles n'y entendent rien et agiront prudemment si elles ne s'en mêlent pas! » —

Un jour vint cependant où les électeurs envoyèrent Miss Collett siéger au Conseil de St-Pancrease. La nouvelle élue se dévoua toute à l'école et à l'infirmerie du workhouse. L'année suivante, les électeurs montrèrent leur satisfaction en lui adjoignant une autre dame. Mais le Conseil moins enthousiaste refusa d'inscrire Miss Collett, pour la deuxième année de son mandat, dans la commission du workhouse. La 2^e dame était enveloppée dans la proscription — « Le peuple est si grossier, disait-on; on est exposé au milieu des pauvres, à voir et à entendre de telles choses, que nous ne pouvons tolérer la présence des dames au refuge. » — Et comme Miss Collett insistait, on lui chercha querelle sur son titre de propriétaire et on lui intenta un procès pour l'éliminer définitivement du Conseil.

Par bonheur, dans la plupart des Unions, les électeurs et les conseils se rendirent compte de ce qu'ils avaient à attendre de la coopération féminine. Cette loi si dure, éditée pour châtier la paresse et l'imprévoyance, ne devait elle pas être adoucie, quand elle disposait du sort des innocents, la plupart des femmes et des mineurs, les enfants, les malades, les vieillards? L'opinion le demandait, et les femmes allaient, en l'éclairant sur les souffrances et les besoins de tant de malheureux, donner à ses réclamations une force nouvelle.

Le grand, l'immense bienfait dont les indigents sont aujourd'hui redevables à l'action des femmes dans le gouver-

nement local, c'est la création de tout un personnel, mis à leur service, état-major, chefs et soldats, qui au point de vue de l'éducation, du zèle et des aptitudes spéciales, présente de sérieuses garanties. Telle a été la transformation accomplie dans les infirmeries, que quelques unes, celle de Kensington, par exemple, a été désignée par la société nationale d'hygiène pour servir d'école pratique à ses conférencières et aux futures inspectrices de santé.

Le second bienfait, sans lequel le premier n'eût point été réalisé, c'est la surveillance clairvoyante exercée à toutes les heures par les dames gardiennes. Les gardiens sont tantôt des commerçants ou des fermiers retenus par leurs affaires, tantôt des politiciens dont le temps est disputé par les mandats et par les électeurs. Leurs visites sont rares, à jours et à heures fixes; ils s'intéressent peu aux détails de ménage et peuvent être aisément trompés sur ce qu'ils n'entendent guère. Les dames au contraire, surtout les célibataires et les veuves, donnent au refuge toutes leurs journées. La gardienne s'est bientôt liée avec la matrone, qui, après tout, ne demande qu'à bien faire si on veut l'y aider. A elles deux, elles sont en mesure d'arrêter le gaspillage, les détournements. La propreté prend possession de la cuisine, puis successivement des divers services. Les repas sont préparés avec soin, les menus variés. Avec les secours venus du dehors, les murs se couvrent d'ornements. Les lois de l'hygiène sont enseignées et imposées au personnel. Chose nouvelle! Au lieu de jeter les aliments sur la chaise, à côté du lit du paralytique, on le sert, on l'assiste. On a éveillé des sentiments de fraternité entre ces indigents, jadis ennemis, et la vie est devenue plus douce!

Les fillettes sont tout attendries quand on soigne leurs engelures. Une vieille femme sourde a reçu un cornet acoustique, qui va la sortir de son isolément. Les employés savent où demander un conseil, où porter une plainte. A l'infirmerie, on attend la visite en comptant les minutes. L'aimable figure de la gardienne apporte à tout ce monde la grâce de son sourire.

Une commission de gardiens visitait la maison d'aliénés de l'Union. Quand les folles reconnurent qu'il y avait une dame parmi les membres, il y eut parmi elles un mouvement d'émotion; puis une se détacha du groupe pour serrer la visiteuse dans ses bras.

Songez donc que Mrs NASSAU SENIOR, inspectrice nommée par le Gouvernement, eut la triste surprise de connaître le petit enfant qui ignore le baiser. Abandonné pendant de longs jours, sans une caresse ni un doux chant de berceuse, ses lèvres se sont figées, n'ayant appris ni à sourire ni à rendre les baisers.

Les dames gardiennes sont surtout préoccupées des filles pauvres. Elles veillent sur leur éducation, sur leur instruction professionnelle et continuent à les protéger après qu'elles les ont placées soit dans le pays, soit dans les colonies.

Le peuple a immédiatement compris l'importance de la transformation que les femmes accomplissaient dans la gestion des affaires locales. Voici les faits qui prouvent cette approbation publique.

En 1875, est élue la première dame gardienne,

En 1883, 28 dames étaient élues, dont 13 pour Londres seulement.

Il y a aujourd'hui 176 dames dans les Conseils de gardiens, réélues pour la 7^e, 8^e, 12^e fois et les plus anciennes pour la 13^e fois. Les 39 nouvelles élues siègent dans les Unions où on élit des femmes pour la 1^e fois.

Dans les Conseils, leurs collègues les ont appelées aux charges importantes : présidence, répartition des taxes, surveillance des routes, inspection des maisons d'aliénés, visites des maisons ouvrières et surtout surintendance dans tous les services du workhouse; elles ont été de toutes les commissions, et toujours utiles.

Mr FOWLER, le Président du Conseil du gouvernement local, n'hésitait pas à déclarer, cette année même, qu'il considérait comme au-dessous de sa tâche tout Conseil de gardiens où ne siégeait pas une dame au moins. Et telle était

sa conviction que, considérant que les conditions du cens empêchaient nombre de dames de solliciter un mandat, il autorisa par une circulaire, tous les Conseils de curateurs à s'adjoindre des comités de dames visiteuses. Et 45 Unions répondaient immédiatement à cet appel, en constituant des comités de dames.

On comprendra mieux maintenant ce qui s'est passé en 1888, lors de l'institution des conseils de comtés. Les électeurs forçant le texte de la loi, et prenant leurs vœux pour la réalité, soutinrent sur plusieurs points des candidatures féminines. Je ne m'occuperai que de l'incident de Londres, qui est très caractéristique.

Les libéraux de Londres donnèrent donc leurs voix à deux dames, Lady SANDHURST et Miss COBDEN, la 3^e fille du grand économiste. Le Conseil ayant à son tour à nommer les aldermen, la majorité radicale par 58 voix contre 22, donna le titre et les fonctions à Miss CONS qui s'était fait une spécialité de tout ce qui concerne les habitations ouvrières.

Le Conseil remit immédiatement à Lady SANDHURST la surveillance des 27 fermes où il faisait élever les enfants dont il avait la responsabilité. Dès qu'une commission se réunissait, elle constatait qu'elle avait à en appeler aux lumières des femmes, et l'on conviait une des conseillères ou la dame alderman. C'est ainsi que Lady SANDHURST qui ne passa que peu de temps aux affaires, fut appelée à faire partie des 3 commissions. Miss COBDEN qui siégea plus longtemps fut inscrite dans 7 commissions; et Miss CONS, la seule qui se maintint pendant la durée de son mandat, dut porter successivement ses lumières dans huit commissions et onze sous-commissions.

Pendant, les Conservateurs guettaient ce mouvement d'un œil inquiet. Celui d'entre eux qui suivait immédiatement Lady SANDHURST et avait été évincé par elle, l'attaqua devant les tribunaux comme exerçant illégalement une fonction publique; il gagna son procès. Miss COBDEN fut écartée par la même méthode. Seule, nous l'avons dit, Miss CONS, alderman,

fut laissée en possession de son mandat, mais elle ne put en demander le renouvellement.

Alors apparurent les conséquences fâcheuses de l'incapacité prononcée contre une moitié de la nation, en raison de son sexe. Cette loi injuste étouffe dans les individus les plus riches facultés qui, appelées à l'action, se seraient développées et affirmées; et quand ces facultés se produisent en dépit de tous les obstacles, il faut que les intéressés se laissent dépouiller du bien qu'ils en attendaient. C'était certes une grande douleur pour Lady SANDHURST de se voir séparée violemment de la population infantile des 27 fermes du comté; mais la perte était plus grave encore pour les petits abandonnés qui, doublement orphelins, étaient privés de la protection maternelle de Lady SANDHURST.

Le Conseil de Londres fit entendre des protestations véhémentes. Il vota, à la majorité des deux tiers, une pétition au parlement pour que l'éligibilité des femmes aux conseils de comté fût accordée. Tout le bien dû à l'intervention des femmes dans les Unions, reste à accomplir, et sur un plus vaste terrain, dans les comtés.

La question est toujours ouverte. Mais dans la plupart des comtés, les Conseils prêtent une grande attention aux propositions des femmes électeurs. C'est ainsi que toute la province est aujourd'hui sillonnée par des missionnaires laïques de l'économie domestique et de l'hygiène, et qu'à Londres 50 de ces missions ont été instituées dans les quartiers les plus déshérités, à la portée des travailleuses les plus humbles. On reconnaît là une pensée féminine.

On le voit, la province marche d'accord avec Londres, sur cette question. Après l'expulsion de Lady SANDHURST et de Miss COBDEN, il y eut 86 meetings, dont deux seulement se prononcèrent contre l'éligibilité des femmes.

Cette année même, en mars, alors que *le London*, organe du Conseil de Londres, appelait l'attention sur les élections des Curateurs de la loi des pauvres et insistait sur l'importance

des candidatures féminines, presque à la même date une pétition était adressée à la Chambre des communes, portant les signatures de 674 membres des conseils de comtés, dont 67 de Londres et 80 du Northumberland.

Les conseillers disaient en substance que l'expérience leur avait démontré les avantages de la participation des femmes aux élections des comtés, d'où ils concluaient que les mêmes résultats heureux suivraient la participation des femmes aux élections générales.

C'est au mois de mars dernier que Mr FOWLER a présenté le nouveau bill du gouvernement local, qui doit moderniser l'administration des paroisses et des districts. Nous avons dit plus haut que les droits exercés par les femmes à ces deux degrés, étaient anciens; ils étaient aussi entachés de certaines obscurités. Il arrivait, — les noms des électeurs étant relevés sur le registre des propriétaires, — que le nom du mari fût seul inscrit; et ainsi, nombre de femmes mariées se trouvaient éliminées.

On conçoit que les dames aient insisté pour que leurs droits fussent inscrits clairement dans la nouvelle législation. Au moment où la Chambre des Communes allait se constituer en comité, Mr Mc LAREN, leur champion, présenta une instruction à l'effet de faire insérer dans le bill les dispositions nécessaires : 1^o pour que les femmes mariées fussent inscrites sur le registre du gouvernement local, 2^o pour permettre à toute femme mariée ou seule propriétaire, locataire ou employée de donner son suffrage, sur le pied d'égalité avec les hommes, dans les élections des paroisses et des districts.

Le Gouvernement fit opposition, non qu'il repoussât le principe lui-même, mais parce qu'il craignait de surcharger le texte de la loi. Il fut battu à une majorité de 21 voix.

Le Gouvernement s'inclina devant le vœu de la Chambre nettement formulé. Mr FOWLER entra en arrangement avec Mr Mc LAREN; acceptant la 1^{re} partie de l'Instruction, et allant même au-delà de ce qu'on lui demandait, il proposa de rédiger ainsi l'amendement :

Une personne ne pourra, pour cause de mariage, être rendue incapable d'être inscrite sur le registre du gouvernement local, ni d'être électeur d'une autorité locale quelconque. M. Mc LAREN et ses amis, de leur côté, renoncèrent à la 2^e partie de l'instruction qui tendait à faire bénéficier les femmes de l'extension de suffrage accordée aux citoyens mâles. Cette question fut réservée.

Pendant, la Chambre avait adressé à M. GLADSTONE un mémoire pour lui recommander l'amendement. Les signatures ainsi recueillies ont porté la majorité féministe à 59 voix.

Le gouvernement propose de porter l'amendement de l'article 2 à l'article 31, ce qui rejeterait le vote à la fin de la session, alors que la Chambre est nerveuse et pressée de se séparer. C'est là le seul point d'interrogation. (1)

Si l'on se reporte maintenant au texte des dépêches de nos journaux, que faut-il penser de ces coalitions de partis qui, sous prétexte de féminisme, tentaient de jeter bas le ministère? d'un vote hâtif qui aurait amené les femmes aux portes du Parlement, et épouventé les votants eux mêmes? On voit que les agences télégraphiques, en haine du féminisme, font la part trop large à l'imaginative.

Le vote de l'instruction confirmé par le mémoire, a simplement affirmé à la puissante majorité de 59 voix, que le pays a conscience des services que les femmes ont rendus dans le gouvernement local et qu'il tient à en perpétuer les avantages.

De plus, l'amendement rédigé surtout en faveur des femmes mariées, contient une importante affirmation de principe.

Tous les droits accordés à la femme seule, n'impliquent pas la reconnaissance des droits de la femme. Dès qu'apparaissait la fonction féminine, la personnalité féminine était frappée. L'épouse, la mère surtout traitée comme une mineure, déclarée incapable, irresponsable, tenue sous tutelle, c'était

(1) La loi vient d'être votée selon les termes de l'accord survenu entre le Gouvernement et Mr Mc LAREN.

la nature outragée, la famille menacée, la mère humiliée devant ses fils, le nid livré à la tempête dès que le père disparaissait !

On peut dire qu'en Angleterre, après cette loi, la femme entrera en pleine possession de sa personnalité ; que le père et la mère, tous deux libres et responsables, présideront également aux destinées de la famille ; et que désormais la mère suppléera, remplacera le père si celui-ci est frappé.

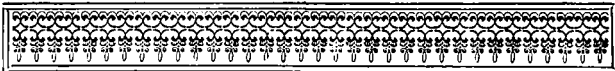
Comment enregistrer cette victoire sur l'opinion publique si longtemps hostile, puis indécise, sans résumer la philosophie de cette page d'histoire ?

Beaucoup de personnes ne peuvent songer aux droits politiques de la femme, sans subir la vision d'une chevauchée de viragos avec cravaches cinglantes et bottes à l'écuyère. Mais la politique se concentre aujourd'hui dans les intérêts économiques et sociaux. La politique, c'est la défense du travail et des petits budgets ; c'est la propagation de l'instruction ; ce sont les mesures de prévoyance et de salubrité ; c'est la protection des faibles et des vaincus de la vie.

L'exercice des droits politiques a placé les femmes au chevet des malades, près des berceaux, dans les écoles, dans les hôpitaux. Là, elles ont préparé la revision de la dure loi des pauvres, et l'on ne comprend pas que cette revision puisse s'accomplir, sans qu'elles soient représentées au parlement.

Donc, la femme appelée à collaborer à l'œuvre moderne, fortifiée par la science, et par sa large part dans l'activité sociale, a pu développer ses facultés naturelles. En même temps qu'elle s'appropriait une part de bonheur plus complète, qu'elle faisait rayonner autour d'elle avec plus d'éclat sa puissance d'affection et d'intelligence, la nature féminine atteignait à son plus bel épanouissement, promettant pour l'avenir une harmonie plus haute dans la famille et une expansion plus généreuse dans la vie nationale.

I. GATTI DE GAMOND.



LES SOCIÉTÉS D'ÉTUDIANTS

AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

IL n'est peut-être pas de pays où les mœurs universitaires reflètent avec autant de fidélité certains traits de la civilisation nationale que les États-Unis d'Amérique. Ne serait-ce pas que l'un des caractères du peuple de l'Union est précisément la jeunesse et que ses vertus comme ses défauts se retrouvent ainsi le plus accentués dans cette période de la vie qui correspond à celle de son histoire ?

Or, par dessus tout, plane, chez les Américains, une ingénuité naïve, qui leur inspire de déconcertants enfantillages, enveloppés d'étrangetés et de mystères.

Croirait-on, par exemple, que lors de l'anniversaire national, l'*Independance Day*, le peuple s'amuse à faire éclater des pétards dans les rues pendant toute la nuit ? J'étais à Altoona, au milieu de la Pennsylvanie, le 2 juillet de cette année, et je me souviens encore du tintamarre nocturne qui m'a condamné à la plus horripilante des insomnies.

La passion des feux d'artifice, brillants et surtout bruyants, procède de ce même sentiment de juvénilité; annoncez qu'une réjouissance quelconque sera corsée de *fireworks* : vous êtes assuré de voir la foule accourir, ivre de fièvre et de plaisir.

Et il ne faut pas chercher une autre origine à l'existence

des organisations secrètes, plus ou moins inspirées de la franc-maçonnerie, qui, par un bizarre anachromisme, se maintiennent et prospèrent au sein de la libre démocratie américaine : les innombrables « Loges » ont conservé leurs rites et leurs serments de conspirateurs, alors qu'elles ne sont plus, en somme, que de pacifiques associations de mutualité.

Tout cela se retrouve, ligne pour ligne, dans les mœurs universitaires.

* * *

Les Etudiants forment là-bas deux espèces de sociétés : les unes ouvertes, les autres secrètes. Des unes et des autres, d'ailleurs, la politique est strictement exclue.

Ce symptôme est intéressant à noter en passant : il faut y voir, je pense, un nouvel exemple de la merveilleuse adaptation des Américains aux nécessités de chaque fonction sociale. Les divisions politiques n'ont aucune raison pratique d'exister chez des jeunes gens qui n'ont pas encore de responsabilité civique : on ne veut donc point les connaître et l'on se borne, fort sagement, à « préparer » des citoyens en formant leur jugement et leurs facultés.

Les sociétés ouvertes ont un but exclusivement éducatif : les membres s'y réunissent pour s'occuper de science et de littérature, ou s'y exercer aux discussions et aux dissertations publiques. Elles se rapprochent ainsi beaucoup des *debating clubs* d'Oxford et de Cambridge.

Les sociétés secrètes — ou réputées telles, — tout en participant de ce but d'instruction mutuelle, accordent une attention plus grande aux esbaudissements des joyeux escoliers qu'immortalisa Rabelais. Les *literary and debating exercises* y sont fréquemment suivis de séances intimes, où la verve des assistants se donne libre carrière, tandis que l'on vide les flacons et que l'on redit les chansons des aînés ; ou bien, lors des soupers périodiques, on organise des concerts variés, dont

les échos parviennent souvent jusque sous les fenêtres des citadins dormant déjà de leur paisible et philistin sommeil.

Ces sociétés-ci sont de loin les plus importantes et les plus caractéristiques, ce qui me permettra de leur consacrer ces quelques notes à l'exclusion des associations ouvertes.

* * *

La première société secrète d'Etudiants a été fondée à la fin de 1776, par THOMAS JEFFERSON, le grand patriote démocrate, au *William and Mary College*⁽¹⁾ dans l'État de Virginie. Dès 1780, une section s'était établie aux deux célèbres Universités de Yale et de Harvard, et de là, elle poussa rapidement des ramifications à travers tous les Etats de l'Est qui formaient alors, sous le nom de Nouvelle Angleterre, le centre de la civilisation américaine.

La société portait ce titre étrange : *Phi Bêta Kappa*, formé des trois initiales grecques de la phrase $\Phi\iota\lambda\omicron\sigma\sigma\phi\iota\alpha\ \text{B}\iota\omicron\upsilon\ \text{K}\upsilon\beta\epsilon\rho\nu\eta\gamma\eta\varsigma$, la philosophie est le guide de la vie. Ce mode de dénomination est resté traditionnel, et l'on a eu, depuis lors, les *Kappa Alpha*, les *Delta Phi*, les *Theta Delta Chi*, les *Phi Kappa Psi*, etc. Parfois on a choisi le nom avant la maxime morale qu'il devait rappeler, et l'on s'est évertué à découvrir *a posteriori* quelle signification philosophique on pouvait bien donner à un incohérent amalgame extrait de l'alphabet grec.

Plus rarement, les sociétés ont été appelées des emblèmes de leurs armoiries : les *Skull and Bones* (Crâne et Ossements) sont à la tête de cette catégorie, où se trouvent encore les *Scroll and Key* (Clef et Rouleau), les *Owl and Wand* (Chouette et Baguette) et bien d'autres, plus modestes.

Toutes ces associations sont fédératives, en tant qu'elles

(1) On sait qu'aux États-Unis, une partie des établissements d'enseignement supérieur portent le nom de *College*.

ont des sections dans les différentes Universités; d'une façon générale, ce sont les *College fraternities*; elles ont tenu un Congrès spécial à Chicago pendant l'Exposition, et elles ont organisé, à cette occasion, un bal *select*, dont la presse tout entière s'est occupée.

Elles comprennent dans leur ensemble un total de plus de 35,000 Étudiants, nombre d'ailleurs absolument approximatif; il paraît certain qu'elles représentent au minimum le sixième de la population des Universités et Collèges supérieurs.

Sur les auspices de chacune d'elles paraissent de nombreuses publications: à Yale, il y en a une douzaine, dont un journal quotidien. Partout, il y a au moins un annuaire, analogue à l'*Almanach* des Étudiants libéraux de Gand, mais — je demande pardon de ma franchise à ses vaillants rédacteurs — infiniment plus complet et plus luxueux que lui. On y trouve, à côté des renseignements académiques, des articles variés, illustrés de gravures plaisantes ou sévères, succédant à des photographies des bâtiments universitaires, aux portraits des Professeurs et des Étudiants — ou des Étudiantes — les plus « en vue » sous le double rapport pédagogique ou sportif. Ces *Annuals*, qui sont envoyés à titre de documents au Ministère et l'Instruction publique (*Department of Education*), formaient, à l'Exposition de Chicago, la plus suggestive collection qui se puisse imaginer.

Dans les Universités et Collèges, dont la plupart ont leurs locaux pittoresquement disséminés dans des parcs, les sociétés louent des bâtiments spéciaux ou en construisent de leurs propres deniers: ainsi à Yale, il y a cinq petits édifices, qui sont comme des temples où s'assemblent les fidèles des *Psi Upsilon* et des *Scroland Key*. Le capital, représenté par ces propriétés, varie de 40,000 à 250,000 fr.

On conçoit que là où il faut faire face à de pareilles dépenses, les membres doivent fournir des contributions élevées: à Yale, le droit d'entrée est de 25 à 125 fr., et les dépenses annuelles s'élèvent jusqu'à 200 fr. par membre. Mais il est juste d'ajouter

que c'est là une exception, et qu'en général, les rétributions sont plus modiques.

Ce qui paraît absolument commun à toutes ces sociétés universitaires, c'est la solennité mystico-funambulesque des cérémonies d'initiation.

Le « candidat » est introduit dans une salle où règne la plus noire obscurité; un infernal boucan salue son entrée, comme si tous les esprits de Satan lui faisaient cortège. Un tohu-bohu d'épaules le soulève, l'emporte, le roule jusqu'au milieu de la salle du supplice, où l'attend un tribunal inquisiteur, qui le harcèle de questions absurdes. Et voici qu'au moment où il balbutie quelques réponses, il se trouve lancé en l'air, et soumis aux plus extravagantes manipulations. Après tous ces préliminaires, il est appelé à prononcer le serment officiel de fidélité et de discrétion, et à en offrir une consécration immédiate, sous les espèces d'un copieux banquet.

Dès lors, *dignus est intrare*, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il devra aide et amitié à ses confrères, loyauté et cordialité à toutes les personnes dont il aura su mériter la confiance.

* * *

Rien, dans tout cela, ne justifie le secret de l'organisation.

Aussi faut-il bien y voir, ainsi que je le disais plus haut, une simple manifestation de la tendance qui porte toutes les imaginations jeunes à aimer le mystère.

Mais les adeptes des « Sociétés grecques » comme on les nomme parfois à cause de leurs titres, prétendent trouver dans leur caractère privé de réels avantages; la possibilité de faire une véritable sélection de membres d'élite, l'éclat des assemblées secrètes, le privilège de traditions religieusement transmises et observées.

Tout le monde n'est pas de leur avis.

On trouve assez communément que la société secrète con-

stitue une singulière école pour la jeunesse, et que le serment prêté place l'affilié dans une difficile posture vis-à-vis de sa conscience et des différentes obligations de sa vie future.

Et puis, les cercles grecs dégénèrent souvent en véritables clubs, où s'agitent des coteries plus ou moins avouables. Ceci, joint à la rivalité obligée entre sociétés secrètes et sociétés ouvertes, a même donné naissance à une politique spéciale à la vie universitaire, la *college politics*.

De tout quoi, ajoutent sentencieusement certains professeurs, il résulte que de nombreux Étudiants en viennent à considérer les affaires des *Gamma Nu* comme beaucoup plus importantes que celles de l'enseignement, voire à provoquer, à la faveur de leur secrète entente, des frondes attentatoires à la bonne discipline.

Aussi diverses tentatives ont-elles déjà été faites pour créer un mouvement d'opinion contre les sociétés secrètes d'Étudiants. Jusqu'à présent, elles ont toutes échoué.

C'est que, de fait, elles n'ont plus de secret que le nom, et que, dès lors, leur condamnation équivaldrait à une restriction du droit d'association et de *self government*. Et sur ce terrain là, les Américains sont inflexibles.

Au reste, plus d'un raisonne sans doute comme ce professeur, consulté lors du referendum organisé en 1873 sur l'opportunité des *College secret societies* : « Il y a, dans la jeunesse, « une part fatale de folie : ne vaut-il pas mieux la laisser « s'employer dans les rites et les intrigues de sociétés qui « trouvent une certaine coquetterie à se croire secrètes, que « de s'exposer à en voir des manifestations moins fantaisistes « — et, sans doute, moins innocentes? »

EMILE WAXWEILER.





NOTRE PORTRAIT.

C'EST avec bonheur que nous dédions cette année notre Almanach à Monsieur R. DE RIDDER, professeur d'*Économie Politique* et de *Droit des Gens* à l'Université de Gand.

Nous sommes heureux de pouvoir donner ce témoignage de sympathie et de profonde reconnaissance à l'un des professeurs les plus éminents de notre Université.

Élève distingué de notre Alma Mater, M. DE RIDDER y conquit successivement le diplôme de *Docteur en Droit* et de *Docteur en Sciences Politiques et Administratives*. Puis, au concours universitaire de 1864-1865, il fut déclaré Lauréat pour la question de *Droit Moderne*. Des arrêtés royaux du 18 octobre 1878 et du 4 novembre 1878, le promurent successivement au rang de professeur extraordinaire et de professeur ordinaire. Le 18 octobre 1878 M. DE RIDDER fut chargé de donner dans la Faculté de Droit le cours approfondi

d'*Économie politique* et celui du *Droit des Gens*. En 1883, un arrêté royal le chargea aussi du cours d'Encyclopédie du droit et d'Introduction historique au cours de Droit Civil. Par un arrêté ministériel de 1889 il fut nommé en outre *Membre du Conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur* pour les années 1889-1892.

En 1892, le roi, voulant reconnaître les nombreux services rendus par l'éminent professeur à l'enseignement, lui accorda la croix de Chevalier de son Ordre.

Savant distingué M. DE RIDDER est une de ces natures d'élite, qui, quoique d'un abord un peu froid sont le mieux faites pour gagner la sympathie et le respect de tous.

Esprit d'une large envergure et d'une rare perspicacité M. DE RIDDER s'est consacré de cœur et d'âme à l'étude de la science juridique.

Défenseur enthousiaste de la liberté individuelle, de l'initiative personnelle il ne se fait jamais prier quand il s'agit de rendre un service à ses concitoyens, quand il faut travailler à l'émancipation de ses semblables. Pour lui le mot « *Liberté* », dont on a tant abusé, n'est pas un vain mot et il en recherche l'application pratique au corps social, dans la mesure la plus large du possible.

C'est ainsi qu'il a contribué largement à la création du Cercle d'Études Sociales, dont il est

encore maintenant un des membres les plus dévoués.

Son cours d'*Economie politique* est un des plus beaux de la Faculté de Droit. La simplicité, la clarté de l'exposé, donnent à la matière un attrait tout spécial, un intérêt captivant.

Le « Droit des Gens » qui n'est qu'une utopie Gouvernementale dont le côté pratique ne se conçoit même pas, est pour le sympathique professeur un motif à digressions des plus originales.

Très versé dans la politique étrangère, il montre à ses élèves et cela avec une perspicacité très remarquable, les dessous de la grande comédie qui se joue sur le théâtre de l'Europe. Il leur fait prévoir les événements importants qui pourront résulter un jour de la politique actuelle, tout en leur montrant comme on en pourrait peut-être conjurer les dangers.

Ce qui contribue plus encore que sa science à le faire aimer et estimer de tous, c'est la grande simplicité qui le caractérise, la modestie peut-être exagérée qu'il apporte en toutes choses. Mais qu'on ne s'y trompe pas; cet homme à l'extérieur froid et réservé est tout

dévoué à la jeunesse universitaire ; il est l'ami des Etudiants.

Nous sommes heureux (nous aimons à le redire) de pouvoir donner aujourd'hui, à M. DE RIDDER, ce gage de notre estime et de notre dévouement ; nous le lui donnons de tout cœur.



LETTRE

DE

M^r FRÉDÉRIC PASSY.

Les pages qui vont suivre ont été dédiées par l'éminent membre de l'Institut à l'Almanach de l'Université de Gand. Le peu de temps dont disposait M. Passy ne lui a pas permis d'écrire quelque chose s'adressant spécialement à la jeunesse universitaire. Mais nous ne doutons pas que le sujet traité par l'auteur, avec une compétence incontestée, n'intéresse tous ceux que préoccupe la situation politique actuelle de l'Europe. Nous espérons qu'on nous saura gré d'avoir pu faire connaître au public, l'appréciation d'un savant illustre, sur cette question d'Alsace-Lorraine qui a déjà soulevé tant de polémiques, et qui a eu un regain d'actualité à la suite de la publication de la « Dépêche d'Ems ».



MESSIEURS,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander, — un peu tard, vous avez bien voulu en faire la remarque, — quelques pages pour l'almanach que vous devez publier à la fin de ce mois. Désireux, malgré le peu de temps que me laissent mes occupations, de vous témoigner ma bonne volonté, j'avais songé d'abord à vous envoyer quelques réflexions sur le respect, cette qualité ou cette vertu si nécessaire à la démocratie et à la jeunesse, sans laquelle il n'y a ni véritable grandeur ni véritable liberté, et qui n'est autre chose au fond, que l'une des formes de la dignité personnelle. Mais, dire cela comme il faudrait le dire, sans exagération, sans pédantisme, et de telle façon que l'on ne put y voir que l'expression du respect sincère et de la sympathie profonde que je ressens pour la jeunesse et pour la démocratie, n'est point chose facile. Il y faudrait, je le crains, plus de loisir et plus de liberté d'esprit que je n'en ai, en ce moment surtout. Je vous demande donc, puisque vous avez paru m'y autoriser, la permission de vous adresser quelques pages, qui n'ont point été écrites à votre intention, mais qui n'ont encore été communiquées à personne, et qui peut-être

ne vous paraîtront pas sans quelque intérêt. C'est encore de respect qu'il y est question, de respect mutuel, non plus d'homme à homme, il est vrai, ou de catégorie sociale à catégorie sociale, mais de nation à nation, dans la grande et laborieuse carrière du développement commun de la civilisation.

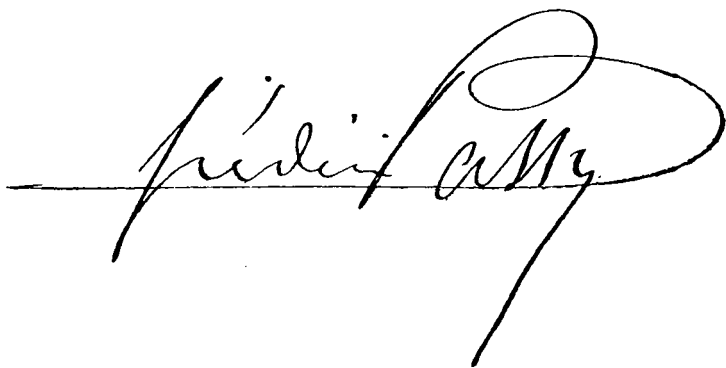
Il y a deux ans, si je ne me trompe, dans une lettre admirable, qui fut un événement dans la politique européenne, l'un des maîtres de la jeunesse contemporaine, l'un de ceux qu'on aurait pu croire à tout jamais assuré de son respect, M. LAVISSE, posait devant vous et devant le monde, en termes d'autant plus puissants, qu'ils étaient plus discrets et plus mesurés, la grande question de la justice internationale et des réparations nécessaires que cette justice attend et que le repos de l'Europe exige, Il vous disait à vous, jeunes gens, espoir et prochaine élite d'un pays libre et neutre, d'avoir sans cesse devant les yeux, avec la haute et sereine impartialité que vous permettent cette neutralité et cette liberté, les grands problèmes d'où dépend l'avenir de l'humanité. C'est, au fond, la même préoccupation, le même sentiment, qui m'ont dicté les pages que je vous envoie. Je les ai écrites comme Français sans doute, mais comme homme surtout, sous l'inspiration d'un patriotisme plus large que le patriotisme purement national, le patriotisme de l'humanité, pour employer la belle expression de Monsieur JULES SIMON, qui n'en est point la négation, bien s'en faut, mais le couronnement.

Il me serait doux, et il ne serait pas inutile, que ces pages, grâce à leur publication dans votre almanach, allassent au cœur de la laborieuse jeunesse dont vous faites partie. De la jeunesse belge d'abord, sans doute, mais j'oserai ajouter : de la jeunesse de tous les pays, et plus spécialement des petits pays et des pays neutres.

Désintéressés à ce qu'il semble, puisqu'il leur est interdit d'y prendre part directement, dans les conflits des grandes puissances, les petits états y sont en réalité particulièrement

intéressés, puisqu'ils en ressentent les contre-coups, puisque d'ailleurs, pour faire respecter leur neutralité, — comme le remarquait à Berne, l'an dernier, le président de la conférence interparlementaire, — ils sont, eux qui n'ont pas le droit de faire la guerre, contraint de dépenser en armement proportionnellement autant que ceux qui l'ont faite et sont soupçonnés de la vouloir faire encore.

Ils ont d'ailleurs au nom de leur intérêt, le droit de faire entendre leur voix; ils ont en se groupant le pouvoir de former au sein de l'Europe divisée contre elle-même, une puissance modératrice capable peut-être d'imposer par son union la sagesse, la justice, la modération. Ils ont, tout au moins, le devoir de le tenter. Et c'est, Messieurs, dans l'espoir de contribuer, pour si peu que ce soit, à ce progrès si désirable, que je vous confie, en vous remerciant de m'en avoir donné l'occasion, les réflexions que je vous adresse.

A large, elegant handwritten signature in black ink, written over a horizontal line. The signature is highly stylized and cursive, appearing to read 'Frédéric A. M. Y.' with a large, sweeping flourish that loops back under the line.

QUESTIONS DU TEMPS PRÉSENT.

L'ALSACE-LORRAINE ET LA PAIX.

LA DÉPÊCHE D'EMS

PAR

JEAN HEIMWEH.

HEIMWEH, le mal du pays, le cœur qui saigne des douleurs de la terre natale, tel est le touchant pseudonyme sous lequel écrit, depuis quelque temps, un Alsacien dont personne n'est parvenu à connaître le vrai nom et dont on sait seulement qu'il est un Alsacien authentique, en même temps qu'un homme de grand cœur et de grand talent.

Un homme réfléchi aussi, un homme pratique ne se payant pas de mots, ne prenant pas comme tant d'autres ses désirs pour des réalités, et ne se figurant pas qu'il suffit de crier anathème aux iniquités de la politique pour les faire disparaître.

Ceux qui ont lu ses précédents ouvrages savent à quoi s'en tenir à cet égard. Ils ont pu être frappés également de la prudence et de la mesure de ses conseils et de l'ardeur de ses convictions.

Aussi n'est-ce point un symptôme sans importance de le voir aujourd'hui dans cette dernière étude, déclarer très-nettement, non pas seulement qu'il y a une question d'Alsace-Lorraine (il y a 23 ans qu'il y en a une et qui prime toutes les autres), mais que le moment est venu où il faut que cette

question soit résolue et que l'Europe est dans l'obligation, à la fois matérielle et morale, d'en exiger la solution.

Il ne prétend pas d'ailleurs, comme ceux qui ne tiennent point compte des faits, que cette solution doive être une pure et simple retrocession à la France des territoires qui lui ont été enlevés. Il admet, avec les gens réfléchis et impartiaux, qu'il y a deux partis en cause, trois plutôt. Et si la première condition à observer, suivant lui, est le respect de l'indépendance des populations, il n'importe pas moins, à ses yeux, que l'Allemagne trouve, dans l'arrangement à intervenir, des garanties pour sa sécurité, et que la France en ait également pour la sienne.

HEIMWEH constate d'ailleurs (et ce n'est pas ce qu'il y a de moins important dans sa brochure) que cette nécessité de reconnaître l'existence de la question d'Alsace-Lorraine et de la résoudre, ce n'est plus lui seulement qui la proclame, ce ne sont plus quelques patriotes alsaciens ou français; ce sont tous les hommes politiques de quelque valeur, c'est l'Europe entière intéressée à voir enfin s'éclaircir son horizon : « L'Europe qui, suivant un mot trop juste de JULES SIMON, paie aussi cher que la France et l'Allemagne la rançon de Sadowa et de Sedan, et ne peut se résigner à monter éternellement la garde, avec cinq millions de bayonnettes, sans compter les réserves, devant la porte à demi-close du Temple de Janus ».

Que s'est-il passé cependant, pour avoir donné aux espérances patriotiques de l'éminent Alsacien une confiance qui n'aurait pas osé s'avouer si hautement il n'y a pas bien longtemps? Quels faits nouveaux sont venus autoriser ce qu'il se promet de l'opinion générale de l'Europe et de l'intervention toute morale, mais énergique, de la plupart des gouvernements, en faveur de la justice internationale?

Deux choses dont il parle également mais qu'il n'apprécie peut-être pas avec une égale clairvoyance et une égale équité.

Il y a la dépêche d'Ems, ou plutôt la lumière si crue, la lumière sinistre impudemment projetée sur cette dépêche par

le grand coupable qui se fait gloire d'avoir provoqué, par un faux en écriture diplomatique, le déchainement de toutes les calamités.

Et il y a la croisade poursuivie avec une infatigable persévérance, en dépit de toutes les difficultés et de tous les obstacles, par les hommes qui se sont fait les organes des réclamations de la conscience humaine, par les sociétés de paix et d'arbitrage, et, à leur suite, par l'élite des parlements européens.

En 1870, comme le remarque justement HEIMWEH, et comme personne ne l'ignore hélas, en 1870 et depuis, la France a passé aux yeux du monde pour avoir voulu la guerre. Ce n'était pas la France, à supposer que cela fut vrai, qui en aurait dû être responsable; c'était le Gouvernement qui voulait et ordonnait pour elle. Et ce n'était pas vrai, bien des gens le savaient et beaucoup d'autres auraient dû le savoir.

Le gouvernement impérial avait eu de grands torts. Il avait eu le tort, après avoir remporté un succès diplomatique par l'abandon de la candidature Hohenzollern, de ne pas s'en tenir pour satisfait et de faire faire auprès du roi de Prusse une démarche dont l'insistance était à la fois maladroite et déplacée. Mais il n'avait pas voulu la guerre, du moins jusqu'au moment où, par une provocation directe, le gouvernement prussien l'avait mis dans le cas de paraître prendre l'offensive, quand il ne faisait que répondre à une agression.

Toujours est-il que ces apparences avaient valu à la France, pendant la lutte, et qu'elles avaient continué à lui valoir après la lutte, malgré l'inexcusable exagération des exigences du vainqueur, la défaveur d'une grande partie des gouvernements et de l'opinion. Même en la plaignant, on disait volontiers pour s'excuser de n'avoir rien fait pour elle : c'est malheureux, mais c'est sa faute. Personne ne peut plus ignorer aujourd'hui que ce n'est pas sa faute, ou du moins que, s'il y a eu faute de sa part, cette faute n'est rien en comparaison de la faute par laquelle on l'y a entraînée. Tout le monde sait que — pour

trionpher à la fois des répugnances de son souverain, qui redoutait la responsabilité du sang versé, et des résistances de l'Empereur Napoléon, qui, le 13 juillet encore, au conseil des ministres, proposait un appel aux puissances et se frottait les mains à l'espoir d'éviter la guerre, — un homme qui, suivant ses propres paroles, avait besoin d'une guerre pour refondre dans un même feu la diversité des monnaies allemandes, a altéré une dépêche officielle, changé en un affront prémédité une démarche peu habile, mais respectueuse, de l'Ambassadeur de France, et en un congé brutal, en une mise à la porte de cet ambassadeur, la réponse négative, mais polie, qui lui avait été faite. Tout le monde sait que c'est à table, après s'être assuré mutuellement que *l'instrument* dont ils avaient besoin, l'armée, était en bon état, que trois hommes : le chancelier de BISMARCK, le feld-maréchal DE MOLTKE et le ministre de la guerre DE ROON, sans perdre un coup de fourchette, ont déchaîné la lutte terrible qui allait bouleverser l'Europe.

Cela change le point de vue, comme le remarque justement HEIMWEH. Et il n'est pas surprenant que l'Europe, qui a pu s'apercevoir de ce que lui coûte à elle-même l'état d'équilibre instable qu'elle a laissé se constituer, se prenne à regretter son indifférence d'il y a 23 ans, et à trouver injuste la défaveur dans laquelle elle a tenu la France, et l'abandon dans lequel elle a laissé les populations victimes du traité de Francfort. Et en même temps, ainsi que je viens de le dire, un mouvement non pas étranger, mais supérieur aux questions pendantes, s'est traduit dans l'Europe et dans le monde contre la violence et contre les solutions imposées par la violence. On a vu se manifester et grandir à travers toute l'Europe (et il faut le dire à l'honneur de tous, chez les vainqueurs comme chez les vaincus, chez les forts comme chez les faibles), un sentiment à peine connu avant ce temps, si ce n'est de quelques esprits de premier ordre et de quelques âmes exceptionnelles. On a compris, non seulement que la force est maudite au point de vue moral, mais que ses œuvres sont précaires et funestes au

point de vue matériel. On a compris qu'il y a un droit pour les collectivités comme pour les individus; et que dans les relations internationales comme dans les relations privées, il y a une justice que l'on doit respecter et une solidarité à laquelle on n'échappe pas.

Et peu à peu les voix isolées qui réclamaient cette justice ont éveillé d'autres voix. Les quelques sociétés vouées à la propagande de la paix et des solutions amiables se sont multipliées et développées. Les arbitrages, d'abord rares et d'importance relativement médiocres (si l'on peut appeler médiocre ce qui, en s'envenimant, risque de mettre aux prises les amours-propres nationaux), sont devenus fréquents, et se sont appliqués à des litiges de plus en plus sérieux.

Au congrès de la paix, dont l'importance a grandi d'année en année, ont succédé, ou plutôt se sont jointes, des réunions internationales de membres des différents parlements, aux sessions desquelles les principales capitales de l'Europe se sont disputé l'honneur de donner asile. Des motions en faveur de traités généraux qui feraient de l'arbitrage la loi habituelle des nations contractantes ont été adoptées avec l'approbation des gouvernements, dans une bonne partie déjà des chambres des Deux-Mondes. Et le premier Ministre de la Grande-Bretagne a pu, avec un assentiment unanime auquel il n'est pas accoutumé, laisser entrevoir le jour prochain où une haute cour des nations dirigera, dans des voies plus sages et plus sûres, la politique internationale.

Résultats considérables, progrès immenses dont les conséquences pour l'avenir de l'humanité sont incalculables. Progrès, grâce auquel ce que constate, et ce dont se réjouit ΗΕΙΜΩΕΗ, est devenu possible. Mais progrès qui ne pouvait point s'obtenir en un jour et auquel il fallait du temps, de la prudence et de la mesure.

On a reproché souvent aux sociétés de la paix, même au sein de leur congrès, de ne point attaquer directement les difficultés existantes, de ne point mettre en discussion les réclamations

de telles ou telles nationalités, de ne point prononcer des verdicts pour ou contre telles ou telles puissances.

HEIMWEH en rendant justice aux intentions, semble s'associer dans une certaine mesure à ce reproche. Qu'il me permette de lui dire, comme je l'ai dit en mainte occasion, à Rome notamment et à Berne, que le reproche est sans fondement. Le rôle des sociétés de la paix, qui peut n'être pas toujours le même que celui de tous leurs membres, le rôle des congrès de la paix, auxquels peuvent participer des hommes qui ont, ailleurs, une action directe sur la politique, ce n'est pas, ce n'était pas surtout il y a vingt ans, il y a dix ans, de prononcer des sentences, de reviser des traités, de faire ou de prétendre faire la loi aux gouvernements, et de s'ériger en parlements des futurs Etats-Généraux de l'humanité. C'était moins et c'était plus, beaucoup plus. C'était de faire pénétrer dans les esprits, et par suite dans les faits, cette vérité qu'il y a une loi de la Société des nations, comme il y a une loi de chaque nation particulière. C'était de créer, suivant le conseil dont m'honorait l'illustre comte SCLOPIS, ce que MONTESQUIEU appelait « un esprit général ».

C'était, en habituant peu à peu les sceptiques à croire à ce qu'ils bafouaient, en obtenant graduellement des gouvernements qu'ils voulassent bien confier à l'arbitrage la solution de difficultés de plus en plus sérieuses, de faire grandir dans l'opinion la confiance à l'arbitrage, de faire répudier par elles l'ancienne glorification du droit du plus fort et de faire monter à la fois dans les consciences par le sentiment, et dans les faits par la pratique, l'idée d'une politique nouvelle plus honnête, plus sûre et plus humaine.

Le but n'est pas atteint. Les efforts n'ont points cessé d'être nécessaires. Mais on s'en est rapproché tout au moins. Et si HEIMWEH dans sa dernière publication, croit pouvoir presque saluer par avance celui qu'il appelle le découvreur de la paix, s'il peut se demander qui aura l'honneur et le bonheur de résoudre sans larmes ni sang, sans atteinte à la dignité de

personne, bien au contraire, la grande question qui est le nœud de l'avenir; s'il peut aller lui, qui est Alsacien, jusqu'à supposer que ce pourrait être aussi bien le jeune empereur qui règne à Berlin que le vieux Pontife qui de Rome parle à tout l'univers; c'est peut-être, je le dirai en terminant, parce qu'il y a eu des gens patients, sachant attendre mais ne se décourageant jamais, ne se flattant pas étourdiment d'atteindre d'un bond l'idéal lointain vers lequel ils avaient orienté leur marche, mais marchant toujours, et peu à peu acquérant le droit de dire au monde qu'il a marché avec eux.

FRÉDÉRIC PASSY,

Membre de l'Institut,

Président de la société française pour l'arbitrage entre nations.



LETTRE
DE
M^r MAURICE BARRÈS.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs quelques lignes de M. MAURICE BARRÈS. On peut ne pas approuver ses idées; — chacun garde sa manière de voir à ce sujet — mais on aime à reconnaître dans l'auteur de « Sous l'Œil des Barbares » un penseur profond, un écrivain puissant maniant la phrase avec une aisance et une élégance remarquables. Aussi nous espérons que les lecteurs de notre annuaire liront avec plaisir et intérêt cette profession de foi du jeune mais déjà très connu romancier et psychologue.

A MESSIEURS LES ÉTUDIANTS

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

Dans ce moment où la poussée individualiste va jusqu'à s'affirmer par la bombe, le philosophe doit veiller plus encore que le policier. Celui-ci n'empêchera pas grand'chose, celui-là hâtera tout. Or le bien est au delà du mal que nécessairement nous allons traverser. Ces bombes qui tombent de toutes parts, pareilles aux aérolithes qui si tragiquement éclairent les jardins de Brutus (dans le Jules César de Shakspeare), nous présagent de grands changements, une formule sociale nouvelle.

Je n'admire aucun meurtrier, pas même Brutus, mais dans un livre pour jeunes hommes, dans l'« Almanach des étudiants de l'Université de Gand » on doit aborder d'un esprit philosophique et comprendre des doctrines que tant de causes nécessitent et dont nul attentat n'amoindrit le devenir.

Des esprits jeunes examineront peut-être avec intérêt, dans les pages suivantes, un aspect des principes individualistes sur lesquels on essaya d'asseoir une conception de la vie⁽¹⁾.

(1) Sous l'Œil des Barbares, Un Homme Libre, Le Jardin de Bérénice, et L'Ennemi des Lois, quatre manuels où est exposée, du point de vue individualiste, la sensibilité la plus neuve de ce temps.



LE CULTE DU MOI.

SA JUSTIFICATION.

M'ÉTANT proposé de mettre en roman la conception que peuvent se faire de l'Univers les gens de notre époque, décidés à penser par eux-mêmes et non pas à répéter des formules prises au cabinet de lecture, j'ai cru devoir commencer par une étude du Moi. Notre morale, notre religion, notre sentiment des nationalités sont choses écroulées, auxquelles nous ne pouvons emprunter des règles de vie, et en attendant que nos maîtres nous aient refait des certitudes, il convient que nous nous en tenions à la seule réalité, au Moi.

* * *

On pourra dire que cette affirmation n'a rien de bien fécond, vu qu'on la trouve partout. A cela, s'il faut répondre, je réponds qu'une idée prend toute son importance et sa signification de l'ordre où nous la plaçons dans l'appareil de notre logique.

Egoïsme, égoïsme, Moi avec une majuscule ont d'ailleurs fait leur chemin. Tandis qu'un grand nombre de jeunes esprits, dans leur désarroi moral, accueillaient d'enthousiasme cette chaloupe, il s'éleva des récriminations, les sempiternelles déclamations contre l'égoïsme. Cette clameur fait sourire. Il est fâcheux qu'on soit encore obligé d'en

revenir à des notions qui, une fois pour toutes devraient être acquises aux esprits un peu défrichés. « Les moralistes, disait avec une haute clairvoyance SAINT-SIMON en 1807, se mettent en contradiction quand ils défendent à l'homme l'égoïsme et approuvent le patriotisme, car le patriotisme n'est pas autre chose que l'égoïsme national, et cet égoïsme fait commettre, de nation à nation, les mêmes injustices que l'égoïsme personnel entre les individus ».

En réalité, avec SAINT-SIMON, tous les penseurs l'ont bien vu, la conservation des corps organisés tient à l'égoïsme. Le mieux où l'on peut prétendre, c'est à combiner les intérêts des hommes de telle façon que l'intérêt particulier et l'intérêt général soient dans une commune direction. Et de même que la première génération de l'humanité est celle qui a eu le plus d'égoïsme personnel puisque les individus ne combinaient pas leurs intérêts, de même des jeunes gens sincères ne trouvant pas, à leur entrée dans la vie, un maître, « axiome, religion ou prince des hommes » qui s'impose à eux, doivent tout d'abord servir les besoins de leur Moi. Le premier point c'est d'exister.

Je leur dis d'un ton fort assuré :

« Il n'y a qu'une chose que nous connaissions et qui existe réellement parmi toutes les fausses religions qu'on te propose, parmi tous ces cris du cœur avec lesquels on prétend te rebâtir l'idée de patrie, te communiquer le souci social et t'indiquer une direction morale. Cette seule réalité tangible, c'est le Moi, et l'univers n'est qu'une fresque qu'il fait belle ou laide.

« Attachons-nous à notre Moi, protégeons-le contre les étrangers, contre les barbares. »

* * *

Grave erreur de prêter à ce mot de *barbares* la signification de « philistins » ou de « bourgeois. » Quelques-uns s'y méprirent tout d'abord. Une telle synonymie pourtant est

fort opposée à nos préoccupations. Par quelle grossière obsession professionnelle séparerai-je l'humanité en artistes, fabricants d'œuvres d'art et en non-artistes ? Si PHILIPPE se plaint de vivre « sous l'œil des barbares », ce n'est pas qu'il se sente opprimé par des hommes sans culture ou par des négociants ; son chagrin, c'est de vivre parmi des êtres qui de la vie possèdent un rêve opposé à celui qu'il s'en compose. Fussent-ils par ailleurs de fins lettrés, ils sont pour lui des étrangers et des adversaires.

Dans le même sens les Grecs ne voyaient que barbares hors de la patrie grecque. Au contact des étrangers, et quel que fut d'ailleurs le degré de civilisation de ceux-ci, ce peuple jaloux de sa propre culture éprouvait un froissement analogue à celui que ressent un jeune homme contraint par la vie à fréquenter des êtres qui ne sont pas de sa patrie psychique.

Ah ! que m'importe la qualité d'âme de qui contredit une sensibilité ! Ces étrangers qui entravent ou dévoient le développement de tel MOI délicat, hésitant et qui se cherche, ces barbares par qui plus d'un jeune homme impressionné faillira à sa destinée et ne trouvera pas sa façon de vivre, je les hais.

Ainsi, quand on les oppose, prennent leur pleine intelligence ces deux termes *Barbares* et *Moi*. Notre *Moi*, c'est la manière dont notre organisme réagit aux excitations du milieu et sous la contradiction des *Barbares*.

* * *

Le *Moi*, en effet, n'est pas immuable ; il nous faut le défendre chaque jour et chaque jour le créer, Voilà la double vérité sur quoi sont bâtis les petits traités qu'on voudra bien m'excuser de commenter ici. La culture du *Moi* n'est pas de s'accepter tout entier. Cette éthique où nous avons mis notre ardente et unique complaisance réclame de ses savants un constant effort. C'est une culture qui se fait par élargements et par accroissements : nous avons à épurer notre moi de toutes les

parcelles étrangères que la vie continuelle y introduit, et puis à lui ajouter. Quoi donc? Tout ce qui est identique, assimilable; parlons net : tout ce qui se colle à lui, quand il se livre sans réaction aux forces de son instinct.

« Moi, disait PROUDHON, se souvenant de son enfance, c'était tout ce que je pouvais toucher de la main, atteindre du regard et qui m'était bon à quelque chose; non-moi était tout ce qui pouvait nuire ou résister à moi. » Pour tout être passionné qu'emporte son jeune instinct, c'est bien avec cette simplicité que le monde se dessine. PROUDHON, petit villageois qui se roulait dans les herbages de Bourgogne, ne jouissait pas plus du soleil et du bon air que nous avons joui de Balzac et de Fichte dans nos chambres étroites ouvertes sur le grand Paris, nous autres jeunes bourgeois pâlis, affamés de tous les bonheurs. Appliquez à l'aspect psychique des choses ce qu'il dit de leur aspect physique, vous avez l'état de PHILIPPE dans « *Sous l'œil des Barbares* ». Les Barbares, voilà le non-moi, c'est à dire tout ce qui peut nuire ou résister au Moi.

.

Mais ce n'est pas assez que ton Moi existe; comme il est vivant, il faut que tu le cultives, que tu agisses sur lui mécaniquement (étude, curiosité, voyages).

S'il a faim encore, donne lui l'action (recherche de la gloire, politique, industrie, finances).

Et s'il sent trop de sécheresse, rentre dans l'instinct, aime les humbles, les misérables, ceux qui font effort pour croître. Au soleil incliné d'Automne qui nous fait sentir l'isolement aux bras mêmes de notre maîtresse, courons contempler les beaux yeux des phoques et nous désoler de la mystérieuse angoisse que témoignent dans leurs vasques ces bêtes au cœur si doux, les frères des chiens et les nôtres.

Le repliement sur soi-même est desséchant, m'a-t-on dit. Nul d'entre vous, mes chers amis, qui ne sourie de cette objection, s'il se conforme à la méthode que j'expose. Ce que

l'on dit de l'homme de génie, qu'il s'améliore par son œuvre, est également vrai de tout analyste du Moi. C'est de manquer d'énergie et de ne savoir où s'intéresser, que souffre le jeune homme moderne, si prodigieusement renseigné sur toutes les façons de sentir. Eh bien ! qu'il apprenne à se connaître ; il distinguera où vont ses curiosités sincères, la direction de son instinct, sa vérité. Au sortir de cette étude obstinée de son Moi, à laquelle il ne retournera pas plus qu'on ne retourne à sa vingtième année, je lui vois une admirable force de sentir, plus d'énergie, de la jeunesse enfin et moins de puissance de souffrir. Incomparables bénéfiques ! Il les doit à la science du mécanisme de son Moi, qui lui permet de varier à sa volonté le jeu, assez restreint d'ailleurs, qui compose la vie d'un occidental sensible.

* * *

J'entends que l'on va me parler de solidarité. Le premier point c'était d'exister. Que si maintenant vous vous sentez libre des Barbares et véritablement possesseur de votre âme, regardez l'humanité et cherchez une voie commune où vous harmonisez.

Ah ! Que chacun satisfasse son Moi, et l'humanité sera une belle forêt, belle de ce que tous arbres, plantes et animaux s'y développeront, s'élanceront selon leur sève. Les monstres sont rares, et puis dans toutes les hypothèses sociales et quand même la gendarmerie verrait supprimer son budget, les circonstances et la générosité naturelle aux hommes feraient surgir des défenseurs pour les instincts opprimés.

* * *

Prenez d'ailleurs le Moi pour un terrain d'attente sur lequel vous devez vous tenir, jusqu'à ce qu'une personne énergique vous ait reconstruit une religion. Sur ce terrain à bâtir, nous camperons, non pas tels qu'on puisse nous qualifier de religieux, car aucun doctrinaire n'a su nous proposer d'argument

valable, sceptique non plus, puisque nous avons conscience d'un problème sérieux — mais tout à la fois religieux et sceptiques.

En effet, nous serions enchantés que quelqu'un survint qui nous fournit des convictions, notamment sur ce qui se passe après l'épouvante de la mort, car tout le reste, voyez-vous, n'est que plaisanterie et matière à bavardages, Et d'autre part, nous ne méprisons pas le scepticisme, nous ne dédaignons pas l'ironie. C'est qu'à notre avis la négation n'a pas fini sa tâche. Sans doute, le programme des destructions nécessaires a été rédigé, mais il faut chaque jour lui ajouter pour le maintenir en face des affirmations sans cesse renaissantes ou aggravées des divers dogmatismes. Pour les personnes d'une vie intérieure un peu intense qui parfois sont tentées d'accueillir des solutions mal vérifiées, le sens de l'ironie est une forte garantie de liberté. Il est une défense excellente contre certains organisateurs hâtifs, qui, en place des logements agréables et sains où nous aspirons à nous reposer, nous bâtissent en plâtre des copies véritablement inhabitables des fortes constructions aujourd'hui écroulées où se satisfaisaient nos pères.

* * *

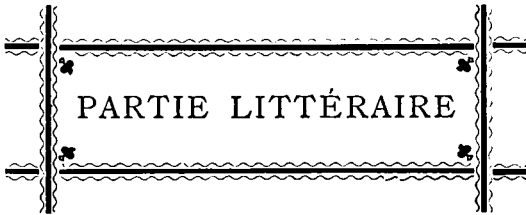
Et maintenant, au lecteur informé de reviser ce jugement de scepticisme qu'on porte sur notre œuvre. Nul plus que nous ne fût affirmatif. Quelques uns se seront mépris précisément sur cette ironie, procédé littéraire qui nous est familier. Mais l'ironie, vraiment, je ne l'employai qu'envers ceux qui vivent comme dans un mardi-gras perpétuel, sous des formules louées chez le costumier à la mode. Leurs convictions, tous leurs sentiments, ce sont manteaux de cour qui pendent salis et flasques, non pas sur des reins maladroits, sur des mollets de bureaucrates, mais disgrâce plus grave sur des âmes indignes. Combien en ai-je vu de ces nobles postures qui, très

certainement n'étaient pas héréditaires!... Ah! laissez m'en sourire, tout au moins une fois par semaine, car tel est notre manque d'héroïsme que nous voulons bien nous accommoder des conventions de la vie de société et même accepter l'étrange dictionnaire où vous avez défini selon votre intérêt, le juste et l'injuste, les devoirs et les mérites, mais un sourire, c'est le geste qu'il nous faut pour avaler tant de crapauds.

Soldats, magistrats, moralistes, éducateurs, pour distraire les simples de l'épouvante où vous les mettez, laissez qu'on leur démasque sous vos durs raisonnements l'imbécillité de la plupart d'entre vous et le remords du surplus. Si nous sommes impuissants à dégager notre vie du courant qui nous emporte avec vous, pourtant n'attendez pas, détestables compagnons, que nous prenions au sérieux des devoirs que vous affichez et ces mille sentiments qui ne vous ont pas coûté une larme.

Ai-je eu, en revanche, la moindre ironie pour Athénée dans son Sérapis, pour ma tendre Bérénice humiliée, pour les pauvres animaux? Nul ne peut me reprocher le rire de Gundry sur le passage de Jésus portant sa croix. Seulement à Gundry non plus, je ne jetterai pas la reprobation, parce que, si nerveuse, elle est bien faite pour souffrir. Toujours je fus l'ami de ceux qui étaient misérables en quelque chose, et si je n'ai pas l'espoir d'aller jusqu'aux pauvres et aux déshérités, je crois que je plairai à tous ceux qui se trouvent dans un état fâcheux au milieu de l'ordre du monde, à tous ceux qui se sentent faibles devant la vie.

Maurice Odartes.





RÉMINISCENCE.

*Quand du marbre divin à peine détaché
Faillit ce monde enfant que l'on nomma la Grèce,
Il me souvient encore de ma lointaine ivresse,
D'un bonheur primitif à mes regards caché ;*

*Et c'est en vain depuis que mon âme a cherché
Sous de nouveaux soleils une telle allégresse,
Et rien ne m'a rendu la brise qui caresse
La tête d'Adonis ou le sein de Psyché.*

*Héros, mortel ou dieu, qu'étais-je ? Je l'ignore.
Hôte de l'univers fêté par l'air sonore,
Par l'onde souriante et le ciel indulgent,*

*Je vivais, et j'allais par les bois et les plaines,
Libre et fier de sentir entre mes mains hautaines
La lyre aux cordes d'or, l'épée aux clous d'argent.*

EMMANUEL DES ESSARTS,
Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont.



LE BLUET ROUGE.

BALLADE TCHÈQUE.

C'EST le soir de Sadowa. — Le soleil caresse de ses derniers rayons les mourants et les morts. — Seul, le roi vainqueur — avec son casque tout poudreux et sa cuirasse d'acier — est assis sur le seuil de sa tente.

Il regarde la plaine tragique où gisent des milliers de soldats, — que les mères et les fiancées ne reverront plus; — et du fond de la vallée un murmure immense — une clameur douloureuse faite de râles et de soupirs, de prières et de sanglots — monte jusqu'à son oreille.

Le roi baisse la tête et parle — comme en un rêve, d'une voix très douce :

« Là-bas, dans les champs du Brandebourg,

— parmi les épis blonds de la moisson prochaine, — les bluets se penchent et se jouent entre eux, — au souffle tiède du vent du soir.

« Ils sont nombreux comme les étoiles d'un ciel d'été — et reluisent d'un éclat plus pur — que les améthystes et les saphirs du reliquaire de Charlemagne — au dôme impérial d'Aix-la-Chapelle.

« Quand j'étais tout petit, — dans les champs de notre Brandebourg, — j'aimais à parer mon front d'une guirlande de ces bluets, — et la vue du diadème enfantin — faisait sourire ma mère.

« Je voudrais, à cette heure, — une gerbe étoilée de mes fleurs bien-aimées, — pour y respirer le parfum de la patrie — et en couronner ma victoire. »

Un enfant de troupe passait devant la tente — portant un tambour qu'une balle avait troué. — Le roi appela l'enfant — et lui montrant un souverain d'or : — « Garçon, va, apporte-moi une moisson de bluets, — et tu n'auras point perdu ta peine. »

L'enfant laissa son tambour ; — il descendit dans le vallon, — il gravit les collines — et,

dans les champs foulés par la marche des bataillons, — dans les prairies labourées par les roues des canons, — courbé vers la terre sanglante, — il cherchait la fleur d'azur.

Il la cherche parmi les mourants, — il la cherche parmi les morts, — entre les épis écrasés sous le sabot des chevaux, — dans les hautes herbes broyées par l'ouragan de la bataille, — même entre des mains glacées — qui jamais ne feront plus le signe de la croix.

Mais, comme le soleil s'abîmait glorieusement sous l'horizon — et revêtait d'un linceul vermeil la vallée mortuaire, — l'enfant vit, incliné sur une figure toute blanche, — un bluet qui étincelait pareil à une étoile de rubis.

Il cueillit la fleur solitaire — et, par les vallons et les collines, — à travers les mourants et foulant les cadavres, — il courut joyeusement jusqu'à la tente du roi :

« Majesté, tous les bluets étaient morts, — celui-là seul était encore debout; — mais voyez quelle aigrette de pourpre — à mettre sur votre casque royal! »

Le roi sourit et donne le souverain d'or. — Puis il regarde la fleur. — Son visage pâlit

d'une façon terrible. — Le bluet est couvert
d'une rosée de sang. — Le roi le rejette d'une
main tremblante, — puis il baisse la tête et
parle, — comme en un rêve, d'une voix très
douce : — « Pardonnez-moi, Seigneur. »

EMILE GEBHART.

Professeur à la Sorbonne.





LA RÉVOLTE.

La rue en un remous roulant de corps, de pas
Et d'épaules où sont ancrés des bras
Sauvagement tendus vers la folie,
Semble passer volante et s'affilie
A des haines, à des sanglots, à des espoirs;
La rue en or
La rue en rouge au fond des soirs.

Toute la mort
En les beffrois tonnants se lève,
Toute la mort surgie en rêve,
Avec des feux et des épées
Et des têtes à la tige des glaives
Comme des fleurs atrocement coupées.

La toux des canons lourds
Les lourds hoquets des canons sourds
Mesurent seuls les pleurs et les abois de l'heure;
Les cadrans blancs, aux carrefours obliques,

*Comme des yeux en des paupières
Sont défoncés à coups de pierre :
Le temps normal n'existant plus
Pour les cœurs fous et résolus
De ces foules hyperboliques.*

*La rage, elle a bondi de terre
Sur un monceau de pavés gris;
La rage au clair avec des cris
Et du sang neuf en chaque artère
Et pâle et haletante
Et si tragiquement!
Que son moment d'élan vaut à lui seul le temps
Que met un siècle en gravitant
Autour de ses cent ans d'attente.*

*Tout ce qui fut rêve jadis,
Ce que les fronts les plus hardis
Vers l'avenir ont instauré,
Ce que les âmes ont brandi,
Ce que les yeux ont imploré,
Ce que toute la sève humaine,
Silencieuse, a renfermé,
S'épanouit aux mille bras armés
De ces foules brassant leur houle avec leurs haines.*

*C'est la fête du sang qui se déploie
A travers la terreur en étendards de joie :
Des gens passent rouges et ivres,
Des gens hurlants passent sur des gens morts,
Les soldats clairs, casqués de cuivre,
Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts,
Las d'obéir, chargent molassement
Le peuple énorme et véhément
Qui veut enfin que sur toute sa tête
Luisent les ors sanglants et violents de la conquête.*

*— Tuer pour rajeunir et pour créer !
Ainsi que la nature inassouvie
Mordre le but, éperdument,
A travers la folie horrible d'un moment,
Tuer ou s'immoler pour tordre de la vie! --*

*Voici des ponts et des maisons qui brûlent,
En façades de sang, sur fond de crépuscule ;
L'eau des canaux en réfléchit les fumantes splendeurs
De haut en bas, jusqu'en ses profondeurs ;
D'énormes tours, obliquement dorées,
Barrent la ville au loin d'ombres démesurées ;
Les bras des feux ouvrant leurs mains funèbres
Éparpillent des tisons d'or par les ténèbres*

*Et les brasiers des toits sautent en bonds sauvages
Hors d'eux mêmes, jusqu'aux nuages.*

*Au vieux palais public d'où les magistrats d'or
Jadis domptaient la ville et refoulaient l'essor
Et la marée en rut des multitudes pâles,
On pénètre cognant les murs, cassant les dalles.
Les clefs sautent et les verrous.
Des armoires de fer ouvrent leur trou
Où s'allignent les archives et les harangues,
Une torche les lèche avec sa langue
Et tout le noir passé, s'envole et s'éparpille
Tandis que dans la cave et les greniers on pille
Et qu'on projette au loin par les balcons hagards
Des corps humains fauchant le vide avec des bras épars.*

Mêmes fureurs dans les églises :
*Les verrières où des vierges se sont assises
Jonchent le sol et s'émiettent comme du chaume ;
Le Christ rivant aux murs sa mort et son fantôme
Est lacéré et pend comme un haillon de bois
Aux quatre clous, restés intacts, parmi sa croix ;
Le tabernacle où sont les chrêmes
Est enfoncé à coups de poings et de blasphèmes ;
On soufflette les saints dans leurs niches debout
Et dans la grande nef, de l'un à l'autre bout,*

— *Telle une neige — on dissémine des hosties*
Pour qu'elles soient, sous les talons rageurs anéanties.

Là bas, le long des murs d'un carrefour,
Au tir rapide et sec des fusils lourds,
La mort, avec des doigts précis et mécaniques
Abat des corps jetant des gestes tétaniques.
Des rangs entiers tombent comme des barres,
Des silences de plomb pèsent sur les bagarres,
Des cadavres dont les balles ont fait des loques
Le torse au clair, montrent leurs clairs baroques
Et le reflet dansant des lanternes fantasques
Crispe en rive, le cri dernier de tous ces masques.

Et noirs, les noirs bourdons tangent dans l'air :
Une bataille âpre et féroce de sons
S'en va, telle la mer,
Battre l'angoisse aux horizons ;
Tapant et haletant le tocsin bat
Comme un cœur dans un combat ;
Des pas rythment des glas, les glas rythment des flammes
On dirait un carnage effrayamment tinté
Qui bondirait sur la cité
Par à travers l'universel embrasement des âmes.

Tous les bijoux du meurtre et des désastres
Étincelant ainsi sous l'œil des astres ;

*La ville entière éclate
En amas d'or coiffé de flammes écarlates ;
La ville au fond des soirs, vers les lointains houleux
Tend sa propre couronne énormément en feu ;
Toute la mort et la folie
Brassent si fort la vie avec leur lie
Que, par instant, le sol semble trembler
Et l'espace brûler
Et les râles et les effrois s'écheveler et s'envoler
Et balayer jusqu'aux cieux froids.*

*— Tuer pour rajeunir et susciter,
Ou pour tomber ou pour dompter, qu'importe !
Tuer ou se casser le front contre la Porte !
Et puis — que son printemps soit vert ou qu'il soit rouge —
Dites, n'est-elle point dans le monde, toujours
Identique, pas à travers l'infinité des jours,
La puissance profonde et fatale qui soudain bouge? —*

EMILE VERHAEREN.





PAGES RETROUVÉES.

(1869.)

LE SINGE ET LE PARAVENT.

(*Vignette de Félicien Rops*).

IL est charmant ton dessin, Fely : J'en aime la forme et la malice. Il est plein de réticences et d'aveux. Il se chimérise d'ironie ; il rit un doigt sur la bouche. Peut-être, sous son air de folie, cache-t-il une leçon de sagesse. Marquissettes et cydalises, jolis sphinx aux ailes repliées dans le dos, j'y lis notre sort : on croit vous tenir quand déjà vous avez fui derrière le paravent.

Ce serait une chinoiserie si ce n'était de la philosophie. Les pédants n'y verront que ta verve... et du feu. Plus ingénu, j'y vois le complot des lèvres et des baisers.

Une Dame est assise derrière un paravent, près d'un grand pot de myrtes. Elle est jeune, elle est jolie : elle doit l'être, mais comme on ne voit que le bas de sa robe et un petit pied chaussé d'une mule, on n'en est pas sûr. Toi seul, ami, peux le dire ; tu la connais ; sa tête est restée dans ton crayon.

Je ne puis me lasser de regarder ce pied ; on dirait une fleur épanouie au rebord de la robe. Un fin talon, qui doit claquer sur les parquets, lui donne je ne sais quoi de hardi et de triomphant. Ce petit pied-là a toutes les significations. Il a couru aux rendez-vous des carrefours et des églises, il a foulé les marguerites qu'effeuillèrent les mains, il a battu sur les tapis les marches du cœur. Il a dit à l'ourlet de la robe : tu ne sauras pas ce que j'ai fait. Il a les bonds agiles de la biche sous les feuillées.

Pourquoi, si leste, n'aurait-il pas cogné le nez d'Arlequin, aujourd'hui que Colombine lève le pied plus haut que la jambe ?

Tu as voulu laisser planer sur tout cela le mystère et tu as bien fait. Après tout, la femme qu'on aime le mieux n'est-elle pas celle qu'on connaît le moins ? Tant qu'elle nous reste

ignorée, nous la façonnons à notre rêve et lui donnons ce coup de pouce — que malheureusement elle nous rendra plus tard.

Un Singe est assis de l'autre côté du paravent, penché sur un papier où certainement il fait le portrait de la dame. Il est ressemblant, il ressemble à tous les hommes. Le plus joli, c'est qu'il se croit malin, il ne se doute pas que ce qu'il voit de la dame, c'est le paravent.

Pendant qu'il s'escarmouche, il me semble entendre le bruit clair d'un rire derrière la cloison de laque. C'est le rire de sa bouche rose — à Elle — de sa bouche armée de dents pointues, bien faites pour grignoter des pralines et des cœurs.

Bon Singe ! Éternelle bêtise humaine ! Quand une femme nous ouvre sa fenêtre, c'est à l'autre qu'il faut aller voir. L'œil dont elle nous regarde est muet, c'est l'autre où se verra son secret. Ton paravent, Fely, est sur ce point formel ; il démontre la rouerie de la vierge aussi bien que de la femme. Il est le symbole de sa feinte ingénue ou savante, rempart où se retranche sa faiblesse et derrière lequel s'opèrent ses métamorphoses.

Pour compléter le croquis, un amour dodu et badin califourchonne un des angles du paravent. Il tient dans la main une torche enflammée et délicatement, avec un rire heureux, la passe à travers une nuée de brillants papillons en attendant qu'il rôtisse ton poil avec, Homme bonace, image du singe !



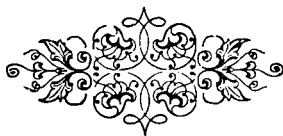
LA BERGÈRE

(d'après un dessin de Millet).

Toute une idylle tient en ce croquis du Maître. Il n'y a pourtant ni musettes ni pipeaux et sur les mousses des couples ne font pas l'amour. Une simple fille des champs remplit le paysage avec l'agneau qu'elle tient en son tablier. Derrière elle, dans un poudroïement diaphane, moutonne le troupeau. Les grands bois qui dorment au loin ont l'air d'ancêtres souriants et dans les hauteurs de l'éther un vent léger passe, disant : Paix aux âmes de bonne volonté ! Trois coups de crayon pourtant ont suffi à l'Artiste pour exprimer un monde de grâce et de poésie. Il n'a tracé que quelques lignes : à peine une ombre ourle-t-elle les silhouettes. Il n'avait que faire de préciser davantage : le réel ne parle à nos âmes que s'il flotte en un peu de songe. C'est la genèse, c'est le matin des âges : l'Eternel marche dans le sentier des hommes. Et il bruine une lumière d'avant le jour, il fait une paix de Dimanche ; là bas dans l'aube ingénue tinte une clochette d'église.

Nulle herse encore n'a déchiré l'aire maternelle ; la terre vierge n'a point crié dans la douleur, et seulement elle file des lys pour les petites dents des agnelles. Gravement l'enfant va, les pieds dans la poussière des plaines : elle semble porter en ses bras un symbole, tandis que la brebis aux lourdes mamelles, bêlante à ses côtés, se dénonce la matrice éternelle des races. Candide sous l'hermine, le troupeau ignore les sacrifices prochains et bruit en un long piétinement dont la musique se perd dans les espaces.

CAMILLE LEMONNIER.





AU PAYS DU TENDRE.

RENOUVEAU⁽¹⁾.

Je ne me contenterai pas
De cent baisers pris d'une pille,
Mais en prendrai plus de cent mille..
(O. de Magny, IV^e liv.).

Le vent qui passe dans les branches
Me rendra fou.

— Donne qu'on baise à lèvres franches
Tes bras, ton cou !

Ton cou que tes cheveux éventent,
Si blanc de peau,
Ton frêle cou, hampe vivante
De ce drapeau !

(1) Si quelques rimes de ce poème ne paraissaient pas orthodoxes, que l'on veuille bien se reporter à la théorie sur la Rime, que l'auteur a soutenue dans l'*Ermitage* du 15 décembre 1892, et dont le principe est celui-ci : « Les vers riment pour l'oreille, avant de rimer pour l'œil. » Autrement dit : « La Rime est constituée par l'homophonie, non par l'homographie. » Au moment où les jeunes écoles tendent à transformer profondément la prosodie française, il est opportun, peut-être, de rappeler la raison d'être de la Rime, d'en élargir l'emploi, en un mot d'enrichir, pour le conserver, notre instrument poétique. Que les Parnassiens purs (s'il en reste encore) se résignent : leur règne est fini.

*Tes bras dont la rondeur m'est comme
Un oreiller
Trop doux où je fais plus d'un somme,
Tout éveillé!*

*Et puis — ce vent de mai qui passe
Me grise un peu —
Donne ta bouche fine et grasse
Habile au jeu,*

*Au jeu muet avec la mienne,
Et que longtemps
Mon haleine boive la tienne
Entre tes dents!*

*Je t'assure qu'il faut qu'on s'aime.
Notre saison
S'en va, comme un nuage blême
A l'horizon.*

*Chère, écoute! Les tourterelles
Chantent au bois.
Dans l'air de frémissantes ailes
Se mêlent, vois!*

*La bestiole, et l'arbre, et toutes
Les fleurs, et tous
Les astres des célestes voûtes
Sont comme nous!*

MARC LEGRAND.



SOIR D'ÉTÉ.

*S*oir de juillet. La fin d'un jour incandescent.
Tel un grand lion roux qui regagne les plaines,
Le roi dévorateur des midis sans haleines,
Le soleil, par delà les Atlas bleus descend.

Une lourde tiédeur pèse sur toutes choses,
La lassitude immense règne, et dans les cieux,
Clâirs saharas semés de sables radieux,
Les souffles de l'Été dorment les ailes closes.

L'universelle soif plane en l'air desséchant;
Toute sève est tarie aux veines de la terre;
Sur les champs calcinés que rien ne désaltère,
Une cendre d'or mat flotte au bas du couchant;

Cependant que la Nuit, la sidérale Almée
Qui s'en revient des puits sonores de la Mer,
Indolemment, gravit les marches de l'éther,
Et répand la fraîcheur de son urne embaumée.

L. MERCIER.



UN FAIT-DIVERS.

C'est là-bas, à Famal, dans la petite cité meusienne qui éparpille, tel un décor théâtral, au ras des rochers, des maisonnettes; à une extrémité, le collège dresse vers le nord sa file de maussades fenêtres; à l'autre extrémité, la prison s'offre, un amour de prison en briques rouges, joliette et pomponnée; du collège à la prison une rue qui change de nom mais qui est la « grand'rue », classique, longue, venteuse, et, au carrefour de l'église, si glaciale les mois d'hiver que les Famalois appellent l'endroit la Sibérie; quand la bise cingle là, accrue en frigidité au contact des vaguettes de la Meuse, c'est comme un soufflet qui fouette la peau de ses mille piqûres; les femmes hâtent le pas, tête baissée; les hommes se précipitent dans les cafés pour se réconforter d'un « bac » de péquet.

L'été, Famal secoue sa léthargie coutumière et se hausse à l'ambition d'une villégiature; des établissements d'hydrothérapie vantent l'excellence de leur méthode; les magasins déploient leurs grâces aux vitrines; on rencontre des Anglais guêtrés, des Anglaises à voile vert, à lunettes bleues, et, à la gare, vous êtes assailli par l'invite enrouée des garçons d'hôtel.

L'une des meilleures maisons, et la plus ancienne, est celle du Lion d'Or; au bout du pont, en contre-bas, baille son ample porche; la façade aux teintes assombries, la dorure décente des tableaux entr'aperçus derrière les rideaux, la bonne odeur de cuisine évaporée dans l'atmosphère affirment la loyauté de l'hôtellerie; et, derrière les écuries sonores, de magnifiques jardins se lacent au flanc des roches, aboutissent à la pleine campagne.

Le Lion d'Or a son renom établi dès longtemps : la chair y est succulente, les lits douillet, le bourgogne incomparable et l'hôte, M. Marlière, le « Capitaine » comme chacun le désigne, est un de ces vieux lurons à barbe blanché que la terre wallonne engendre si com-

munément ; autrefois, il arpentait des dix lieues en une journée, à la chasse ; maintenant la goutte est survenue, enjoignant le repos ; mais le capitaine est encore solide et il tient tête à quiconque sur le chapitre du bourgogne.

Il prend part, d'ailleurs, à la gestion des affaires avec son fils Camille et M^{lle} Zoé Marlière.

M^{lle} Zoé, jadis un joli brin de fille, a dépassé de loin la trentaine ; correcte, diligente, capable de ratiociner un quart d'heure pour emporter le rabais d'un sou, elle ne vit qu'en sa cuisine, en son hôtel, en son ménage, menant les domestiques d'une poigne énergique et discrète ; elle s'est identifiée à la finesse des sauces, à la propreté des chambres, à l'ordonnance des plats ; peut-être songe-t-elle parfois à l'étranglement de sa vie, mais ses yeux clairs ne trahissent nulle intimité souffrante, et, avec son tablier éblouissant, les bandeaux de ses cheveux placidement ondés sur un front sans rides, elle apparaît comme la fée tranquille des benoîtes mangeailles.

Camille est un gaillard merveilleusement râblé, au teint rougeaud, aux mains énormes ;

il sert à table et administre la cave; d'ordinaire il accomplit ponctuellement son office, com-
plaisant même jusqu'à voiturer, parmi les sites
voisins, les villégiateurs; puis, par bordées il
secoue le joug, accompagne des rouliers au
hasard de leur itinéraire, lampe d'affilée les
pékets et les chopes, vient à Bruxelles si la
bourse est suffisamment redondante, et, inva-
riable épilogue, rentre harassé, souillé, sordide,
bon à se traîner à son lit, où il cuve un somme
plombé de vingt-quatre heures.

Désabruti, son travail le reconquiert et il
redouble de zèle pour se faire pardonner la
fugue qu'il recommencera à la première occa-
sion.

De ces départs soudains, de ces rentrées
anéanties, il a bien fallu que le père et la sœur
s'accommodassent et l'accoutumance les a
durcis, sinon façonnés, aux mésaventures; ils
supportent plus grièvement la liaison de
Camille avec la veuve Bernier, la cabaretière de
la place Saint-Nicolas, une quadragénaire en
possession de cinq enfants, dont l'aînée atteint
la vingtaine.

A mainte reprise, le capitaine et M^{lle} Zoé ont

coalisé leur éloquence, mais en vain. Quand le père Marlière, outré, gonfle la voix, pour s'enquérir :

— Mais, qu'est ce qu'elle a donc d'extraordinaire, que tu y tiennes tant que ça ?

Camille riposte uniment :

— C'est mon goût !

Si l'on insiste, il hausse les épaules en sifflant, et va prendre une goutte au cabaret prochain.

Ce qu'elle a d'extraordinaire, la veuve Bernier, personne ne le sait, ou, du moins, ne le dit ; en tout cas, son comptoir ne chôme guère, et c'est chez elle que les fermiers des alentours, les jeudis de marché, se réunissent de préférence.

Ces jours-là, Camille n'entre pas dans le café ; son excessive jalousie le fait bannir momentanément, de crainte d'une malfaçon, il a pensé étrangler net, certain après-midi, un censier qui, devant lui, s'était arrogé d'embrasser la veuve ; comme celle-ci tient à la prospérité de son commerce, elle a chapitré Camille qui, aux heures d'encombrement, se contente de rôder autour de la place, en grommelant et

en serrant les poings ; et conscients de sa superexcellence physique, les clients s'esbignent d'un pas doux, non sans appréhension pour leur ossature.

Des années passent, et des années.

Le capitaine ne sort presque plus de sa chambre, ronchonant et ankylosé ; les bandeaux de M^{lle} Zoé s'argentent ; le Lion d'Or a toujours sa belle clientèle. Camille s'est, chaque jour davantage, enlisé dans l'alcool ; il parle tout seul dans les rues, en gesticulant, et lorsqu'il entre chez la veuve Bernier, les yeux durs, le visage soupçonneux, c'est un exode général des consommateurs, peu soucieux d'une rixe avec le colossal butor.

Dans cette vie morne et désemparée, oscillant sur les deux pôles de la boisson et de la viande, cette veuve Bernier, cette virago commune et homasse, s'amplifie et s'idéalise. Camille la voit resplendissante, guignée de tous, convoitée universellement ; le jeudi lui apparaît hideux et abominable parce qu'il ramène le galop des fermiers autour de l'idole ; il boit, il boit de plus en plus, chassant parfois avec rage, courant des lieues pour s'entraîner

à boire et, partout, dans la plaine, dans les bois, au cabaret, en servant à table, il ne voit qu'elle, il ne veut qu'elle : la veuve Bernier.

Et un jeudi, vers minuit, après une course effrénée où il roulait des pensées de vengeance, Camille Marlière est arrivé en foudre chez la veuve et d'un coup de fusil à bout portant, l'a tuée.

FRANZ MAHUTTE.





DE : *LA VIE LATENTE.*

Il dit :

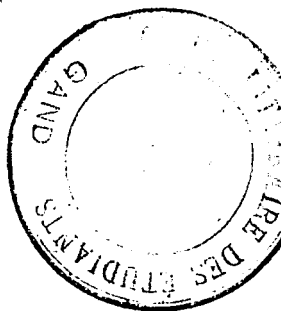
*« J'ai moins d'heures à vivre, que mon essence ne vivra! —
Et c'est d'elle
Qu'au ras des heures je succombe,
Car je ne puis l'enclorre
De mes bras,
Et lui barrer la fuite!
Des flots d'ombres émergeront sur moi,
Sans nul souci,
Ni du loin, ni d'ici,
Car mon ombre leur sera pareille :
Je n'aurai plus souci
Des êtres en allés!.....
Et du dépit de mes sens
Et du failli de ma race*

*Je tairai l'indigne labeur ;
Et d'un doigt sur la bouche,
Ceux qui suivraient ma trace,
Je les avertirai des écueils
Du Malheur.....*

*Du Malheur ! dont j'ai la nuit à mon tour,
Car il fit nuit en moi dès Son Retour...
La nuit qui sème aux pauvres gens,
La graine d'effroi
Des méchants hommes,
Et je suis tout perclus
à mon tour*

*d'effroi,
Parce qu'alors en allée
S'était ma foi,
Sous les lumières de ma Conscience,
Et que des mains redoutées
Saignèrent leur doutes
Sur mon âme!.....*

*Mais mon essence survivra !
Oh ! l'essence vivra
Parmi les heures qui n'ont pas été vécues !
Elle sera le lot
Aux cœurs des ingénus qui viendront*



*Après moi,
S'abreuver aux mœurs
De l'Innocence,
Et par les blés prochains
Elle donnera toujours du pain
Aux affamés du Leurre.... »*

CHARLES SLUYTS.





PAUVRE GARÇON...

COMBIEN j'en ai connu de ces malheureux enfants que l'hérédité ou plus souvent encore l'abandon moral avait plongés dans le vice et la misère ! Mais, aucun ne m'a laissé une impression aussi profonde que celui-ci. Son souvenir ne me quitte pas. Je vois encore sa figure blanche et rose de jeune fille, ses grands yeux bleus et sa blonde chevelure ; je vois encore, hélas ! ce sourire moqueur, plein de scepticisme et d'ironie, ce sourire qui me glaçait le cœur et arrêta sur mes lèvres les paroles d'affection et d'espoir à l'aide desquelles je m'imaginai l'encourager un peu. Jamais, je ne l'oublierai, et toujours, le souvenir de ce pauvre garçon remplira mon âme d'une incommensurable pitié...

Lorsque je le vis pour la première fois, il avait seize ans. C'était en prison. Depuis l'âge de dix ans, il avait commis de nombreux vols, mais ces actes n'avaient eu d'autre conséquence que de le faire renvoyer de différentes écoles ou pensions. En 1890, après une série d'infractions nouvelles, il fut découvert et condamné à huit mois d'emprisonnement. Je me rappelle encore le jour où je pénétrai dans sa cellule. J'avais parcouru son dossier et je m'attendais à voir une de ces physionomies détestables de gamin des rues comme on en aperçoit si fréquemment sur les trottoirs de nos grandes villes. Quel fut mon étonnement ! Il avait une charmante tête d'enfant avec une expression délicieuse de douceur et d'innocence. Avais-je sous les yeux une nature corrompue et méchante ? Je n'aurais su le croire. Je l'interrogeai. Il m'apprit que son père, depuis de nombreuses années, était enfermé dans une maison d'aliénés et que sa mère était morte, lorsqu'il avait dix ans. Plus de parents, plus d'affection pour le soutenir et le guider : telle était, me disais-je, la vraie cause de ses fautes. C'était précisément à l'époque où il

avait perdu sa mère qu'il avait commencé cette série de vols honteux; si la pauvre femme avait vécu, l'enfant se fût-il égaré de la sorte dans l'infamie?

J'allai le voir fréquemment. Je causais avec lui; je lui témoignais l'amitié que son malheur et sa jeunesse m'inspiraient. Il paraissait heureux de mes visites et trouvait, pour m'exprimer son contentement, des phrases enthousiastes. Un jour, il me demanda la permission de m'écrire et naturellement, je la lui donnai. Dès le lendemain, je recevais une lettre; j'en fus stupéfait. Ce garçon, dont les études s'étaient arrêtées à la quatrième latine, possédait une quantité de connaissances réellement prodigieuse. Et quel style enchanteur! Quelle clarté, quelle élégance, quelle séduction! C'était surtout de philosophie et de religion qu'il m'entretenait; il aimait à se plonger dans des rêves mystiques et me répétait souvent que, depuis l'âge de sept ans, il avait l'idée de se faire prêtre. Moi, je lui parlais de choses simples et pratiques; j'essayais surtout de lui inspirer quelque sympathie, persuadé que c'était là le meilleur moyen d'exercer sur lui une heureuse

influence. Il m'écoutait, mais toujours, tandis qu'il me regardait, un sourire étrange, ténébreux, inquiétant, plissait ses lèvres enfantines. Jamais une parole d'affection simple et naturelle; des phrases pompeuses; aucun de ces mots qui nous donnent confiance et nous font bien augurer de l'avenir.

Il fut mis en liberté au commencement de 1891. Il avait été convenu qu'il viendrait me voir souvent et que nous chercherions ensemble le travail dont il avait besoin pour gagner sa vie. Il ne tint pas sa promesse et, deux mois après, je le retrouvais en prison. Une foule de vols lui étaient imputés, et quelle astuce, quel art, dirais-je quasi, dans ces délits nouveaux! Il se présentait chez des médecins à l'heure de leur réception; on le faisait entrer dans le salon d'attente; là, il prenait ce qu'il trouvait, une canne, des gants, des livres, plusieurs fois la trousse du docteur; introduit auprès de celui-ci, il le priait, après avoir donné un faux nom, de venir voir une personne dont il décrivait la maladie.

Je repris mes visites. Mon but était de découvrir la cause qui poussait ce garçon à voler

de la sorte. Était-ce le besoin? Non; il avait quelques rentes et d'ailleurs, il savait fort bien que j'étais là pour l'aider en cas de nécessité. Était-ce l'amour de plaisirs coûteux qu'il n'aurait pu satisfaire avec ses modestes revenus? Pas davantage; il prétendait ne tenir aucunement à des plaisirs de ce genre. Il finit par me déclarer qu'il était la victime d'une force irrésistible, qu'il volait sans le vouloir, parce qu'une puissance intérieure et fatale le dominait. Le cas se présente quelquefois; j'acceptai donc assez favorablement cette explication. Il acheva sa peine au mois d'août, mais pour revenir, quelques semaines après, à la maison d'arrêt. Ce fait vint renforcer en moi l'idée que je me trouvais en présence d'un malheureux atteint d'une funeste manie.

J'essayai encore de le toucher par mes paroles et par la sollicitude affectueuse que je lui témoignais; ce fut en vain. Certes, il aimait à me voir, mais il n'éprouvait aucun attachement pour moi. Imbu d'un amour-propre fabuleux, il profitait de ma présence pour me parler de lui-même, pour m'expliquer ses chagrins, pour m'apitoyer sur son sort.

Et toutes ces phrases, tous ces récits, toutes ces lamentations n'étaient que mensonges. Il jouait vis-à-vis de moi un rôle, dans lequel il se représentait comme un être idéal persécuté par une obsession diabolique dont il devait supporter la mystérieuse fatalité. Il aimait à me parler de sa turpitude; il semblait même en tirer vanité; « j'ai flotté, m'écrivait-il un jour, comme une écume à la surface de l'humanité; j'ai déposé dans ma course du limon, rien que du limon ». Il paraissait fier de sa honte, d'autant plus fier qu'il en faisait la description à l'aide de phrases tapageuses dont les sonorités recherchées et l'éclat étudié le grisaient.

Il fut libéré de nouveau dans le courant de septembre 1892. Quelques jours après, il pénétrait dans une église, pour y dérober deux candélabres. Découvert immédiatement, il rentra dans son éternelle cellule. Mes dernières illusions s'étaient évanouies. Non, ce n'était pas un maniaque, un obsédé; c'était un être irrémédiablement corrompu, un incorrigible. Ses actes prouvaient à l'évidence la puissance de sa volonté et, s'il volait, c'était pour se

donner le plaisir de voler, la satisfaction de tromper, la joie d'enlever avec hardiesse et habileté des choses appartenant à autrui. Ce garçon personnifiait le mensonge et la fraude; privé de tout instinct moral, il puisait dans la mise en pratique de ses vices une épouvantable volupté. Tromper le monde était pour lui le bonheur par excellence; son perfide sourire était l'expression de ce bonheur infâme, en même temps que la manifestation du profond dédain qu'il ressentait pour tous ceux qui l'écoutaient avec quelque crédulité.

Allais-je l'abandonner? Oh non! Qu'en pouvait-il, le malheureux? C'était sa nature qui le vouait au mal, c'était l'immoralité mêlée de démente de ses ascendants qui renaissait en lui pour le pousser au crime. Une éducation douce, affectueuse et tranquille l'eût peut-être sauvé, mais personne n'avait été là pour la lui donner, hélas!

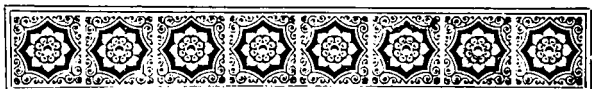
A peine rentré en prison, il devint gravement malade. Le travail exagéré de ce cerveau, dans lequel se débattaient sans cesse une foule de pensées naissant d'une imagination prodigieuse, devait tuer ce faible corps. Je vis bien vite que

tous les soins seraient inutiles. Au mois de mai dernier, on le transporta à l'hôpital. Je l'y visitai plusieurs fois. Un soir, la religieuse me dit qu'il ne passerait pas la journée du lendemain. J'arrivai le matin de bonne heure, espérant lui serrer une dernière fois la main, mais son lit était vide. Je me fis conduire dans la salle des morts. Parmi les cadavres étendus les uns à côté des autres, je reconnus bien vite celui que je cherchais. Au milieu de la figure blanche encadrée de cheveux dorés, deux grands yeux brumeux regardaient fixement et le long des lèvres livides, se dessinait encore, glacial et moqueur, le sourire d'autrefois.....

FERNAND THIRY.

Professeur à l'Université de Liège.





L'HOMME AUX COLOMBES.

*Ainsi qu'une statue antique aux nerfs de marbre
Accroupi, les bras en avant,
Près d'un pont désert, un savant
Immobile songeait. Et tout en haut d'un arbre,
Roucoulant sur la branche une chanson d'été,
Lascifs amants de la nature,
Quatre pigeons dans la verdure
Fetaient leurs chants moqueurs au rêveur entêté.*

*Je m'approchai. Ses yeux où flottait le mystère
Reflétaient les cieux infinis
Et dans la main aux doigts unis
Il cachait les débris d'un repas solitaire.*

*Soudain, comme un trait d'or tombé du firmament,
Les ailes grandes épandues
Quelques colombes attendues
S'abattirent sur lui dans un rayonnement.*

*Et je vis le piller, voyageurs en maraude
Beaux amoureux se rengorgeant
Les pigeons au collet d'argent
Parsemé de saphir, de jais ou d'émeraude.*

*Maitresses et galants prirent place au festin,
En échangeant quelques tendresses.
Puis rouvrant leurs ailes traîtresses
Tous oublieux s'envolèrent ! C'est le destin !....*

*Poète, ainsi ton cœur aux visions sereines
Attire et charme les passants.
Ils l'entourent nombreux, pressants,
Pour cueillir dans tes mains les chimériques graines.*

*Et tu restes pensif, les yeux fixes, rêvant
A quelque gracieux message
Que ta plume alerte et peu sage
Pour un baiser d'amour griffonne et jette au vent.*

*Prends garde ! Elles viendront les amantes coquettes
Se mirer dans ton œil vainqueur,
Ou sur les vagues de ton cœur
Planer et se jouer comme un vol de mouettes.*

*Du vin de leur amour, folâtres échantons,
Elles t'enivreront joyeuses
Frôlant de leurs bouches soyeuses
Ta lèvre où vont fleurir les mystiques chansons.*

*Puis, quand seront versés les trésors de ton âme,
Source tarie au gai soleil
Avec son sourire en éveil
Tu le verras s'enfuir, l'oiseau trompeur, la femme.*

P. HERVIEU DE SIXTE.





AMES DE COULEUR⁽¹⁾.

Au souvenir de Max Waller.

Une tiédeur douce s'attarde. Les feuilles tombent. La terre passionnée qui se sent mourir, brûle ses derniers parfums. On glisse sur des feuilles jaunies, panachées, grasses, pareilles à des ailes de papillons morts, collées aux dalles par la pluie de la nuit. Des parfums rôdent, follets, fantômes comme des flammes d'exhalaison, puis alourdis, blessés, s'abattent dans une convulsion d'agonie.

Sous le ciel humide et fiévreux, affolée de sensualité, la terre s'offre suprêmement. La volonté grave de renoncement qui descend en elle, accroît ses désirs. L'arrachement ressemble à une communion. C'est la mort amoureuse.

(1) D'une série qui paraîtra sous ce titre.

La terre souffre de se séparer de ce qu'elle a enfanté. Profane elle sent que son amour est la raison de tout et voudrait en envelopper toutes les choses pour les ramener sur elle. Et la vie qui aime bien la terre est tentée par sa tendresse. Elle frôle les feuillages bas ; elle exaspère de voluptés subtiles les fleurs.

Dans une symphonie odorante d'accords étranges, de dissonances aiguës, de syncopes, des spasmes, des palpitements doux, d'exquises nuances au relent spirituel signifient que, de tous côtés, des fleurs rendent leur âme caressante. Mais on ne sait plus ce qui meurt, on ne sait plus ce qui vit. La nature s'évague et délire. C'est le ressac et le tourbillon des fluides. Jamais ils ne se sont attouchés comme à cette heure décomposée et troublante où les lueurs noires de l'hiver couvrent déjà les bords de la région. Une mélancolie capivante émane de partout. L'air que nous traversons, l'air que nous remuons nous grise la peau.

Je me sens ivre de tristesse!...

Regarde, voici la maison où je suis né. J'en suis sorti volontairement et ne pourrai jamais y rentrer. Je croyais en emporter toutes les images.

Je croyais en tenir l'âme dans les yeux et maintenant ces murs me cachent quelque chose de réel, quelque chose de ma vie que je ne verrai plus. Ces murs froids de la maison morte ont tranché mon désir.

Abriteuse de tendresse, la chaude maison était le foyer où nos vies convergeaient. Nous y avons vécu sans cesse comme des enfants. Nos jeux l'avaient décorée; nos espoirs l'avaient éclairée; notre amour l'avait animée.

Comme on la distingue des autres!... avec sa bonne figure d'être, on dirait qu'elle va venir vers nous.

Nos illusions s'étaient réfugiées peu à peu en elle. Sans nous faire mal elle nous les avait prises pour les garder et les perpétuer en ses formes, de sorte qu'y rentrer, c'était rentrer dans la jeunesse chatoyante qui nous la faisait grande comme le monde.

Nous sommes sortis du monde.

Désormais nous irons frapper à des portes pour demander un gîte et nous coucherons dans des chambres froides parmi des objets inertes qui feront le vide autour de nos rêves.

Vois, ses yeux s'éteignent. Peut-être qu'elle

souffre. La nuit est déjà sur elle. Nous montons la colline. Elle nous regarde tristement comme un être qu'on délaisse....

Parmi tout ce qui meurt aujourd'hui, je me sens curieux de ce qui va naître.

HENRY MAUBEL.





CERTITUDE.

Raison ? Mais qui donc a raison ? Au parc chagrin,
Là-bas, dans le gazon mouillé du boulingrin,
Où, le plâtre écaillé, meurent quelques statues,
Douze filles de rois, ô lumières ! vêtues
De soie or et lilas et de rubans brodés
Tout fleuris de muguet, leurs chastes yeux bandés,
Figurent, se tenant par la main, les douze heures.
La règle du doux jeu, fait de grâce et de leurres,
Veut que le joli prince, adorable et follet,
Aille, parmi ces sœurs, baiser l'heure qu'il est.
Mais le joyeux fripon des lèvres papillonne
Gâiment de lèvre en lèvre et chaque enfant mignonne
Croit être l'heure vraie et laisse l'Astre-Roi
Sourire, au Ciel, de leur erreur et de leur foi.

IVAN GILKIN





SCENARIO.

ELLE s'en vient lentement, par la longue avenue; la traîne de sa robe de soie fleurie balaye les pétales qui jonchent le sol. Elle s'en vient des songes devant les yeux, elle s'en vient les lèvres roses de plaisir désiré, vers le vieux castel où dort son vieil époux, où son vieil époux doit dormir. Les arbres de l'allée sont d'énivrants maronniers. C'est une douce soirée d'automne.

Cette longue avenue c'est sa vie monotone de cloîtrée de l'amour. Cependant ces raies d'or clair à travers les branches, ne sont-ce pas des sourires qui la caressent?... Voici la grande salle d'apparat et voici son jeune seigneur aux mains tendues. C'est le bonheur. Son pas se hâte. Derrière elle l'allée toute entière, l'allée

morose du devoir triste ; à ses pieds les marches du château.

Le vieux duc a tout apprêté...

Voici la grande salle d'apparat et voici — mais elle ne rêve plus — et voici son jeune seigneur aux mains tendues. Elle s'arrête, craintive de trop de bonheur. Elle regarde alentour ; elle ne dort pas ; toute sa cour est là, s'inclinant en silence. Son cœur bat d'aise glorieuse.

Elle est dans les bras du jeune seigneur dont les lèvres se tendent, dont les yeux se noient pour ne pas lire la fin du drame....

Le vieux duc est sorti de sa cachette. Il a frappé le petit page qui mît trop d'ardeur à sa comédie. Mais l'épouse s'est redressée fière. Jamais — qu'en songe — elle n'avait failli à son triste devoir. Elle dit à la cour assemblée : « Il y a des rêves qu'il faut qu'on tue. » Et le poignard du duc vint mordre la poitrine de la duchesse.

JACQUES DES GACHONS.





ÉCHELLE D'AMOUR.

Pour ascendre au balcon, belle, où tu te prélasses,
D'où mon regard croyant évoque tes attraits
Et vaguement s'irrite à tes allures lasses,
Sais-tu, femme aux yeux doux, ce que je tenterais ?

*Je courrais cisailier au cou de mes maîtresses
Leurs lourds cheveux de jais, ou blonds comme un beau jour,
Et je ferais cœans de leurs défuntes tresses
Pour t'aimer de plus près, une échelle d'amour.*

*F'attendrais de ta main le mystérieux signe
Qui m'ouvre le chemin jusqu'en tes voluptés ;
Mes lèvres baiseraient, folles, ton col de cygne,
Et je m'ennivrerai à tes naïvetés.*

*Je ceindrais de mon bras ta gracile encolure ;
Très-bas, j'égrènerais d'ineffables aveux ;
Mon front serait ombré de par ta chevelure
Et mes pieds saliraient des autres, les cheveux !*

HENRI KETELS.





L'INTERVIEWUW.

CHANSON.

Paroles et musique de MARCEL LEFÈVRE.

I

*Toc! Toc! à la porte! « Entrez! » Cher ami
Souffrez que je vous interviewe,
D'une minute un tour et demi
Je suis très bref et je le prouve.
Veuillez me répondre des vérités :
Quel est votre caractère ?
« Marquez que j'ai toutes les qualités,
Car mes défauts, c'est mon affaire. »*

II

*Très-bien! déjà ce point est éclairci.
Vous voulez bien que je relate
Une chose très importante aussi
De votre naissance la date.*

*Les peuples apprendront avec amour
Quand vous vîtes la boule ronde.
« Mon cher ami, moi je suis né le jour
« Oû ma mère me mit au monde. »*

III

*Merci ! Ces détails me sont précieux,
L'histoire en sera palpitante
Et l'exposé de ces faits curieux
Va faire une page épatante !
Comment fait-on pour n'être point banal,
Pour être soi quand on compose ?
« Mon cher ami, pour être original
F'imites toujours quelque chose. »*

IV

*Pardon si j'effleure un point délicat
Cela ne me regarde guère
Mais bah ! ce n'est pas un secret d'État.
Que pensez-vous de vos confrères ?
« Moi seul, j'ai du talent, ça va de soi.
« Les autres le font à la pose.
« Demandez leur ce qu'ils pensent de moi,
« Ils vous diront la même chose. »*

V

*Vous êtes bien bon, j'en étais certain.
Ainsi, vous êtes un grand homme.
Vous pondez une œuvre chaque matin
Et ce n'est pas de trop en somme !
« Oui, j'ai du talent, vous n'avez pas tort
« Je suis maître en cacophonie...
« Mais attendez... sitôt après ma mort
« On me trouvera du génie. »*

VI

*D'après ce que j'entends vous espérez
La gloire ! « Vous l'avez nommée
« Par cet interview vous coopérez
« A ma prochaine renommée.
« Vers elle, cela ne fait pas un pli,
« Je cours, je cours bride abattue
« Et j'ai moi-même, de peur d'un oubli,
« Déjà commandé ma statue. »*

VII

*Adieu mon cher maître, et merci beaucoup
D'avoir bien voulu me répondre.
Cet interview va frapper un grand coup
Et vos rivaux font se morfondre.*

Vous m'autorisez à le publier ?

« Comment donc ! » Adieu, je m'esbigne.

Pardon ! Ah ! j'allais oublier

Cher Monsieur, c'est... cent francs la ligne.





CONSEILS A MON NEVEU.

Pour écrire munis-toi d'un plan nettement arrêté comme d'un sac bien cousu dans lequel tu entasseras progressivement le son de ton cerveau. Quand il sera bien gonflé, la critique y plantera ses aiguilles.

.

Si tu vois un homme avoir une grande idée de lui-même, tu pourras être à peu près certain que c'est la seule grande idée qu'il aura eue dans sa vie.

.

Pour correspondre rapidement et sûrement avec une femme mariée dont tu verras le mari régulièrement, glisse tes billets dans le chapeau de celui-ci, sous le cuir intérieur; tu recevra la réponse par le même canal. Mais

prends du papier pelure d'oignon, sans quoi l'époux outragé pourra croire que sa tête grossit.

* * *

Quand tu seras mêlé aux affaires, ne crois jamais que la moitié de ce que tu verras, le quart de ce que tu entendras, et pas un mot de ce que tu diras.

* * *

Si tu as un faible pour les bons morceaux, aie soin de te placer toujours à côté d'un convive encore plus goinfre que toi, afin de distraire l'attention sur lui.

PAUL MASSON.





L'ÉDUCATION DE THERSITE.

Lorsque tous tes joujoux seront successivement cassés, il te restera toujours ton cerveau que tu pourras agiter comme un grelot. Les fous en titre d'office n'avaient pas mieux.

.

Feins toujours d'estimer les autres plus qu'ils ne valent et de t'apprécier moins que tu ne vaux. Tu finiras par être de bonne foi, et tu seras ainsi devenu à peu de frais indulgent et modeste.

.

Quand tu joueras à l'écarté avec un prince royal et que tu auras la chance d'avoir le roi dans ton jeu, annonce le simplement, et ne te crois pas obligé de t'incliner avec respect vers

ton partenaire en murmurant : « Monsieur votre père ! »

* * *

Si tu n'es pas dans le train, tiens-toi au moins dans les gares par où il passera.

* * *

Dès que tu auras fait tes dents, commence à railler l'Académie française, cela te fera toujours un titre sérieux à y entrer plus tard, à défaut d'autre.

* * *

Quelles qu'aient été les imprudences de celle dont tu auras fait ta commensale au festin de l'existence, oublie ses boulettes et garde l'amie.

PAUL MASSON.





DORIS.

De sa gaine taillée en un figuier rustique,
Le dieu cornu sourit dans un regard oblique.
Au milieu de l'enclos sacré, le froid ruisseau
Murmure avec langueur sa tendre mélodie;
Et la source limpide en sa coupe arrondie
Reflète le rocher tout humide. Un berceau,
Qu'une vigne a chargé de sa fleur odorante,
L'entoure. Sur le sable, et la rose et l'acanthé
Et le myrte ont tracé d'harmonieux contours.
Les fauves rossignols célèbrent leurs amours
Pourtant tout serait vain et toute voix muette,
Si Doris d'Ægium, et mignonne et fluette,
Si la tendre Doris ne venait tous les jours,
Et, pâle comme un lys, ne restait sous l'yeuse,
La paupière alourdie et la tempe songeuse ;
Et dans l'ombre du soir, propice au cœur discret,
Cherchant je ne sais quoi de doux, n'y soupirait.

CLAIR TISSEUR.



LA FILLE DES TSIGANES.

« **L**ES Bohémiens ! les Bohémiens ! »
Le bruit en avait déjà couru par tout le village. Les bonnes gens s'étaient précipités au seuil de leurs chaumières et regardaient curieusement passer la file étrange des voitures des Tsiganes. Les chariots allaient lentement, traînés par de maigres haridelles. Entassés, confondus dans ces voitures primitives, des vieillards, des vieilles femmes à la peau jaunie, ridée, racornie comme de vieux parchemins, des jeunes filles aux profonds yeux noirs et au minois troublant, des marmots à moitié nus, des gars trapus à la chevelure lisse et inculte, grouillaient dans un fouillis sans nom d'ustensiles domestiques et d'objets de toute nature. C'était un exode rappelant les marches de Callot.

Les paysans les voyaient arriver non sans défiance.

« Ce ne sont pas des chrétiens ! disaient les uns.

— Ils adorent le Vilain sous la forme d'un grand Bouc.

— Oui, et ils sont en communication avec le Mauvais... Sinon, comment liraient-ils le passé et l'avenir dans les planètes ou dans les lignes des mains ?

— Allonc donc, bonne femme ; ce n'est pas possible !

— Mie possible, père Nesse ? La p'tite Annette est là pour le dire. Elle a consulté une vieille sorcière bohémienne à la foire d'Saint-Simon ; et la rouleuse lui a montré l' portrait d' son amoureux.

— Et moi donc ! elle m'a, jour pour jour, annoncé la mort de mon pauvre défunt homme ! »

Pendant ce temps, les chariots des Gitanos avaient tourné par la rue des Cordiers, et, longeant les murs du vieux château, s'étaient avancés jusqu'aux pâtis communal, un grand terrain vague entouré de hauts peupliers touffus. Un petit vieux, maigre, décharné,

courbé, noir, agita son bâton et prononça quelque mots dans la langue des Romanichels.

A l'instant, les voitures s'arrêtèrent et la tribu nomade sauta en bas des chariots. Tandis que les hommes allaient s'asseoir en cercle sous les grands arbres au bord de la rivière, les femmes dételèrent les chevaux, allumèrent du feu, enfoncèrent des pieux dans le sol, et, avec grand soin, élevèrent une grande tente, à côté une plus petite, et, en cercle, à quelque distance, trois autres pour les trois fractions du clan.

Les paysans les avaient suivis en foule, et, curieux, examinaient les Tsiganes qui, leur besogne achevée, se répandirent dans le village, achetant ici un mouton, là une chèvre, ailleurs des poules, des œufs, de la bière ou du vin.

C'est que ce jour là on mariait Marva, la fille de l'un des chefs avec un jeune Romanichel de la fraction alliée. Et l'on devait, par de grandes réjouissances, fêter l'union des fiancés. De grands feux s'allumèrent; le vieillard prononça en langue romani quelques mots se rattachant aux rites traditionnels, et puis il égorgea le mouton et la chèvre qui, bientôt après, rôlèrent tout entiers devant un foyer.

Comme le soleil se couchait derrière les collines, le chef des Gitanos sortit de la tente centrale et s'assit au milieu des siens, tandis que les tambourins et les guitares battaient et grésillaient une musique étrange dominée par les notes suraiguës de la voix des vieilles Zingaris.

Marva, en robe blanche, la tête couverte de la chechia, le cou orné de chapelets de sequins, fut conduite par deux vieillards devant le vénérable aïeul qui la proclama la femme du jeune Tsigane; puis les nouveaux époux se retirèrent dans la petite tente, et le festin commença au dehors, homérique, gargantuesque, à la grande stupéfaction des villageois ébahis.

* * *

Marva et son épousé maintenant étaient revenus au milieu de leurs compagnons. Tout à coup, une jeune fille se leva d'un bond et se mit à danser une de ces danses d'Orient, voluptueuses et endiablées, que ne connaissent point les gens de la vieille Europe. De taille moyenne, flexible, ondoyante, les attaches d'une exquise délicatesse, les seins à peine

dissimulés sous un large collier de sequins d'or, les lèvres plus rouges que les baies des églantines en novembre, les yeux noirs voilés sous des cils fort longs, les cheveux en un désordre voulu flottant sur les épaules nues, la danseuse, avec ses vêtements levantins, rappelait ces almées et ces bayadères qui, le soir, endorment les rajahs de l'Inde merveilleuse.

Elle commença par un balancement régulier de la tête, du buste et du torse, comme bercée par quelque vague paresseuse ; puis, l'orchestre s'animant, sa danse aussi devint plus vive, et bientôt la belle Gitana parut flotter sur la terre ainsi que ces fées des landes d'Armor qu'on voit le soir, au clair de lune, danser autour des menhirs et des dolmens.

« Bravo ! bravo ! la belle fille ! » cria une voix dans la foule des curieux.

La Tsigane se retourna, rougit, dansa quelques instants encore, et se retira du cercle, où elle fut remplacée par d'autres de ses compagnes.

*
* *

L'homme qui avait interrompu la jeune Bohémienne était le comte René de Solesmes,

le propriétaire du château voisin. Deux ans auparavant, il avait quitté Paris, où il avait mené une existence assez orageuse, pour venir se reposer en blasé au milieu de ses fermiers.

Jeune encore — il n'avait que trente ans — il avait cependant juré de ne jamais se marier, et déjà il avait refusé deux ou trois partis avantageux.

C'était comme il revenait de la chasse que la musique des Bohémiens l'avait fait se mêler aux groupes des villageois rassemblés autour des nomades. La grâce exquise de la jeune Gitana l'avait aussitôt attiré; et maintenant il faisait le tour des curieux, cherchant à se rapprocher de la superbe enfant.

Tout à coup, une main se posa sur l'épaule du comte, et une voix murmura à son oreille :

« Mélitza la Gitana a entendu ta voix. Tout à l'heure la lune montera dans le ciel; les vieillards lassés s'endormiront; Marva reposera dans les bras de son époux; Mélitza te rejoindra! »

René de Solesmes se retourna pour répondre à la jeune fille; mais, légère comme l'oiseau, déjà elle avait disparu parmi ses compagnes les gitanas.

Les danses encore se continuèrent quelques instants sous les vacillantes lueurs des lampes primitives de ci de là suspendues. Puis les Romanichels rentrèrent sous les tentes ; Marva se retira avec son époux ; et les paysans s'éloignèrent en devisant pour rejoindre le village.

Tout songeur, le comte prit le chemin du château, ayant encore dans l'oreille la voix de la Bohémienne disant :

« Tout à l'heure, la lune montera dans le ciel ; les vieillards lassés s'endormiront ; Marva reposera dans les bras de son époux ; Mélitza te rejoindra ! »

René suivit la grand'route, traversa le village, ouvrit la porte du parc et attendit un instant.

« Bah ! dit-il, je suis fou ! Cette petite écervelée ne viendra pas. »

Et il referma la grille.

La lune maintenant planaît vaporeuse sur les grands arbres. Une ombre se dessina à côté du comte et presque aussitôt Mélitza se montra.

« Toi ici ? s'écria René de Solesmes, mais comment as-tu su... ?

— Mélitza ne connaît-elle pas les secrets du jour passé, de l'instant qui fuit, du lendemain qui vient? Mélitza passerait par le trou d'une aiguille! Ah! ah! ah! tu ne sais rien des Romanichels? »

Et la Gitana partit d'un frais éclat de rire sonnante gai comme une clochette cristalline. Puis, continuant :

« Les femmes de la grande ville t'ont aimé, et, toi, tu as juré de ne plus aimer!... Tu te trompes!... Tiens, veux-tu que je dise les magiques paroles, que je formule les puissantes incantations? Et tu m'aimeras comme je t'aime, car je t'aime depuis qu'à la danse tu m'as distinguée entre mes compagnes. Mon âme-sœur a vibré à l'unisson de la tienne... Veux-tu ?

— Oui! dit-il par bravade.

— Eh bien, soit! Tu l'auras voulu! »

Et, dans la langue métallique des nomades, Mélitza prononça, grave et recueillie, une incantation accompagnée de gestes rituels.

« Mais... je t'aime, Mélitza! Tes paroles ont pénétré en mon cœur!

— Ah! ah! je te l'avais dit! Mélitza connaît tous les secrets de la terre et du ciel! »

René de Solesmes la saisit par le poignet pour lui prendre un baiser ; mais, se dégageant, la Bohémienne disparut dans la grande allée et se perdit dans le taillis.

Le lendemain, les Gitanos avaient levé le camp et ils étaient partis, Dieu seul eût pu dire où. Mais le comte songeait toujours à l'enchanteresse, ne pouvant vaincre l'amour qui, avec son sang, coulait nuit et jour dans ses veines.

* * *

Un mois s'était passé depuis les noces de Marva, quand un soir Mélitza reparut dans le parc, et rejoignit René de Solesmes à l'endroit même où elle l'avait retrouvé la première fois.

« Mon père m'a battue, dit-elle, et je suis venue vers toi. Tu m'aimes toujours ?

— Oui, dit-il.

— Je le savais. Mais... m'épouserai-tu ?

— Puisque tu lis dans mon cœur, à quoi bon cette question ?

— Eh bien ! je serai ta femme. »

Le comte de Solesmes épousa la Tsigane. Deux enfants naquirent de cette union, deux

enfants beaux comme des anges. La comtesse Mélitza ne semblait jamais plus heureuse que par les soirées d'été éclairées par la lune, alors qu'avec ses enfants et son mari adoré elle se promenait par les allées du parc.

Toujours vive et capricieuse, elle s'élançait ainsi qu'une folle à travers les taillis et les fourrés, toute heureuse de se déchirer aux griffes des ronces et des épines; ou bien, elle se mettait à chanter des airs inconnus dans la langue de ses pères, se berçant amoureusement aux cadences des refrains; puis, tout à coup, sans motif, elle songeait à la tribu en marche, à ses frères les Romanichels, à ses sœurs les Gitanas, qu'elle avait quittés pour la vie facile d'une autre race, et elle demeurait, triste, à pleurer, insensible aux douces paroles de son mari, aux baisers de ses enfants.

* * *

Par une tiède nuit d'été, la comtesse Mélitza s'était assise à sa coutume sur un banc de mousse, entre René et ses enfants, lorsque dans la vallée un bruit de chariots en marche et un carillon de sonnailles se firent entendre, percep-

tibles pour elle seule. Une voix lointaine allait chantant :

Oh! campos! Oh! campos!
De la verde oliva
Donde yo a mi padre
La comida le traia!

Mélitza pâlit et se leva d'un bond. Une lutte terrible se livra dans son cœur. La chanson des Gitanos avait réveillé sa sauvage nature à peine endormie. C'était la chanson de ses pères! Ils passaient là, les insoucians Romanichels, tout près d'elle! En quelques minutes, elle aurait rejoint la troupe vagabonde! Elle aurait reconquis la liberté, les courses sous le chaud soleil, les campements sous le ciel étoilé! Elle aurait retrouvé ses compagnes!...

...Un instant, elle contempla avec amour son mari et ses enfants et songea à emporter les deux anges dans ses bras.

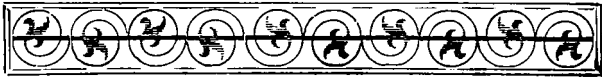
« Non! soupira-t-elle; il en mourrait! »

Et, les embrassant fiévreusement, elle s'enfuit dans la forêt profonde et rejoignit la tribu.

En vain René l'attendit et la chercha partout.

Jamais il ne revit Mélitza la Gitana, comtesse de Solesmes!

HENRY CARNOY.



ASSOMPTION.

*T*andis qu'en bas, vers notre joie et vers la Proie
Conquise avec douleur, par le Héros sans armes,
Sur le Monstre altéré du nectar de nos larmes,
Tandis qu'en bas vers nous la Populace aboie,

— Toute nue en mes bras pour mes seuls yeux, voilée
Pour les autres de sa pudeur, robe écarlate,
Ma Douce, au bruit des vers dont ma voix reine éclate,
Accompagne, en plein ciel, ma Figure envolée !

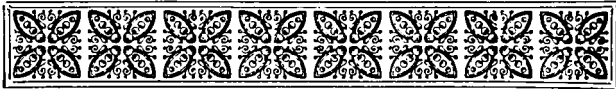
La haine en vain, geysier prompt à vomir ses fanges,
Précipite, à l'assaut des aigles, ses cent bouches :
Pour fuir votre inutile outrage, ô voix farouches !
N'avons-nous pas l'essor vertigineux des Anges ?

Oui, ma Douce ! et tandisque leur cohue hagarde
S'étrangle à ravalier ses crachats goutte à goutte,
Toi, dont l'oreille est close aux bruits du monde, écoute,
Toi, dont l'œil s'ouvre au jour des bienheureux, regarde :

*Déjà, lac palpitant d'une escadre de cygnes,
L'azur précipité fuit, l'Infini commence!
L'appel profond d'un dieu gonfle notre âme immense;
— Et, là haut! les Astres muets nous font des signes...*

LOUIS-PILATE DE BRINN' GAUBAST.





LA MORT DE HARALD.

Harald aux beaux cheveux, roi de Norwège est mort;
Le pays est en deuil, les femmes sont en larmes,
Les guerriers dans le hall sont réunis en armes,
Compagnons attristés du roi Harald le fort.

Un skald harmonieux, de sa voix claire et pure
Chante un lied de douleur, et le luth sous ses doigts
Unit de doux accords aux notes de sa voix;
C'est un chant qui gémit, qui caresse et murmure.

Le vieux roi sur un lit de parade est couché;
De son casque d'or brun sa chevelure blonde
S'échappe, chatoyante et souple comme l'onde,
Et le front large et blanc sous leur boucle est caché,

L'œil pensif est fermé, mais on croirait qu'il rêve
A quelque grand projet d'unité, d'avenir
Comme au temps où le roi rêvait de réunir
Tout le Nord à genoux, courbé devant son glaive.

*Dans la plaine s'élève un immense bâcher
Fait de bois précieux, de sapin et de frêne ;
Des ornements en or, des tentures de laine
Aux côtés lentement viennent se rattacher*

*Tout en haut apparaît le grand lit de parade
Où repose Harald dans ses habits royaux...
Le soleil comme en deuil, sur l'or et les joyaux
Verse à travers la nue un rayon pâle et fade.*

*Aux pieds du roi couchés et rivés dans des fers
De nombreux serviteurs, des hommes et des femmes,
Condamnés en ce jour à périr dans les flammes,
Attendent leur trépas dans des spasmes amers.*

*Car pour aller là haut, dans l'immense voyage
Du guerrier courageux et du héros vainqueur,
Il faut bien une suite, une escorte d'honneur,
Et digne des exploits et digne du lignage.*

*Le coursier de Harald, le grand étalon noir
Est auprès de son maître, et son œil morne pleure ;
Le fidèle animal sans aucun lien demeure...
Au delà de la mort il lui reste un devoir...*

* * *

*Tout à coup le feu brille et la flamme s'élance,
Une fumée opaque emplit bientôt les cieux ;*

*De la fournaise ardente, au sein de bruits affreux
Naissent des cris humains, hurlements de souffrance*

.
*Et voici que Harald de sa couche descend ;
Son coursier le reçoit sur la selle dorée,
Et l'emporte d'un bond vers la voûte sacrée
Dans le Walhall resplendissant.*

Gand, 1893.

G. ARVENNE.





JE NE COLLABORERAI PAS!....

Pour Julien Poll.

I.

EN des termes particulièrement aimables, on me demande de collaborer à l'*Almanach des Étudiants*.

On m'assure même — la jeunesse est sans pitié! — que l'on a « besoin de ma collaboration »... et grandement.

J'ai senti le Démon de l'Orgueil se caser à l'aise en ma cervelle et m'induire en titillante tentation.

Collaborer... c'est vite dit; encore faut-il trouver un « sujet ».

L'hiver, au bord de la mer, loin des agents de police et des lanternes à gaz — ces piliers de la civilisation — les « sujets » sont aussi rares que mes illusions.

En me terrant ici, seul en face de l'immensité — moi et l'immensité — j'avais certes des projets, de mirifiques projets : la solitude... le recueillement... l'air vivifiant... le rajeunissement des idées...!

Et mon vieux portefeuille, pléthorique de notes, cachait en ses soufflets le plan d'une comédie de mœurs et le canevas d'un sensationnel roman psychologique. — Il faut avoir, n'est-ce pas, sur le « métier » quelque « grande machine » de ce genre, si l'on ne veut s'exposer au dédain de ses pairs. —

Comédie et roman sont toujours à l'état de plan et de canevas, car d'y travailler je n'ai eu cure, préférant vagabonder par dunes et chemins, muser sur l'éstran, rôder dans les oyats, ou, très bourgeoisement, goûter au coin du feu le doux plaisir de ne penser à rien du tout.

Allez donc, avec des dispositions pareilles, collaborer à un *Almanach des Étudiants*!

Mais ce serait sucrer d'un bloc de glace le « bol » flamboyant ; incruster un pavé dans le balcon ajouré d'une tourelle renaissance ; insinuer un crapaud fossile en une volière d'oiseaux chanteurs.

Non. Je ne collaborerai pas.

II.

Il est bien courtois pourtant, mon correspondant inconnu, et sa lettre est insinuante comme pas une. On m'y traite en presque éminent littérateur — un peu de Cher Maître, et ça y était — l'on m'y demande ma prose « instamment ».

Ce que je l'ai relue, cette missive inattendue !

On a beau s'être confiné dans le sein de la Nature — un vieux sein bien aride, bien gercé en cette saison — ce petit ressouvenir de la vie moins contemplative vous émoustille un brin.

De plus la signature de cette lettre insinuante ne doit pas m'être étrangère ; elle me rappelle, je le jurerais, un événement, ... une contrariété, ... une désillusion, ... quoi ?

Par Méduse ! ... j'y suis !

Nom de ... tout ce que vous voudrez ... c'est Lui !

Mon correspondant — si courtois — m'a jadis étrillé en une Revue, rageuse quoique jeune.

J'étais coupable, il est vrai ; coupable d'avoir déposé quelques notes anémiées autour de très artistiques croquis, et d'avoir laissé publier,

sous forme d'in-octavo, les susdites notes, entremêlées effrontément aux susdits croquis.

Alors celui qui, aujourd'hui, me demande « quelques pages », celui-là même s'assit très véhémentement sur ma littérature, au lieu d'y asseoir simplement son jugement. Ma prose infortunée en devint plus plate encore. C'était de l'exagération !...

Il eut raison, d'ailleurs, mon critique. Mais lui pardonner ? Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

Montrons à ce démolisseur de quel anthracite je me chauffe et ne répondons pas à son insidieux appel.

Collaborer !...

Mon pauvre cher bouquin, ... tu étais d'un bête, c'est vrai. Mais t'attaquer, toi, si affriolant en ta joliesse grise rehaussée de carmin.

-Pas de collaboration. J'ai dit.

III.

Admettons cependant qu'il serait grandiose d'oublier cette injure effroyable, d'ensevelir dans le suaire antiseptique du pardon cette

bibliographie lancée d'une main sûre. Mais après?... Cet héroïsme me donnera-t-il un « sujet »?

Au bord de la mer on en trouve toujours ?
Croyez-vous ?

Décrire les flots changeants, montrer la vague hurlante déferlant sur les sables, peindre les tempêtes, narrer les naufrages ?

Le nommé Victor Hugo, qui n'était pas le premier venu et un certain Michelet, point sot non plus, s'en sont occupé, avec une compétence peu discutée.

Enlever de chic de mignons tableautins de la saison balnéaire, camper les baigneuses accortes, les flirteurs « monoclés », les théories de blonds et roses enfantelets ?...

Paraphraser les amusantes boutades de notre ami Mars, alors ?

Ça ne serait pas à faire... comme disait cet autre.

Ebaucher une étude des « naturels » et chanter les plaisirs hivernaux de la « station » estivale ?

Dam, quelques mots suffiraient :

Après le coup de feu de la saison tout le

monde se donne le plus de bon temps possible : on gobelotte ferme, on gueuletonne dru, on s'empiffre solidement, on boustifaille à gogo et, surtout, on lampe d'innombrables tournées, en daubant — toujours et par principe — sur ces ridicules « étrangers » qui, pendant l'été, viennent encombrer et turlupiner le pauvre monde.

C'est tout. Voilà l'hiver à « la côte ».

Pardon, j'oubliais : Le premier janvier donne lieu à un échange singulièrement actif de paquets de galettes, emballées de « papier à lettre ». Hommes, femmes, enfants ont les poches gonflées de galettes empaquetées. Après quelques visites reçues, votre table est couverte de petits cubes blancs fleurant la pâte rance et la cannelle avariée; c'est pittoresque mais monotone. Vous n'avez alors que la ressource de ramasser toute cette pâtisserie et d'aller la dispenser de droite et de gauche, avec les effusions d'usage.

Y aurait-il, en tout ceci, de quoi édifier un article intéressant et, même si je le voulais, pourrais-je collaborer...??

Mais, ... je ne le veux pas!

IV.

Les hasards d'une villégiature outrancièrement prolongée m'ont fait rencontrer ici un pâle adolescent qui semble bien descendre, en ligne directe, de Marie-Magdeleine, l'ancienne, car, comme elle, il mérite le pardon et pour... le même motif.

Seulement... Amour fut fatal à cet éphèbe présomptueux qui demande au souffle puissant du large et aux soins assidus d'un spécialiste éminent le retapage d'un organisme compromis.

Il essaye de reviser sa constitution.

En nos heures de flâne, j'écoutai mon compagnon me narrer quelques particularités de son existence cahotée et, tout aussitôt, je songeai à l'*Almanach*.

Le voilà, le « sujet » cherché...

CRUEL AMOUR !

Étude psychologique.

Matière à analyse, à plaider, à théorie, ...matière à tout !

Et je « voyais » déjà le chapitre principal, le « clou » :

La Salle d'Opération.

...les larges nappes de lumière, doucement épandues, par les grandes verrières, entre les murs blancs; et les rayons de soleil filtrant au travers les barils de verre remplis de sublimé ou de solution phéniquée; et les paillettes scintillantes accrochées par les instruments d'acier, aux manches d'ébène, luisant dans la haute armoire de glace; et le buffet aux multiples tiroirs étiquetés, d'où l'on tire les gazes iodoformées, les feuilles de gutta-percha, les bandes de toile écrue; et l'étroite table de bois poli avec son oreiller de crin sur laquelle on étend, gracieusement, le descendant de Marie-Magdeleine, orné du masque à chloroforme.

Pour étudier sur le vif mon fameux chapitre j'ai voulu noter ce que sont et les abcès par congestion, et le spina ventosa, et la résection, et les ponctions, me donner enfin le spectacle d'une belle « opération ».

Cas pathologique très curieux! me disait le chirurgien, en saisissant une façon de ciseau à froid dans la cuvette que lui tendait l'infirmière.

...Le temps de saisir la porte et de m'affaler dans le vestibule...!

Une seconde de plus et je m'étais à côté du patient.

Deux heures après, j'étais encore plus livide que le cadavre de la classique *Leçon d'Anatomie*.

Mon maître-chapitre était coupé dans sa fleur; il avait aussi subi une résection, des plus complètes.

Je m'en suis consolé en me rappelant mon serment de ne pas collaborer.

V.

Une ressource suprême, chez les chroniqueurs en mal de composition, c'est de raconter leurs « Premières Amours. »

Les « Premières Amours » sont fort cotées actuellement. Elles font prime sur le marché littéraire, un marché où l'on vend beaucoup à perte, ... quand on vend.

André Theuriet, le charmant nouvelliste, François Coppée, le doux poète, ont, eux-mêmes, initié le public aux détails de leur... initiation.

Et Frédéric Masson, un chercheur érudit, a découvert et documenté un *Napoléon amoureux* qui obtient un grand succès de librairie.

.

Ce seul mot de librairie me rappelle la dent que je garde à qui maltraita jadis mon bouquin tant coquet ! Rien que d'y songer j'ai des élan- cements dans ma deuxième molaire droite, la plus forte, celle que j'ai fait précautionneuse- ment blinder de plomb.

Il ne perdra rien à attendre, mon « bibliogra- phe » !

Pour lors.... étourdissons-nous en contant.

.
J'avais seize ans... (l'âge des « Premières Amours » dans toutes les autobiographies)..

J'avais seize ans : des cheveux hérissés désor- donnément, des yeux en trous de vrille, un nez outrageusement en trompette, des mains rouges aux ongles rongés avec zèle, ne me rendaient pas, j'en conviens, joli... joli...!

Ajoutez que mes atours, plus pratiques qu'élégants, n'étaient pas pour embellir ma tendre adolescence et que les « lunes » agré- mentant — par une économie bien comprise — mes fonds de culottes, les « triangles » réparant le bas de mes pantalons, éloignaient de mon individu déguingandé tout semblant de dandysme.

Mes « auteurs » peu endurants ne badinaient guère et je « marchais droit dans mes souliers » — des souliers vastes et commodes, à doubles semelles, solides mais non beaux — n'ayant oncques envie (ni occasion) de courir la prétentaine.

D'où, sans être sur l'anatomie et l'embryologie aussi arriéré qu'Agnès, un côté passablement naïf de mon caractère : une bonne naïveté courante, dépassant même un tantinet la moyenne.

A cette époque — antique, déjà, et pleurée, beaucoup ! — la cuisinière de la famille répondait au nom champêtre et doux de Mietje.

C'était une massive gothon flamande, fortement rablée, ronde et potelée, joyeuse et vermillonne, à la tignasse d'un blond paille, toujours soigneusement lissée et contournée en un chignon natté serré, fortifié d'une vingtaine d'épingles en fil d'archal.

Mietje réussissait divinement les « frites » et, le plus souvent possible, je m'insinuais dans le sous-sol — chose sévèrement défendue — pour la supplier d'en confectionner de larges platées. Je l'adorais, la digne fille, à cause de

son talent culinaire, et je lui parlais si calmement, que ses gros yeux ronds en roulaient éperdus sous ses paupières écarlates.

Je vous l'ai confessé, je n'étais pas joli... joli... Mais enfin j'avais seize ans, le nez en trompette, des cheveux, des dents... et la pauvre Mietje sentait son âme se fondre, sans doute, croyant... un tas de bêtises, pendant que moi — ô candeur ! — je ne songeais à rien d'autre qu'aux « frites ».

Cela dura... Et je ne comprenais guère les regards parfois étranges de Mietje. Mais un jour, jour horrifant, mon père fit irruption dans la cuisine au moment même où sifflottant, les deux mains dans les poches, je suivais d'un œil anxieux les évolutions de la cuisinière pêchant les « frites » au moyen d'une grande « passoire ».

Quoique n'ayant rien à nous reprocher, nous devînmes, tous deux, d'un cramoisi intense et je remontai prestement l'escalier.

Le père ne souffla mot — mauvais signe ! — mais m'observait fixement.

La semaine suivante on me fourrait en pension, après avoir octroyé ses « quinze jours » à la désolée Mietje.

Ce n'est que bien longtemps après — oui, Madame! — que je compris de quoi on nous avait soupçonnés!

Et je pensai alors que Mietje, avec sa poitrine rebondie, ses yeux bleus très tournoyants, ses grosses lèvres rouges, sa blonde tignasse, pouvait avoir donné quelque vraisemblance aux suppositions téméraires.

Pour ma part, je n'avais jamais vu au delà de mon nez en trompette que les « frites », qu'elle nous servait si croustillantes et si dorées.

A évoquer ces souvenirs, je crois que je serais presque tenté de les mettre sur papier.

Reportant l'histoire en arrière, d'un siècle ou deux, Mietje deviendrait une gentille pastourelle se consumant d'amoureux délire pour le jeune châtelain. Un coin de paysage archaïque, un assortiment de donjons et de tourelles, quelques princesses hiératiques, un déballage de quenouilles de fin lin, de luths, de missels et de rebecs, distribués comme il sied par là autour, constitueraient les accessoires d'un Conte fort présentable.

Mais si peu neuf, ni moderne assurément, ni imprévu du tout.

Allons! mes « Premières Amours » mêmes ne sont pas un « sujet » et valent moins qu'un « exemple » de Noël et Chapsal!

J'ai beau secouer en tous sens les replis de mon intellect — tel un tapis manipulé au vent un jour de « grand nettoyage », je ne trouve rien...

Rien!

L'avouer?

Que non pas!

Je vais écrire prestement à mon correspondant, lui remémorer sa bibliographie, cette bibliographie agrippée à mon chevet comme un cauchemar éternel, dont l'obsession me trouble.

Il comprendra et courbera le front.

Des « sujets » — entre nous — j'en découvre autant que je veux... plus même... et beaucoup d'autres.

Seulement je me drape dans ma rancune, je m'emmitoufle de ma bouderie et clame en trémolo :

Non! Je ne collaborerai pas!...

GÉO. MEUNIER.

Middelkerke, janvier 1894



LETTRE A ROSETTE.

*C'*est le doux printemps parfumé
C'est la jeunesse de Cybèle,
Rosette. Voici venir mai,
Mois des amours, ma belle !

Dans l'herbe des prés reverdis
S'ouvre la pâquerette blanche.
Nous irons fêter — veux tu, dis ? —
Le renouveau, dimanche.

Le matin nous fuirons aux champs
Esquisser une fraîche idylle,
Et nous écouterons les chants
D'oiseaux loin de là ville.

Mets ton chapeau bleu, si gentil,
Ta robe couleur de Moselle.
Prends ton ombrelle de coutil,
Tes gants en filoseille.

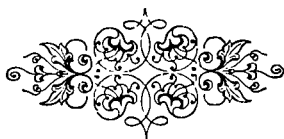
*Je cueillerai, selon tes vœux,
Les plus jolis bluets du monde
Pour les piquer dans tes cheveux
Tordus en tresse blonde.*

*Dans le bois ou tout refléurit,
La fauvette à plein gosier chante
Au gai soleil longtemps proscrit
Une aubade touchante.*

*Viens! Le long des sentiers ombreux
Faser tout bas de mille choses,
Glaner des rimes d'amoureux,
Des baisers et des roses.*

Liège, mai '93.

JULES DE NIVELLES.





UN INCENDIE LA NUIT

(IMPRESSION DE CAMPAGNE).

A JULIEN POLL.

En toute amitié.

A la campagne où le calme nocturne tient du lugubre, où un silence de mort plane sur toutes choses, le moindre bruit atteint une intensité prodigieuse. Rien pourtant n'est terrifiant, rien ne trouble comme la voix du tocsin lançant dans l'espace son appel pressant et désespéré.

Même ceux que le travail des champs abat exténués sur leur dure couchette n'y restent pas insensibles, et les villageois, pêle-mêle, effarés, mi-vêtus sortent de leurs maisons avec une précipitation qui tient du délire.

Il m'a été donné, il y a bien longtemps déjà, de voir la nuit, dans un village des Flandres,

l'incendie d'une ferme. L'impression ressentie m'en est restée, vivace et poignante.

Il pouvait être minuit et fatigué par de longues courses à travers champs je dormais d'un profond sommeil. Soudain un bruit inaccoutumé, intense, effrayant me fait dresser en sursaut; le tocsin jetait dans la nuit, son lugubre appel.

Le temps de mettre à la hâte quelques vêtements et me voilà dehors. Devant moi, dans la nuit, passent des êtres aphones, aux formes spectrales qui disparaissent du côté de la ferme du père Van Hove située à l'extrémité du village.

Toute la ferme flambait comme paille, et les pauvres fermiers assistaient hagards, hébétés à la destruction de leur bien.

A la hâte, des hommes de bonne volonté avaient fait la chaîne et se passaient les seaux d'eau; mais l'intensité de la chaleur était telle que, forcés de reculer, ils avaient dû renoncer à leur généreuse tentative.

Chez l'homme l'égoïsme agit souvent en despote et trop souvent nous sommes insensibles aux malheurs de nos semblables même

aux heures des plus tristes épreuves. Je confesse qu'en ce moment j'étais bien moins occupé de la douleur des pauvres paysans que du spectacle grandiose qui se déroulait devant moi.

Les flammes dansaient leur sarabande effrénée, et, serpents de feu, bondissaient indomptées vers les petits pigeons, qui, dorés par l'incendie tournoyaient au dessus de cette fournaise ardente.

Sur le noir opaque du ciel la ferme éclairée sinistrement se détachait rouge, sanglante. Les grandes poutres de chêne flambent et sous l'intensité du feu se tordent comme des pailles.

Subitement l'incendie semble trouver de nouvelles matières à dévorer et redouble d'intensité. Les murs s'effondrent avec un craquement épouvantable cependant que des milliers d'étincelles s'élancent vers le ciel en gerbe flamboyante pareille au bouquet d'un féérique feu d'artifice. Elles scintillent un instant, vers luisants dans la nuit, voltigent doucement comme des flocons de feu, retombent sur la terre noire, perdent leur éclat, s'éteignent. Tout autour de l'incendie, les villageois, les arbres, les murs revêtent des

formes étranges qui se profilent en dessins chinois sur un fond d'une fulgurante intensité. Ces formes piquent l'incendie de trous d'un noir intense et projettent derrière elles sur le sol irradiant des ombres fantastiques, dantesques, qui rampent, se détendent, s'allongent, pour se perdre là-bas, tout là-bas dans la nuit noire. Aucune voix ne se fait plus entendre, et les villageois que ne séduit pas la beauté du spectacle terrifiant mais sublime assistent anéantis à cette destruction irréductible.

Seuls les animaux restés dans la fournaise infernale mêlent au crépitement des flammes leurs mugissements éperdus et joignent au bruit mât d'un mur qui s'effondre leur râle lugubre, presque humain.

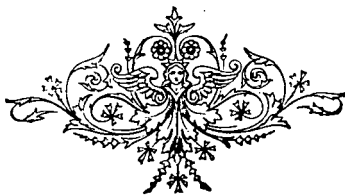
Quelques uns pourtant ont été sauvés de l'élément destructeur, et ceux là tremblent et regardent d'un œil atone les flammes bondissantes, les étincelles irradiantes, ces grandes ombres qui tristement se meuvent dans la nuit. Le rôle de leurs compagnons victimes les terrifie, ils allongent le col, respirent bruyamment cependant qu'un frisson court sur leur poil lustré que l'incendie plaque de taches de feu.

Et toujours ce crépitement énervant continue, les langues de feu lèchent le ciel couleur d'encre sur lequel la fumée qui rougeoit lentement dessine une auréole vibrante et mystérieuse.

Lentement le feu s'apaise, les flammes s'assoupissent, la fumée se dissipe, les ombres s'effacent, les décombres incandescents trouent de taches lumineuses la nocturne opacité.

Les paysans silencieux regagnent leurs demeures, et les victimes du sinistre se laissent entraîner, stupides, hébétés, par des voisins charitables et compatissants.

R. D. S.





CHAMP DE FOIRE!

A l'aube paraissant, tandis qu'aux premiers offices trottant menu, les femmes, dévotes encapuchonnées, sous leurs longues mantes, allaient, glissant silencieuses, si ce n'est leurs sabots clapotant contre les dalles sèches d'une nuit fraîche, le long des murs aux volets clos encore, qu'une servante accorte tôt levée, de ci de là ouvrait, les claquant contre le mur, — à l'aube paraissant s'ouvraient quelques boutiques où pains d'épices et confiseries étalaient leurs couleurs. Frais, suintant de graisse, superbes sous leur croûte brune-noire, en piles énormes montaient les pains d'épices, sur lesquels les pelures de melon mettaient leur cachet de cire verte; dans les boccoux aux ventres rebondis, derrière les étiquettes fraîchement collées, étin-

celaient les confiseries, émeraudes, topazes ou saphirs. Rares à cette heure — ouvraient les échoppes, celles seulement débitant friandises gloutonnes, affriolantes des vieilles bigotes qui de plus en plus pressées, toujours passaient. Les toiles des boutiques restaient tendues, grises, plaquées de raccommodages divers, clairs ou sombres, cachant les trous, grossièrement fauflés. Tout encore, dans les roulottes, dormait. Les cloches sonnèrent la première messe — une dévote attardée passa vite, dans le clic clac de ses sabots — un chien réveillé aboya furieusement derrière une toile.

Deux heures après, s'éveillant toute, la foire s'anima déjà peuplée de monde, débarqué des premiers trains. Alertes, les hommes enlevaient les toiles restantes. Juchés sur une courte échelle, d'un geste brusque avec un sursaut à chaque clou enlevé, ils les roulaient, découvrant des abondances d'or, dans les moulures, des scintillements de paillettes, piquées partout. Les gosses sortaient des roulottes, tous frais, souriant des sourires d'anges, devant le gai soleil, superbe en d'iradiantes clartés. Turbulents, pleins de vie et de malice, d'une porte à l'autre

ils se faisaient des niches, des pieds de nez en riant aux éclats, aspirant l'air, robustes déjà, heureux de vivre. Un mioche d'une infinie petitesse, en chemise blanche, bien propre d'où ses petits membres d'une fraîcheur appétissante de pomme mûre sortent en s'agitant, joyeux d'être libres, s'échappe des bras de sa mère qui, apeurée court derrière lui — mais trop tard, hélas, pour sauver la chemise déjà plus immaculée, souillée contre le poêle brillant de mine de plomb, aux baguettes d'acier frottées du papier de verre vigilant de la mère, tandis que reflètent toutes les boules de cuivre étincelantes comme les boules en les jardins où joyeux se regardent les enfants, étonnés de leurs mines caricaturées, longues et maigres, ou larges et plates ; le chien lâché saute et jappe de joie, turbulent, ici molosse aux crocs prometteurs de beaux déchirements, dont la queue vigoureusement bat les flancs, sèchement, comme la queue d'un rat agonisant rapide et raide, frappe le plancher, là-bas chien de maison, produit bâtard de races bâtardes, poussé d'une graine semée au hasard des rencontres, affreux toutou aux oreilles trop longues, les yeux coulant aux angles, au nez

fureteur, fouilleur de tous les coins dans l'espoir d'une croute oubliée ou d'un os déjà cent fois rongé où s'usent inutilement ses dents. Le long d'une corde tendue d'un côté à l'autre de l'enclos où sont parquées les roulotte, pendent des linges, mis à sécher : jupes de femmes, chemises drôles avec leurs bras ballants, et leur ventre qu'emplit le vent moqueur, et secoue — culottes d'homme, caleçons d'exercices aux rougeaudes couleurs de chair, se balançant sous les pinces de bois que change la femme en venant voir si déjà les linges sont séchés ; elle tâte, les retourne, et branlant la tête, les raccroche.

De plus en plus la place s'emplit. Des foules en gaieté dévalent par fournées des trains spéciaux, enrouées déjà d'une continuelle plainte clamée dans les wagons suivant un horripilant accordéon, jamais las, toujours respirant les mêmes airs, infatigablement. Le soleil, au milieu de sa journée, se repose un instant, la mine illuminée de cardinal apoplectique, souriant, le vieux viveur ! quand il voit de joyeux gas musclés pincer dans la foule les onctueux biceps des grasses villageois qui ou

rouges de colère appliquent sur la joue du trop hardi paysan un retentissant soufflet, amenant quand elles se trompent d'homériques disputes, ou bien bonnes filles aimant à rire, se tordent avec un petit gloussement de poule qui pond, frottant vivement la peau pincée.

A ce moment de la journée la foire est toute entière luxuriante de vie. Tout est ouvert, en fête, en bruit, en joie. Les carrousels par le bruit, 'attireur des âmes naïves, l'emportent. La machine qui, puissante, fait marcher tout l'ouvrage ronfle, désespérément; du haut de la cheminée élevée au milieu du toit comme le bout d'un parapluie, s'échappent des buées, en un panache noirâtre quand le chauffeur lance dans l'avidé foyer quelques boulettes ou pelletées de houille, tandis qu'à d'autres moments à peine un mince filet sort du tuyau, retombant sitôt sorti, comme fatigué, vite dispersé! Aigrement aigu, dur à entendre comme un cri de belle-mère, s'entend, régulièrement espacé, le sifflet de vapeur, gueulard briseur de tympan. Plusieurs disséminés sur la place, comme pour jouer se répondent. Les tons sans cesse se succèdent, en une vraie farandole de notes;

folles puis sérieuses, se combinant en une mélodie savante de sauvages. Ahuris s'arrêtent les indigènes des villages voisins, barbares sortis de leur tranquille maisonnette, aux inévitablement volets verts sous le toit inévitablement de pannes rouges, arrachés pour un jour au travail de la terre; immobiles, oreilles tendues, recueillant avec un avide béat étonnement cette débauche de gammes dératées, ils restent là, craintifs des chevaux de bois, peu méchants. Un hardi, cependant se risque, drôle à examiner, lourdaud, les jambes trop longues pendant à terre, soulevé à chaque galop, retombant ensuite d'un coup sec sur l'échine de bois. Et sur sa face rougeaude se plisse un sourire, à travers les poils rasés courts, la joue balafrée dans la fièvre du départ; chevauchent aussi deux accortes et fraîches paysannes, dont les jupes volent, montrant un bas de jambe ronde, qu'attend, l'œil fixe, un paysan gaillard et farceur qui rigole derrière. Dame! le vent s'engouffre dans les jupes, turlupine les femmes qui en frissonnent et résonnent d'un rire saccadé, tremblotant, le rire des femmes pâmées — une grosse commère, affalée sur un cheval

demande grâce! ; des sursauts la secouent, la jetant d'avant en arrière — sa graisse s'aplatit, amortissant les chocs ; mais quels bleus demain, dans la chair meurtrie ! Les vrais heureux sont les enfants ! Charmants sont-ils avec leur rire sentant frais la jeunesse, leurs cris de moineaux batailleurs ! Par files, les grands soignant aux plus jeunes, ils se groupent ensemble — et en un effréné galop du cheval, ils croient galoper à travers la nature, les tableaux toujours se succédant, et les vertes vallées, et les coteaux ensoleillés, des plaines, des plages, des rocs et des bruyères ! Heureux âge ! sans soucis, se laissant vivre !

Lutte pour le bruit, le théâtre à côté. Une grosse-caisse, un trombone, un bugle et une cloche de bronze, éclatent en un cacophonique ensemble. Inconscientes, les mains se portent aux oreilles, tandis que joyeusement étonnés, sur les bras des bonnes, crient et rient les bébés joufflus, amusés du bruit. L'oreille tendue, cependant, les yeux avides, des paysans s'esclaffent, secoués en un gros rire bête, qui les fait se tordre, s'épandant sur la place avec le grondement d'une mer agitée, quand un clown

poussif reçoit sur la joue quelque gifle sonore. Les gros calembours idiots que clowns et directeur se jettent mutuellement à la tête, soulèvent dans cette foule un rire aux notes discordantes, ici le rire aigu, argentin d'un enfant qui tend ses menottes, s'échappant des bras qui le supportent à peine, trop occupés du spectacle, là le rire que poussent en des gloussissements de joie les bons villageois environnants, venus à la fête. Au boniment succède un engouffrement dans la baraque d'une foule en délire, haletante des spectacles espérés, qu'annoncent les toiles peintes du dehors, acrobate agile et hardi, sur son trapèze, escamoteur adroit, équilibriste rusé, sur le nez une pile d'assiettes, une lampe allumée, des couteaux dans les mains alternativement jetés et ratrapés; la salle pleine à crever les toiles, les musiciens rentrent, tandis qu'à côté une baraque de lutteurs en profite pour à son tour attirer la foule, qui, immense, se presse.

Les veines ressortantes, d'herculéens biceps comme faits au tour, l'homme se promène sur ses planches, la poitrine de singe velu bombée par l'effort de la voix qui clame le prix des

places, lançant à tout venant son défi, ironiquement moqueur des biceps amaigris d'un gommeux de province, qui quoique louche, fait le beau, sur la tête la buse du dimanche matin, odorant la violette dont un bouquet garnit sa boutonnière, irréprochable de coupe de costume; superbe il passe, contempteur du défi à lui lancé. De solides gaillards attrapent à la volée les bâtons que leur jette l'Hercule; un soldat accepte la lutte et tantôt, une fois la foule rentrée, brisera sa force contre l'insurmontable vigueur du patron, sûr de lui-même; et quand la foule s'écoule, inquiète de spectacles nouveaux, d'une baraque toute proche sort du monde, émerveillé des naïades entrevues.

En un cercle si étroit, dirait-on, seul éclairé dans la baraque obscure, comme projeté d'une lanterne magique, elles évoluent, les sveltes naïades; elles rampent, serpents de mer, et s'élèvent gracieuses et lentes. Elles tournent et pirouettent, rapides, nageant d'un bras, puis immobiles, planent, et souriantes saluent. Ensuite repliées sur elles-mêmes, faisant de leur corps souple un cerceau, elles roulent, comme autour d'une invisible barre fixe, habiles

à se détendre; singulier effet d'optique — derrière le théâtre des glaces répercutent sur la scène, les mouvements de femmes sur une table, dans toutes leurs rapides évolutions, tandis qu'étonnés ou éblouis les spectateurs sceptiques ou croyant, tous intéressés, suivent attentivement, vraiment curieux. Mais les naïades se fatiguent, leurs mouvements glissent moins souples, avec quelque effort, les figures déjà sourient forcément. Elles s'arrêtent; la tête en bas, roides, mains jointes, brusquement elles disparaissent, plongeant droit en les profondeurs secrètes de la mer. Adieu naïades! Disparues, comme les beaux rêves berceurs, qui le matin, secouant leurs ailes, nous quittent. Et nous voilà rappelés à la réalité, par la brutale invitation à sortir que lance le forain, qui fiévreux d'une nouvelle représentation, nous bouscule.

Dehors la foule, encore et toujours se presse, houleuse et criante, traversée des clameurs d'un photographe, oh! combien inévitable et ennuyeux! Toujours là, exhibant des portraits, harcelant les passants, flattant les femmes! Et pas cher! Oh! que non? Egrillard, il murmure

aux oreilles des paysannes des grivoiseries plates qui les font rire et les amusent. Combien peu résistent ! Et les soldats ! les pauvres ! En leur tenue oh ! qu'ils seraient beaux ! Et quelle joie pour la payse, Jeanne, Thérèse ou Marie laissée là-bas, au pays, en quittant ! Eh ! va donc de suite, lignard ! Aussi bien tu ne résisteras guère !

Une poussée de foule irrésistiblement nous fait chercher refuge dans une prétentive friture où trois nymphes roussiotes, sans trêve, servent. Des gosses, difficilement s'élèvent devant l'étal, tendant leurs gros sourd, les yeux gloutons, avides des frites brûlantes débordant du cornet de papier gris, que, vidés, ils déroulent, dans la crainte de rien laisser. A l'intérieur c'est un tohu-bohu, un enserrement de corps, un écrasement de cors, un tumulte grandissant de cris. Tables, banquettes occupées, les stalles regorgent, rendant continuellement au dehors des théories de repus, empiffrés de frites ; les langues brûlées claquent, léchant les doigts gras, qui tantôt, primitives fourchettes, firent leur office. Et les rires toujours sonnent, et les

cris toujours montent, et les garçons affolés toujours courent; et les russes s'empilent, et les gaufres s'entassent et les roussiotes toujours servent, servent... les gosses toujours tendant leurs gros sous de cuivre, vert-de-grisés. A coups cadencés, infatigable, marche la machine, coupant les pommes, tandis qu'en une trébuchante rivière, éblouissante d'or, coulent les millions généreux des clients, dans l'urne réservée aux garçons. Les cris toujours courent éperdus, quémandeurs de russes, ou de bien chaudes hollandaises.

Dehors, infatigablement houleuse, clame la foule.

.

Dans la nuit noire, les fritures mettent des scintillements; tels des sourires d'étoiles; des couples louches, enroutés de noce, réclament encore des russes et des gaufres.

3 février 1894.

E. VAN DIEVOET.





UN INCENDIE.

A P. H., chef-punchiste.

POUR cela, c'est bel et bien; je ne m'en plains pas; mais c'est à peine si j'ai dormi deux à trois heures cette nuit, et j'ai la tête bien lourde. Sans me donner un mal de chien, je me découvrirais facilement un léger mal de cheveux !

Mais aussi, qui diable m'obligeait à aller voir cet incendie? #

C'est très beau, sans doute, de se dévouer en pareil cas; d'abord on vient en aide aux compagnies d'assurance, si pas à son prochain; puis on court gratuitement le danger de se faire médailler et celui d'être soulagé de son porte-monnaie, quand on a le bonheur d'en posséder un. — Il y a bien encore d'autres risques, et j'entrevois même un beau sujet de

dissertation : — « *Quels sont les sentiments qui poussent l'homme à aller voir un incendie ?* »

Mais pour aujourd'hui, je préfère vous renvoyer aux traités spéciaux sur la matière, et philosopher là-dessus un jour que je serai plus dispos.

Qu'en pensez-vous ?

*
* *

C'est égal; pour un drôle d'incendie, c'était un drôle d'incendie que celui de cette nuit. Les flammes ondoyantes s'élevaient, paresseuses dans un serpentinement flamboyant. Des flammes peu naturelles, par parenthèses : vertes et bleues, sans cet éclat rutilant qui illumine tout un coin du ciel, emplissant les cœurs d'une étrange émotion, tandis que retentit le tocsin, sinistre et pressé.

Au fait, je ne l'ai pas entendu, le tocsin. Et pourtant l'incendie était terrible, car l'effroi mettait sur tous les visages autour de moi un masque d'une paleur cadavérique. Après tout, peut-être bien n'était-ce que cet éclat singulier des flammes qui les faisait paraître ainsi. Dieu me pardonne ! je ne suis pas si éloigné que

vous le pensez, de croire qu'on avait jeté de l'alcool sur le feu !...

*
* *

Etrange, très étrange ! Mais il me semble me rappeler qu'il n'y avait là qu'éphèbes et jeunes filles, suivant tous d'un œil avide les progrès du feu. Mais ces yeux, ces yeux ; ils brillaient de joie, aussi sûr que j'écris en ce moment. Ce n'est guère naturel, tout cela.

Cependant qu'autour des flammes qui s'élevaient, telles de longues banderoles carressantes, se démenaient les pompiers. Oui, ça devait être les pompiers. A bout de bras, ils enlevaient des tisons bleuâtres, comme fluides, et puis... puis les laissaient retomber dans le feu ! Mais oui, parbleu... mais oui, j'en suis certain. Peut-être étaient-ils découragés. Mais quels étranges pompiers !

Et moi qui n'ai pas appelé la police ! Au fait, où était-elle, la police, si chère à tous nos cœurs d'étudiants ? Pas le moindre casque à pointe à l'horizon ; tous en bourgeois, peut-être ? Oui, oui ; c'est cela ; car j'ai remarqué là tant d'étudiants que je ne puis, en bon défenseur de

l'ordre que je suis, admettre l'absence de la police en semblable occurrence.

*
**

Mais alors pourquoi ne faisait-elle pas taire tous ces braillards? C'était scandaleux : devant pareil désastre, tout le monde chantait.

Allons donc... c'étaient des cris d'épouvante arrachés par l'horreur de la scène qui se déroulait. Et cependant. . tamaraboom-de-ay... c'est bien cela que j'ai entendu. Il m'emplit encore les oreilles, ce refrain aux sonorités bizarres. — De plus en plus étrange!

A certain moment, un remous s'est produit dans la foule. Tous se dépêchaient, couraient, s'agitaient, se cherchant l'un l'autre. Telles des fourmis dont on vient d'endommager la demeure. Qu'est-ce qui provoquait ce trouble? Quel drame poignant allait s'offrir à nos yeux effarés. — A ce moment a retenti une musique infernale : tout le monde a sauté, tressauté, retressauté : ça n'en finissait plus! Arrêtez! je m'y perds : mes souvenirs s'embrouillent de plus en plus...

Qu'était-ce que cette musique arrivant au

moment où le feu faiblissait... vacillait... puis brusquement s'éteignait? Mais comme il s'est bizarrement éteint : j'ai crû, ma parole, qu'on l'escamotait! Étaient-ce les pompiers arrivant enfin suivant leur coutume? ou la police? les soldats? les lanciers?...

* * *

Les lanciers! les lanciers! Oh! m'y voilà, j'y suis! Ne bougeons plus! C'est en effet le quadrille des lanciers que jouait la musique. Et ce n'est pas à un incendie que j'ai assisté; c'est à mon premier bal avec punch monstre!

Faut-il que j'aie été « incendié » pour ne pas m'être aperçu plus tôt de ma méprise, depuis bientôt une heure que j'écris ce charabia. Mais il faut me le pardonner : car je me découvre facilement un mal de cheveux, sans me donner un mal de chien; j'ai la tête bien lourde, n'ayant dormi que deux à trois heures à peine cette nuit.

Décidément, je m'en vais me recoucher.

WILLEM.

N. B. — Un dernier mot à MM. les professeurs, avant de procéder à cette délicate

opération. — Si l'un d'eux se sentait des velléités d'infliger à ses élèves le sujet de dissertation précité, j'ose espérer qu'il aurait la bonté grande de les prévenir que je me tiens à leur entière disposition pour les guider de mes conseils.

Juste expiation de ma part, n'est-ce pas ?



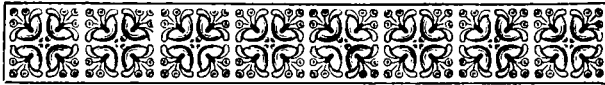


TABLE DES MATIÈRES.

Dédicace	Pages V
--------------------	------------

Avant-propos	VII
------------------------	-----

PARTIE ACADÉMIQUE.

Université de Gand (Administration et Corps enseignant)	XIII
Distinctions honorifiques	XXVIII
Concours de l'Enseignement supérieur	XXIX
Bourses de voyage	XXX
Inscriptions au rôle	XXXI
Examens	XXXII
Nécrologie	XXXIII
Union des Anciens Étudiants de l'Université de Gand	XXXV
Cercles universitaires	XXXVI
La Société générale des Étudiants libéraux pendant l'année académique 1892-1893	LIX

	Pages.
Le devoir présent de la Jeunesse libérale. — CH. SAROLEA, Ph. D.	1
Les Femmes anglaises et le Gouvernement local. — GATTI DE GAMOND	35
Les Sociétés d'Étudiants aux États-Unis d'Amérique. — EMILE WAXWEILER.	47

NOTRE PORTRAIT.

<i>Notre Portrait</i>	1
---------------------------------	---

Lettre de M. Frédéric Passy	5
Lettre de M. Maurice Barrès	17

PARTIE LITTÉRAIRE.

<i>Réminiscence</i> . — EMMANUEL DES ESSARTS	29
<i>Le Bluet rouge</i> . — EMILE GEBHART	30
<i>La Révolte</i> . — EMILE VERHAEREN	34
<i>Pages retrouvées</i> (1869). — CAMILLE LEMONNIER.	40
<i>Au Pays du Tendre</i> . — MARC LEGRAND	46
<i>Soir d'été</i> . — L. MERCIER	48
<i>Un fait divers</i> . — FRANZ MAHUTTE	49
<i>De : La vie latente</i> . — CHARLES SLUYTS	56
<i>Pauvre garçon...</i> — FERNAND THIRY.	59
<i>L'homme aux colombes</i> . — P. HERVIEU DE SIXTE.	67
<i>Ames de couleur</i> . — HENRY MAUBEL.	69
<i>Certitude</i> . — IVAN GILKIN.	73
<i>Scenarior</i> . — JACQUES DES GACHONS	74
<i>Echelle d'Amour</i> . — HENRI KETELS	76
<i>L'Interview</i> . — MARCEL LEFÈVRE.	77

	Pages.
<i>Conseils à mon neveu.</i> — PAUL MASSON	81
<i>L'éducation du Thersite.</i> — PAUL MASSON	83
<i>Doris.</i> — CLAIR TISSEUR	85
<i>La fille des Tsiganes.</i> — HENRY CARNOY	86
<i>Assomption.</i> — LOUIS-PILATE DE BRINN' GAUBAST	97
<i>La Mort de Harald.</i> — G. ARVENNE	99
<i>Je ne collaborerai pas !...</i> — GÉO. MEUNIER	103
<i>Lettre à Rosette.</i> — JULES DE NIVELLES	116
<i>Un incendie la Nuit.</i> — R. D. S.	118
<i>Champ de Foire.</i> — E. VAN DIEVOET	123
<i>Un incendie.</i> — WILLEM.	135



TIRÉ A 575 EXEMPLAIRES :
548 sur Vélin teinté, 25 sur papier de Hollande et
2 sur Japon.



Achévé d'imprimer le 20 février 1894.

IMPRIMERIE C. ANNOOT-BRAECKMAN

AD. HOSTE SUCCESSEUR

GAND



LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art.

Directeur : ALBERT CIRAUD.

(15^{me} année).

Abonnement : 7 fr. par an. Union postale : 8 fr. 50.

RÉDACTION : 4, *rue Vanderlinden*, Bruxelles.

Éditeur : PAUL LACOMBLEZ, 31, *rue des Paroissiens*, Bruxelles.

JOURNAL DES ÉTUDIANTS

de l'Université de Bruxelles.

(5^{me} année).

Bi-mensuel.

Abonnement : 3 fr. par an.

BUREAUX : 10, *rue de l'Harmonie*, Bruxelles.

REVUE UNIVERSITAIRE

paraissant tous les mois.

Sous les auspices du *Cercle universitaire* de Bruxelles.

Abonnement : 5 fr. par an.

Secrétaire du comité de Rédaction : ARTHUR HIRSCH, *rue Zinner*,

Bruxelles.

L'ÉRMITAGE

Revue mensuelle.

Directeur : HENRI MAZEL.

Prix du numéro : 0 fr. 60.

Abonnements : Un an (France) 6 fr. Étranger : 7 fr.

BUREAUX : 26, *rue de Varenne*, 26, Paris.

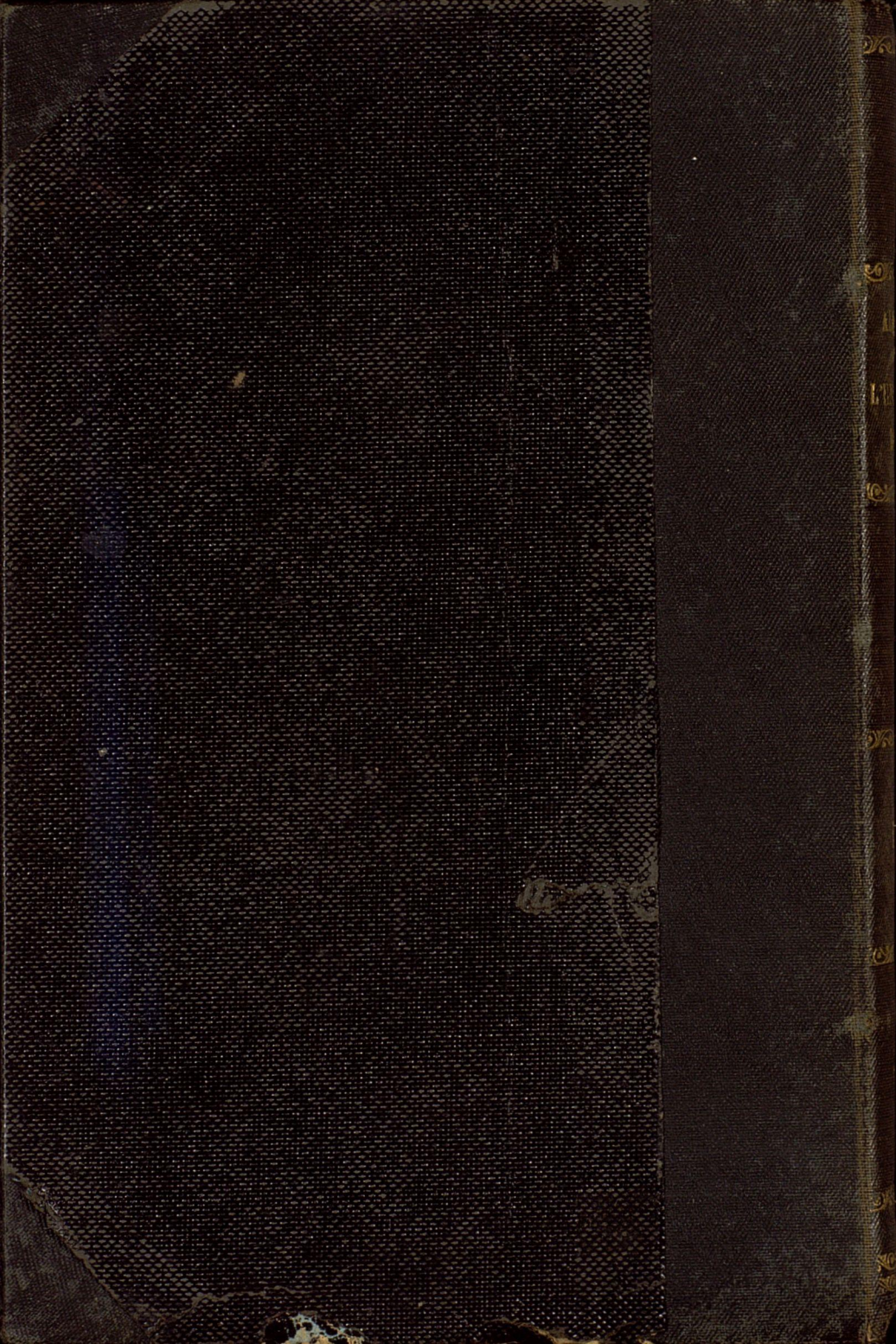


IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE

AD. HOSTE

rue des Champs, 47.

GAND



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.